

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC EN OUTAOUAIS

LA NATURALISATION ET L'EXOTISATION  
DANS LA TRADUCTION DU REPORTAGE LITTÉRAIRE  
*THEIR BLOOD IS STRONG* DE JOHN STEINBECK

ESSAI  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LANGAGIÈRES

PAR  
ANDRÉ SENÉCAL

AOÛT 2017

## TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES.....	iv
LISTE DES GRILLES INTRATEXTEUELLES .....	v
RÉSUMÉ .....	vi
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I	
PROBLÉMATIQUE.....	3
1.1    Présentation .....	3
1.2    Pertinence scientifique.....	5
1.3    Pertinence sociale .....	5
1.4    Objectifs, question de recherche et méthodologie.....	6
CHAPITRE II	
CADRE THÉORIQUE .....	9
2.1    Théorie interprétative de l'École de Paris .....	9
2.2    Naturalisation et exotisation .....	11
2.3    Américanité .....	13
2.4    Conclusion.....	16
CHAPITRE III	
DU JOURNALISME LITTÉRAIRE AU REPORTAGE D'ÉCRIVAIN .....	18
3.1    Reportage, reportage littéraire et reportage d'écrivain.....	18
3.2    L'immersion, caractéristique du reportage.....	22
3.3    La traduction de reportage comme traduction journalistique.....	24
CHAPITRE IV	
CONTEXTE SOCIO-ÉCONOMIQUE	
ET GENÈSE DE THEIR BLOOD IS STRONG .....	26

## CHAPITRE V

ANALYSE DE LA TRADUCTION .....	31
5.1 Introduction .....	31
5.2 Choix éditoriaux de la traduction contemporaine .....	32
5.3 Analyse relative à la théorie interprétative de la traduction .....	33
5.4 Analyse relative à la naturalisation et à l'exotisation .....	46
5.4.1 Écriture des nombres.....	47
5.4.2 Unités de mesure.....	49
5.4.3 Symboles d'unité monétaire.....	50
5.4.4 Institutions.....	50
5.4.5 Toponymes étrangers .....	54
5.5 Réexpression de réalités culturelles.....	55
5.6 Le sujet traduisant.....	59
5.7 Américanité .....	63
CONCLUSION .....	66
BIBLIOGRAPHIE .....	72
ANNEXE A – TABLEAUX DE COMPILATION DES DONNÉES.....	80
Tableau 5.1 – Compilation des données en fonction de la théorie interprétative (1 de 2).....	81
Tableau 5.2 – Compilation des données générales sur la naturalisation et l'exotisation (1 de 9).....	83
Tableau 5.3 – Compilation des données spécifiques sur les institutions (Traduction originelle) (1 de 2).....	92
Tableau 5.4 – Compilation des données spécifiques sur les institutions (Traduction contemporaine) (1 de 2).....	94
Tableau 5.5 – Compilation des données sur la présence du sujet traduisant (1 de 2).....	96
ANNEXE B – TEXTE SOURCE .....	98
ANNEXE C - TRADUCTION CONTEMPORAINE .....	152
ANNEXE D - TRADUCTIONS ORIGINELLES .....	215

## LISTE DES FIGURES

Figure 3.1	Diagramme hiérarchique des écrits journalistiques.....	22
Figure 4.1	Carte montrant les zones constituant le Dust Bowl et la route migratoire vers la Californie.....	28

## LISTE DES GRILLES INTRATEXTUELLES

Grille 5.4	Répartition générale des occurrences de naturalisation et d'exotisation.....	47
Grille 5.4.1	Comparaison de l'écriture des nombres.....	48
Grille 5.4.2	Comparaison de l'écriture des unités de surface.....	49
Grille 5.4.3	Comparaison de l'écriture des symboles monétaires.....	50
Grille 5.6	Comparaison des niveaux de langue.....	62

## RÉSUMÉ

À l'occasion de notre nouvelle traduction d'un reportage littéraire de l'écrivain américain John Steinbeck, nous précisons la distinction établie entre reportage, reportage littéraire et reportage d'écrivain. Il est déterminé que le reportage littéraire de Steinbeck est un reportage d'écrivain, soit un texte hybride pragmatico-littéraire qui s'inscrit dans son œuvre littéraire. Deux procédés de traduction antagonistes font l'objet d'une conciliation pour assurer que le lecteur se retrouve en pays de connaissance dans sa langue tout en s'ouvrant aux réalités culturelles de l'auteur. Les premières traductions du reportage (traductions originelles) sont surtout linguistiques et naturalisantes, alors que notre traduction (traduction contemporaine) est interprétative et exotisante. Constatée au moyen d'une analyse comparative appuyée de grilles de compilation de données, cette asymétrie dans le rapport naturalisation-exotisation souligne la position traductive que nous avons adoptée comme sujet traduisant. Celle-ci affirme notre présence en mettant en relief le reportage de Steinbeck, tant sur la forme que sur le fond. La notion d'américanité est très utile dans la traduction de ce reportage marqué au coin des réalités socioculturelles américaines, dont une méconnaissance risque de compromettre le sens. Enfin, nous sommes d'avis que notre traduction contemporaine est une œuvre originale dans la langue cible de ceux auxquels elle est destinée, soit les lecteurs de toute la francophonie. En conclusion, il est possible, voire nécessaire, de concilier la naturalisation et l'exotisation pour la traduction d'un texte hybride faisant état de réalités culturelles et sociales.

Mots-clés : naturalisation, exotisation, théorie interprétative de la traduction, reportage littéraire, américanité, sujet traduisant

## INTRODUCTION

John Steinbeck, écrivain américain, prix Nobel de littérature 1962, est connu dans le monde entier pour ses romans *Les Raisins de la colère*, *Des souris et des hommes* et *À l'est d'Éden*. Mais il a aussi consacré une partie non négligeable de sa carrière au reportage, que ce soit en Europe pendant la Seconde Guerre mondiale, en Union soviétique en compagnie du photographe Robert Capa, comme correspondant de guerre au Vietnam et comme reporter enquêtant sur les conditions de vie des migrants du Midwest en Californie. Dans ce dernier cas, c'est avec un grand intérêt que nous avons pris connaissance du reportage intitulé *The Harvest Gypsies*, publié en 1936, et de son épilogue, *Starvation Under the Orange Trees*, paru en 1938. Ces documents traitent des conditions de vie des migrants du Midwest américain qu'une sécheresse a chassés vers la Californie. Ces écrits ne sont pas aussi connus et diffusés que le reste de l'œuvre de Steinbeck. Pourquoi retraduire un texte alors qu'il existe déjà une ou des traductions de celui-ci? Selon Skibińska (2007), deux facteurs entrent en ligne de compte : « la nécessité d'une réactualisation du texte traduit, considéré comme "vieilli" et ne pouvant plus répondre aux besoins d'un nouveau public » (2), et des considérations plus commerciales : « il y a des œuvres que toute maison d'édition veut avoir dans son catalogue et en commande une traduction nouvelle » (*ibid.* 3). Dans le cas qui nous occupe, outre un intérêt marqué pour l'œuvre de l'écrivain américain John Steinbeck, la réactualisation de la traduction de son reportage littéraire, qualifiée de *traduction contemporaine*, s'est imposée par la force des choses. En effet, la version française du reportage *The Harvest Gypsies* est épuisée, et celle de son épilogue, *Starvation Under the Orange Trees*, ne fait plus partie du catalogue de la maison d'édition l'ayant publiée. Ces versions en constituent les *traductions originelles*. Il n'en fallait pas plus pour nous convaincre de l'intérêt, si ce n'est de la nécessité, de retraduire ces écrits et

de les réunir en un seul ouvrage, présentation qui, nous l'espérons, sera dorénavant adoptée. En effet, dans les versions anglaise et française, les deux écrits sont toujours distincts. Seule exception : leur publication en 1938 sous forme de brochure et sous un même titre, *Their Blood Is Strong*, par la *Simon J. Lubin Society*, organisation d'aide aux travailleurs. En 1996, la maison d'édition *Library of America* a publié les deux écrits sous leur titre respectif, mentionnant accessoirement qu'ils avaient été réunis auparavant sous le titre *Their Blood Is Strong*. Nous avons d'ailleurs retenu la version de cette maison d'édition comme texte source de notre traduction contemporaine, parce qu'elle respecte la présentation des articles d'origine, sans regroupement de paragraphes comme le fait une autre édition du reportage.

Nous avons constaté que ces écrits renfermaient de nombreux défis nécessitant de faire preuve, entre autres, d'une américanité bien trempée pour rendre au plus près les réalités sociales et culturelles qui les émaillent. Nous avons aujourd'hui l'occasion de proposer une nouvelle traduction de ces écrits en nous interrogeant sur la place qu'y occupent la naturalisation et l'exotisation.

Avant de procéder, cependant, il est essentiel de décrire les caractéristiques du reportage littéraire telles qu'elles s'appliquent au reportage de John Steinbeck (factualité, réalité située dans l'espace et dans le temps, traitement des aspects sociaux, politiques et économiques, expérience personnelle directe des réalités, écriture suivant immédiatement la confrontation avec ces réalités [Gunnar Elveson, cité dans Bourguignon 2004 : 30]). Nous montrerons en quoi le reportage de Steinbeck est un reportage littéraire, et plus précisément un « reportage d'écrivain ». Puis, avant d'aborder la traduction proprement dite, nous présenterons une mise en contexte sur la situation socio-économique de l'époque ayant mené à la rédaction du reportage.



# CHAPITRE I

## PROBLÉMATIQUE

### 1.1 Présentation

La traduction de textes pragmatiques obéit à des exigences propres; il en est de même pour la traduction de textes littéraires. Comment alors traduire un texte hybride alliant un volet pragmatique et un volet littéraire, comme c'est le cas pour le reportage littéraire? Normalement traducteur de textes pragmatiques, mais ayant une connaissance approfondie de l'œuvre littéraire de John Steinbeck, nous proposons la traduction d'un reportage littéraire de cet écrivain américain en portant une attention particulière aux procédés antagonistes de naturalisation et d'exotisation présentes dans le reportage. Nous répondons à la question de recherche suivante : dans quelle mesure la naturalisation et l'exotisation interviennent-elles dans la traduction du reportage littéraire de Steinbeck?

À partir du principe selon lequel la compréhension du sens d'un texte, quel qu'il soit, est fondamentale à la réussite d'une traduction, nous sommes d'avis que la théorie interprétative de l'École de Paris, ou théorie du sens, constitue la meilleure approche à cet égard par opposition à une traduction linguistique. Mais cette théorie, élaborée à l'origine à partir de textes pragmatiques, peut-elle s'appliquer à la traduction d'un texte hybride dont une partie touche à la littérature? Herbulot (2004 : 310) soutient et démontre que la théorie du sens s'applique « avec autant de justesse à la traduction technique qu'à la traduction littéraire ». L'hybridité du reportage de Steinbeck y change-t-elle quelque chose? Par ailleurs, le reportage de John Steinbeck traite de réalités économiques, sociales et culturelles de la fin des années 1930 aux États-Unis. Ces réalités ne sont pas nécessairement transparentes pour qui n'est pas Américain, et peut-être encore moins pour les lecteurs d'une traduction du reportage. Il s'agit donc

de trouver des moyens de faire comprendre ces réalités tout en conservant suffisamment de caractéristiques propres à la culture de l'auteur et à la dimension littéraire du reportage. Or, selon Berman (1984) et Venuti (2008), l'exotisation (définie à la rubrique 2.3 ci-après) s'applique particulièrement bien en littérature et, par extension, à certaines réalités sociales et culturelles. Berman (1984) formule ses théories d'ouverture à l'Autre en s'appuyant sur la littérature allemande de la période romantique; sa visée éthique de la traduction préconise un « *rapport dialogique* entre langue étrangère et langue propre » (23). Par ailleurs, les exemples mentionnés par Venuti (2008) en appui à ses positions sont essentiellement tirés du domaine littéraire; il affirme, comme Schleiermacher, que les documents techniques ne se prêtent pas vraiment à l'exotisation (34). Qu'en est-il pour un texte hybride pragmatico-littéraire? Naturalisation et exotisation peuvent-elles y cohabiter sans créer un décalage nuisible à la continuité de l'énoncé? À notre avis le recours à l'exotisation doit être naturel; il ne doit pas être la manifestation d'une contrition tardive forçant la main du traducteur. Dans le cas d'un texte pragmatico-littéraire comme le reportage littéraire de Steinbeck, des occasions d'exotisation sont possibles, encore faut-il en évaluer la pertinence.

Le traitement des notions de reportage littéraire et de reportage d'écrivain définit leurs caractéristiques et indique en quoi elles diffèrent ou se confondent pour savoir si le reportage d'écrivain est un genre littéraire ou non. Il s'agit ensuite de déterminer dans quelle mesure des moyens littéraires s'appliquent au reportage, ou si celui-ci, à cause de sa factualité, doit se cantonner dans la stylistique propre aux textes pragmatiques. Enfin, le reportage de Steinbeck fait état de réalités propres à l'Amérique. Sa traduction en français peut donc poser problème si les réalités nord-américaines ne sont pas suffisamment claires pour favoriser la compréhension immédiate normalement attendue du public francophone à la lecture d'un quotidien. À cet égard, nous posons comme hypothèse que l'américanité du sujet traduisant est particulièrement utile à la traduction du reportage, s'ajoutant aux principes formels de la traduction journalistique ainsi qu'aux procédés de traduction afférents.

## 1.2 Pertinence scientifique

La pertinence scientifique du présent essai réside dans les différents points de vue des chercheurs en matière de stratégies de traduction. La naturalisation et l'exotisation s'opposent par leurs qualités et leurs lacunes. Des raisons pratiques justifient leur utilisation par le traducteur selon le contexte et la situation d'énonciation, mais elles ne s'imposent pas d'emblée comme des stratégies de traduction exclusives, d'autant plus qu'elles sont sujettes à caution dans certaines situations. Il convient de se demander si la traduction du reportage, « acte de médiation culturelle » (Moreno 2006), peut concilier des stratégies apparemment opposées, auxquelles s'ajoutent les traditions journalistiques et les particularités du reportage. La réussite d'une traduction dans ce cas n'obéit pas au respect d'une convention déterminée, mais plutôt à celui d'une méthodologie discrète dont les rouages sont illustrés en situation réelle dans les commentaires résultant de l'analyse de la traduction du reportage de Steinbeck. En fait, l'essai vise à montrer qu'aussi prestigieuses que soient les théories, éthiques et principes traductologiques qui lui sont proposés, le traducteur a le dernier mot et dispose de ceux-ci en fonction des mandats qui lui sont confiés. Les problèmes qu'il affronte dans son travail pourraient l'amener à découvrir des solutions favorisant la formulation de principes théoriques en traductologie.

## 1.3 Pertinence sociale

La pertinence sociale du présent essai se manifeste du fait que la traduction de reportages littéraires est en soi une activité à portée sociale, car elle touche au vécu des gens. La mondialisation a intensifié les communications et multiplié les déplacements à l'échelle de la planète. L'intérêt témoigné à d'autres cultures et le désir d'en savoir plus sur elles laissent une place de choix à la traduction, car celle-ci est le premier truchement pour mieux connaître d'autres sociétés. Elle donne accès aux autres

cultures en révélant des traits authentiques de leurs sociétés, plutôt qu'en gommant tout ce qui est étranger. Facilitant la coexistence des cultures, elle remplit ainsi une de ses missions fondamentales, le rapprochement entre les peuples.

#### 1.4 Objectifs, question de recherche et méthodologie

La présente recherche qualitative porte donc sur une nouvelle traduction d'un reportage littéraire de l'écrivain américain John Steinbeck, suivie d'un essai dont les objectifs spécifiques sont les suivants : définir les caractéristiques du reportage; commenter les solutions retenues à l'aune de la théorie interprétative; justifier les procédés de traduction utilisés, comme la naturalisation et l'exotisation; montrer le poids de l'américanité dans la bonne exécution de la traduction. Les objectifs trouvent leurs réponses au moyen de la comparaison de plusieurs exemples de nos réexpressions avec ceux des énoncés correspondants des traductions originelles. Il est important de mentionner que nous n'avons pas consulté ces traductions au préalable. Il s'agissait d'éviter toute influence qui nous amènerait à adopter une démarche ou à imposer des solutions qui ne seraient naturellement pas les nôtres. Cette influence aurait pu se manifester surtout par l'autorité qu'inspire traditionnellement le texte imprimé, lequel se voit attribuer une « légitimité » justifiant sa publication. Elle risquait de nous assujettir à des mécanismes susceptibles de biaiser notre processus décisionnel et de nuire à la « liberté créatrice » dont nous voulions faire preuve dans la réexpression du vouloir-dire de l'auteur et dont l'École interprétative s'est toujours faite le héraut.

Nous avons tenu un journal de bord afin de constituer le canevas de notre essai en consignnant toute note pertinente, par exemple observations, difficultés, réflexions, hypothèses, solutions, indications de justification et questions. Dans sa partie narrative, l'analyse de la traduction contemporaine montre d'abord comment, au moyen d'exemples pertinents comparés aux réexpressions des traductions originelles, la théorie interprétative de l'École de Paris s'applique à la traduction d'un texte

pragmatico-littéraire comme le reportage de Steinbeck. L'analyse ventile ensuite les manifestations de la naturalisation et de l'exotisation dans la traduction selon qu'elles s'appliquent à l'écriture des nombres, aux unités de mesure, aux symboles d'unité monétaire, aux institutions, aux toponymes et aux réalités culturelles. Enfin, la présence du sujet traduisant (Berman 1995 : 74-75), est révélée par une série d'exemples de traductions résultant des choix que nous avons jugés nécessaires pour notre traduction contemporaine dans le but de bien rendre le vouloir-dire de Steinbeck. Les exemples et les mini-grilles de consignation de données figurant dans la partie narrative de l'analyse sont tirés des tableaux de consignation des données établis en fonction de la théorie interprétative (Seleskovitch et Lederer 2014), de la naturalisation et de l'exotisation (Berman 1984 et Venuti 2008), ainsi que de la présence du sujet traduisant (Heydel 2012 et Vidal 1995) figurant à l'Annexe A. Le tableau des données relatives à la théorie interprétative comprend, en colonnes distinctes, l'énoncé du texte en langue source, la traduction originelle qui en a été faite, puis la traduction contemporaine. Le tableau de données sur la naturalisation et l'exotisation comprend une quatrième colonne indiquant le procédé de traduction utilisé. Deux tableaux sont consacrés à la traduction des noms d'institution, un selon les traductions originelles, et le deuxième, selon la traduction contemporaine. Ils indiquent également le type de titre (anthroponyme ou ergonyme) et mentionnent le procédé de traduction utilisé. Enfin, le dernier tableau de données porte sur des exemples montrant la présence du sujet traduisant dans la traduction contemporaine par rapport aux exemples correspondants des traductions originelles. Par ailleurs, nous nous sommes assuré que la traduction contemporaine soit accessible à toute la francophonie, principalement en éliminant tout régionalisme compris par une partie seulement de l'espace francophone et en favorisant des tournures dont la compréhension ne posera aucun problème. L'Annexe B reproduit le texte source, la traduction contemporaine figure à l'Annexe C, et l'Annexe D est constituée des traductions originelles du texte source. Les renvois au reportage d'origine, à la traduction contemporaine et aux traductions originelles se font en fonction de la pagination du présent essai. La conclusion de l'essai répond à chacun

des objectifs de recherche et propose des balises et des approches pour l'exécution de la traduction de documents affichant une hybridité pragmatico-littéraire, comme c'est le cas avec le reportage littéraire de Steinbeck. Elle s'exprime aussi sur la présence du sujet traduisant dans ce type de document en prenant pour exemple et en justifiant la démarche que nous avons adoptée pour la traduction contemporaine.

## CHAPITRE II CADRE THÉORIQUE

### 2.1 Théorie interprétative de l'École de Paris

Notre traduction contemporaine se fonde sur la théorie interprétative de l'École de Paris, aussi appelée théorie du sens. Cette théorie pose « le sens comme objet fondamental de la traduction » (Seleskovitch 1973 : 107). Selon Seleskovitch et Lederer (2014), la théorie interprétative amène le traducteur à comprendre le texte source à partir de ses bagages cognitif et culturel, c'est-à-dire à l'interpréter. Cette interprétation fait porter l'attention du traducteur sur le sujet traité et tient compte du contexte cognitif pour lever toute ambiguïté issue de la polysémie et favoriser l'univocité de l'information (50). Le bagage cognitif s'entend du savoir durable issu de l'acquisition antérieure de connaissances, tandis que le contexte cognitif constitue un savoir pertinent, applicable à la traduction en cours (*ibid.* 51). Avant de passer directement à la réexpression, la théorie interprétative insère l'étape de la déverbalisation, « phase de transfert » selon le terme de Nida, qui est « une auscultation médiate du texte qui met les mots entre parenthèses pour n'en retenir que le sens » (Balliu 2007 : 4). Pendant la phase de déverbalisation, processus inconscient de la théorie et sa principale caractéristique, la structure d'origine du texte source s'efface pour ne laisser subsister que le sens, lequel est conceptualisé à l'exclusion de tout support linguistique. Dès lors qu'il n'est plus influencé par la structure du texte source, le traducteur se concentre strictement sur le sens en tenant compte de son bagage cognitif sur le sujet en général et du contexte cognitif qui conditionne ce sujet au sein du texte. S'ensuit la réexpression du texte en langue cible en fonction des « formules linguistiques nécessaires qui n'ont pas à tenir compte du mode opératoire de la langue étrangère » (Seleskovitch 1973 : 107). La traduction interprétative se fonde sur

*l'équivalence* et elle s'oppose à la traduction linguistique, basée sur la *correspondance*. La traduction linguistique, quant à elle, cherche à faire correspondre hors contexte les éléments linguistiques (mots, phrases) d'une langue à ceux d'une autre langue, sans que le résultat soit nécessairement idiomatique ou rende le vouloir-dire de l'auteur. La traduction interprétative ne travaille pas sur la langue mais sur les idées. Elle établit une équivalence fondée sur des unités de sens, et non sur des mots, grâce aux moyens propres de la langue cible, indépendamment des exigences formelles de la langue source, comme nous venons de le voir. Elle assure l'idiomaticité de la traduction, soit une conformité aux habitudes de la langue dans laquelle celle-ci est rédigée (Seleskovitch et Lederer 2014 : 32) et, ajouterions-nous, sans menotter le traducteur avec des correspondances linguistiques. D'une part, c'est dans son bagage cognitif que le traducteur se rappelle les compléments cognitifs qui contribuent à la découverte du sens et favorisent la compréhension. Toutefois, il convient de souligner que les choix du traducteur dans la réexpression du sens sont conditionnés par le savoir qu'il suppose exister chez son lecteur (Seleskovitch 1973 : 107). La réussite de la communication tient alors au savoir que partagent traducteur et lecteur. D'autre part, le contexte cognitif contribue aussi à la compréhension du sens par « autofertilisation », c'est-à-dire qu'une partie de la découverte de ce sens se réalise au moyen d'éléments déjà présents dans le texte à traduire. En outre, la théorie interprétative montre « un intérêt particulier pour le processus mental de la traduction » (Guidère 2010 : 69). En effet, à partir du moment où la compréhension du sens est acquise en langue source, le traducteur a toute latitude pour exploiter les ressources de réexpression de la langue cible « en fonction des idées et non en fonction des mots » (Delisle 1980 : 81-82).

Par ailleurs, il est important de mentionner que le traducteur est au centre de la théorie interprétative (Israël et Lederer, 2005 : 92). De ce fait, cette théorie voit dans le travail du traducteur un « processus mental » (Seleskovitch, citée dans Israël et Lederer 2005 : 24), et non une simple opération de correspondances linguistiques. Ainsi, à partir du moment où le traducteur refuse de se laisser enfermer dans ces correspondances et qu'il



privilégie le sens conceptualisé à l'étape de la déverbalisation, il profite de toutes les ressources de la langue française pour enrichir sa palette expressive en fonction des choix qu'il fait. Dans la traduction contemporaine du reportage de Steinbeck, c'est grâce à cette démarche que nous affirmons notre présence comme sujet traduisant, plus particulièrement en fonction des choix que nous faisons pour servir le texte source. La théorie interprétative donne toute sa valeur au travail intellectuel du traducteur et le libère du psittacisme des traductions convenues qui se limitent aux significations hors contexte. Enfin, comme elle se préoccupe du sens indépendamment des structures linguistiques qui en constituent le support, nous privilégions cette théorie dans la traduction du reportage littéraire de Steinbeck en partant du postulat qu'« on ne traduit pas ce qui est écrit, mais ce qu'on pense qu'a pu penser celui qui a écrit ce qu'il a écrit quand il l'a écrit » (Ladmiral et Lipiansky 2015 : 53).

## 2.2 Naturalisation et exotisation

Essentiellement cibliste<sup>1</sup>, la théorie interprétative met en œuvre des moyens de traduction qui subordonnent toute caractéristique culturelle ou particularité du texte source à la culture et à la langue cible. Il s'agit alors d'adapter ces caractéristiques ou particularités de manière à favoriser la compréhension de la traduction par les lecteurs en langue cible, ce qu'on appelle la naturalisation. C'est ainsi qu'une traduction naturalisée se caractérise par sa fluidité et sa transparence, comme s'il s'agissait d'un document original. La naturalisation a donc pour effet, selon Domènech et Rey (2011 : 237), de « gommer les particularités les plus visibles du texte original et de faciliter la lecture dans la culture d'arrivée ». Un minimum de naturalisation doit être présent dans une traduction afin de garantir la compréhension. Cependant, comme la naturalisation

---

<sup>1</sup> Voir le Chapitre 1, « Sourciers et ciblistes » (p. 3 à 27) de l'ouvrage *Sourcier ou cibliste. Les profondeurs de la traduction*, de Jean-René Ladmiral.

a tendance à faire disparaître tout indice de la langue et de la culture source, elle est souvent critiquée pour son ethnocentrisme (Placial 2014).

Sur le plan culturel, si « l'essence de la traduction est d'être ouverture, dialogue, métissage, décentrement » (Berman 1984 : 16), le traducteur du reportage littéraire de Steinbeck ne voudra pas priver ses lecteurs de l'enrichissement qu'apportent une autre langue et une autre culture. Il tentera donc d'équilibrer la naturalisation par l'exotisation, « qui vise à conforter les normes et les valeurs dominantes de la culture source [...] pour conserver certains traits caractéristiques de l'œuvre étrangère » (Domènech et Rey 2011 : 237). Marianne Lederer, citée par Horguelin (1995 : 662), abonde dans le même sens quand elle soutient que le traducteur « doit donner au lecteur étranger des connaissances supplémentaires, minimum [sic] mais suffisantes pour entr'ouvrir la porte qui mène à la connaissance de l'autre ». Toutefois, Yang (2010 : 79) met en garde contre l'exotisation en écrivant « *alien cultural images and linguistic features may cause information overload to the reader* ». À trop vouloir exposer le lecteur à la culture de l'Autre, il y a un risque de surcharge informationnelle et, partant, de disjonction entre le bagage cognitif du sujet traduisant et celui du lecteur. Berman (1984) et Venuti (2008) préconisent l'exotisation de la traduction, mais considèrent que leurs propos et théories s'appliquent d'abord à la traduction littéraire. Néanmoins, nous verrons au chapitre III que le reportage d'écrivain tient autant du texte pragmatique par sa composante factuelle que du texte littéraire par son auteur, par les moyens stylistiques qu'il y déploie et par l'intégration de son reportage à son œuvre littéraire. Faut-il alors favoriser la naturalisation de la traduction du reportage strictement en fonction du lecteur ou préconiser son exotisation pour créer une échappée sur l'altérité du texte source?

Pour Antoine Berman (1984), la traduction a pour visée d'établir au niveau de l'écrit un rapport avec l'Autre (16). Il s'oppose à la naturalisation de la traduction, qui se manifeste par une « pulsion traduisante [qui] pose toujours une autre langue comme

ontologiquement supérieure à la langue propre » (*ibid.* 22). Pour ce faire, il propose une éthicité de la traduction qui « réside dans le respect, ou plutôt, dans un certain respect de l'original » (Berman 1995 : 92). Sa visée éthique de la traduction établit un rapport dialogique entre langue étrangère et langue propre (Berman 1984 : 23). Il adopte ainsi la position de Humboldt, cité dans Eco (2006), qui exige que la traduction fasse sentir l'étranger, mais non l'étrangeté (204). De son côté, Lawrence Venuti (2008) s'inscrit aussi dans la ligne de pensée de Berman quand il soutient que l'invisibilité du sujet traduisant, préconisée dans l'enseignement de la traduction, fait croire au lecteur que le texte qu'il a entre les mains n'est pas une traduction, mais un original qui efface complètement l'intervention du traducteur et réécrit le texte en fonction des canons linguistiques et culturels de la langue d'arrivée (6). Là où Berman invite au respect de l'Autre dans la traduction, Venuti ne propose rien de moins qu'une révolution remettant en question les canons de la traduction, son enseignement et sa pratique afin de contrer l'ethnocentrisme. Il insiste notamment sur la notion de « résistance » et préconise de serrer de près la langue source pour que son étrangeté paraisse dans le texte cible (*ibid.* 248-264) et que le lecteur soit bien au fait qu'il lit une traduction, et non un original, démarche opposée aux prescriptions de la fluidité et de la transparence de la naturalisation. Les motivations de Venuti sont nobles. Cependant, nous sommes d'avis que l'opposition à la fluidité et à la transparence, systématique chez Venuti, doit être mesurée pour que l'exotisation n'indispose pas le lecteur de la traduction et, à terme, nuise à la compréhension. Si le lecteur est prêt à consentir un certain effort à la construction du sens qu'il partage avec l'auteur, cet effort a des limites, comme le rappelle la mise en garde de Yang (2010).

### 2.3 Américanité

La notion d'américanité a été abondamment traitée, surtout des points de vue politique et économique, moins du point de vue culturel. Dans le cadre de la traduction du reportage littéraire de John Steinbeck, c'est à dessein que nous nous en tiendrons à la

dimension culturelle de l'américanité, outil utile qui facilite la traduction du reportage littéraire en question. Tout traducteur qui aborde la traduction d'un écrit littéraire doit posséder, outre l'habileté à traduire, une connaissance suffisante des réalités culturelles de la langue d'origine et de sa société afin de communiquer ces réalités efficacement et le plus naturellement possible dans la langue de la traduction. De ce fait, on imagine bien que la traduction d'écrits de journalistes et d'écrivains américains risque de poser problème si les réalités nord-américaines ne sont pas exprimées clairement pour assurer la compréhension. C'est ici qu'intervient l'américanité du traducteur, que nous définissons comme une forme de connaissance et d'appropriation de valeurs culturelles américaines. Grâce à elle, le traducteur se sent en pays de connaissance tout au long de la traduction des écrits mentionnés précédemment. La question de l'américanité culturelle du traducteur est pertinente, parce que, selon Collombat (2009), souvent les traductions européennes, principalement hexagonales, ne peuvent « rendre qu'inadéquatement la réalité culturelle nord-américaine » (51).

Selon Lachapelle et Gagné (2000), pour bien des sociologues, historiens et politologues « les Québécois sont en quelque sorte des Nord-Américains parlant, pour la très grande majorité, français » (87). Tous les jours, les Québécois vivent au rythme de l'Amérique du Nord, incarnée de façon prépondérante par les États-Unis. Nos habitudes de vie sont très semblables à celles des Américains, nos voisins du Sud. Sur le plan culturel, nous sommes exposés depuis très longtemps aux versions originales des productions télévisuelles et cinématographiques des États-Unis, en partie parce que celles-ci sont toujours diffusées au Québec, qu'il est possible depuis tout aussi longtemps d'y avoir accès et que les moyens mis en œuvre dans la création de ces productions sont sans commune mesure par rapport à ce que la société québécoise produit elle-même. Ajoutons qu'avant l'introduction de la *Loi sur les langues officielles* du gouvernement fédéral en 1969 et de la *Loi sur la langue officielle* du gouvernement du Québec en 1974, puis de la *Charte sur la langue française* en 1977, les Québécois de langue

française majoritaires vivaient dans une société où la langue localement minoritaire, l'anglais, dominait le monde du travail et des affaires.

Une connaissance et une compréhension résultant d'une forme d'appropriation des valeurs américaines, attribuables à la proximité culturelle, voire géographique, dans le cas des traducteurs québécois et canadiens-français, constituent à première vue un avantage indéniable lorsqu'il s'agit pour eux de traduire en français des œuvres littéraires nord-américaines de langue anglaise. L'écrivain canadien d'origine caribéenne Neil Bissoondath, avoue qu'il préfère que la traduction de l'anglais au français de ses livres soit assurée par la maison d'édition Boréal à Montréal « parce que chez un éditeur français, c'est trop parisien » (cité par Assouline 2011 : 79). Comme auteur québécois de la traduction contemporaine du reportage de Steinbeck, nous considérons que l'américanité constitue un élément parmi d'autres définissant notre identité. Pour nous, il s'agit d'une valeur positive, « une composante incontournable de l'identité québécoise » comme l'affirme Lamonde (2004 : 21), contrairement à l'américanisation, longtemps connotée négativement quand elle était « synonyme d'un assujettissement, vécu sur le mode de la passivité et de la logique victimaire, à la puissance économique et culturelle des États-Unis » (Morency 2004 : 40). Morency distingue « américanisation » et « américanité » de la façon suivante : « Notons au passage que l'américanisation est souvent associée à la consommation de la culture, tandis que l'américanité se trouve rattachée au processus de création artistique. » (*ibid.* 41)

Consentir à l'américanité en traduction, c'est disposer non seulement de connaissances, mais aussi d'une sensibilité facilitant la réexpression des valeurs culturelles des États-Unis. Nous refusons d'y voir une forme d'acculturation assumée, comme le soutient Lamonde (1998), justement parce qu'il y a consentement, voire accueil, de la part du traducteur, et non assujettissement. Notre américanité s'inscrit en toile de fond de la traduction contemporaine du reportage littéraire de John Steinbeck. Nous désirons non

seulement « rendre la réalité nord-américaine anglophone en français d'Amérique du Nord » (Collombat 2009 : 52), mais aussi l'exprimer dans un français qui permette à toute la francophonie de comprendre facilement cette réalité. L'avenir dira si nous avons été présomptueux dans notre entreprise.

## 2.4 Conclusion

Nous favorisons la théorie interprétative pour la traduction du reportage littéraire de John Steinbeck parce qu'elle met l'accent sur le sens et favorise, à notre avis, mieux que toute autre approche, la compréhension de la part du lecteur. L'étape de déverbalisation qu'elle comporte, outre qu'elle consolide le sens à l'exclusion de tout support linguistique, ouvre la voie à une réexpression du texte en fonction de toutes les ressources de la langue cible plutôt qu'à des correspondances figées. En outre, la théorie interprétative favorise la traduction du vouloir-dire de l'auteur, caractéristique que nous jugeons particulièrement importante eu égard au caractère social du reportage de Steinbeck.

Le caractère cibliste de la théorie interprétative rejoint la naturalisation afin d'assurer la compréhension de la traduction par le lecteur. Par contre, si la traduction était exclusivement naturalisante, elle gommerait toute particularité de la culture source au point où elle se confondrait avec un texte original, sans que l'altérité du texte cible soit perçue par le destinataire. L'exotisation permet la rencontre du lecteur avec la langue et la culture sources, et nous y recourons dans la mesure où elle s'insère naturellement dans le texte. Elle confirme que le lecteur a bien une traduction entre les mains et révèle la présence du sujet traduisant. Par ailleurs, nous sommes d'avis que l'exotisation contribue aussi à l'authenticité de la traduction. Voilà pourquoi nous préconisons de faire coexister les deux procédés de traduction, car ils contribuent ensemble à assurer compréhension, authenticité et ouverture sur l'Autre.

Enfin, une connaissance suffisante des réalités culturelles, sociales et politiques de l'époque aux États-Unis, ainsi qu'une appropriation de certaines de leurs valeurs définissent l'américanité, qualité très utile dans la traduction de textes faisant état de ces réalités et valeurs. Le bagage culturel que représente cette américanité joue un rôle dans le choix des moyens de réexpression que nous appliquons à la traduction du reportage de John Steinbeck.

## CHAPITRE III

### DU JOURNALISME LITTÉRAIRE AU REPORTAGE D'ÉCRIVAIN

Le journalisme a attiré bien des écrivains. Entre autres, Joseph Kessel (*Gringoire*, *Paris-Soir*), Albert Camus (*Combat*, *Alger républicain*), Joan Didion (*Vogue*), Blaise Cendrars (*Paris-Soir*) et George Orwell (*Partisan Review*, *The Observer*) en ont fait une activité parallèle à la littérature. Les écrivains journalistes se voient confier des reportages dans lesquels la factualité remplace la fiction. Néanmoins, le reportage laisse une place non négligeable aux procédés stylistiques et à la créativité. De ce fait, des distinctions s'imposent entre les différents types de reportages comme on le verra ci-après. Nous nous penchons ensuite sur une caractéristique essentielle du reportage, soit l'immersion, et sur un procédé de narration utilisé dans la traduction contemporaine du reportage de Steinbeck visant à l'actualiser pour le lecteur : le présent de reportage.

#### 3.1 Reportage, reportage littéraire et reportage d'écrivain

Nous adoptons d'abord la définition du reportage que donne Gunnar Elveson (cité dans Bourguignon 2004 : 30) :

Le reportage est un texte qui présente, sans recourir à la fiction, une réalité précisément située dans l'espace et dans le temps, en privilégiant les aspects sociaux, politiques et économiques, qui s'appuie sur une expérience personnelle directe des réalités présentées, et dont l'écriture suit immédiatement la confrontation avec ces réalités.

Selon Aron (2012), ce type de journalisme, qui allie « invention stylistique et information journalistique » (2), est marqué idéologiquement et traite de questions sociales, économiques ou politiques. En outre, le reportage est un journalisme de



terrain, dont « [l]a valeur tient à l'observation directe de la réalité » (*ibid.* 4). « Le reportage reste le meilleur exemple de cette interaction entre presse et littérature. » (*ibid.* 2). Se pose alors la question suivante : le reportage est-il un genre littéraire ou appartient-il à la sphère pragmatique? Selon Bourguignon (2004), « [d]ans une perspective moderniste, rien n'interdit plus a priori de considérer le reportage comme de la littérature. » (14). D'autres (Boucharenc et Deluche 2000) sont plus nuancés en soutenant qu'il « n'a été ni tout à fait ce qu'il a prétendu être, un genre objectif, ni tout à fait ce qu'il a tenté de devenir : un genre littéraire novateur » (233). Il n'en demeure pas moins que le reportage de Steinbeck « est soumis aux contraintes inhérentes aux textes factuels, qui déterminent sa nature » (Bourguignon 2004 : 286), ici la description détaillée des conditions de vie des migrants en Californie. Steinbeck, grâce à ses antécédents de romancier, y ajoute des moyens littéraires pour, selon Aron (2012), « organiser et entretenir l'intérêt que le lecteur portera à son objet » (10). Le reportage de Steinbeck serait donc un reportage littéraire, ou n'est-il pas plutôt un reportage d'écrivain?

Bourguignon (2004) établit une distinction fine et non immuable entre « reportage littéraire » et « reportage d'écrivain ». Celle-ci précise qu'il n'est pas toujours possible « de distinguer clairement les textes écrits avec une ambition littéraire de ceux dont la fonction principale est de rapporter de l'argent, et les deux types de textes ne s'excluent pas mutuellement (...) » (Bourguignon 2004 : 35-36). Elle écrit aussi qu'« [il] est difficile de ranger dans le domaine de la littérature des écrits produits uniquement dans un but lucratif, sans que leur auteur n'ait jamais cherché à s'y montrer créatif » (*ibid.* 36). Illustrons cette distinction au moyen d'un exemple fictif de cette réalité. Un journaliste, pigiste ou salarié, pourrait se voir confier un mandat de reportage sur les écrivains de l'École de Brive, qui se concentrent sur le roman du terroir. Ce pigiste se rend sur place, rencontre des écrivains et assiste aux manifestations prévues dans le cadre des activités de l'École. Il en résulte un « reportage littéraire », au sens de « qui concerne la littérature en tant qu'activité sociale ». Toutefois, celui-ci ayant été

strictement rédigé dans le cadre d'une activité professionnelle lucrative, sans égard à une visée littéraire et n'étant pas le fait d'un écrivain « vivant de sa plume », selon Bourguignon (2004 : 36), il ne peut prétendre au titre de « reportage d'écrivain ». Cette dernière (*ibid.* 34) définit le reportage d'écrivain comme

un texte qui 1) est un reportage, selon les critères qui figurent dans la définition du travail du reportage que j'ai proposée, 2) dont l'auteur est un écrivain reconnu, et 3) que son auteur comprend comme partie intégrante, prolongement ou renouvellement de son œuvre littéraire considérée dans son ensemble.

Le « reportage d'écrivain » est donc un « reportage littéraire », au sens de « qui répond aux exigences esthétiques de la littérature » et du fait que l'écrivain-reporter le considère comme partie intégrante de son œuvre. Par ailleurs, si un « reportage d'écrivain » est un « reportage littéraire », l'inverse n'est pas nécessairement vrai, comme en témoigne le reportage littéraire sur l'École de Brive mentionné précédemment. Aux fins de la présente recherche, nous considérons « reportage littéraire » et « reportage d'écrivain » comme synonymes. Au moment d'écrire son reportage, John Steinbeck est déjà un écrivain reconnu, ayant publié quatre romans, un recueil de nouvelles et un roman très court (*novella*)<sup>2</sup>. Le reportage *Their Blood Is Strong* se situe dans le prolongement de son œuvre littéraire d'alors. Qui plus est, l'intégration à cette œuvre renforce la valeur littéraire du reportage, d'autant plus que le roman *In Dubious Battle* (*En un combat douteux*) aborde un sujet analogue au reportage, soit la révolte d'ouvriers agricoles en Californie, en vue de mettre fin à l'injustice et à l'exploitation dans la foulée de la crise de 1929. D'ailleurs, Steinbeck lui-même est convaincu de la forte relation existant entre journalisme et littérature, comme le cite William Howarth dans Sims (2008 : 55) : « *In addition to literature he*

---

<sup>2</sup> *Cup of Gold* (1929), *The Pastures of Heaven* (1932), *The Red Pony* (1933), *To a God Unknown* (1933), *Tortilla Flat* (1935) et *In Dubious Battle* (1936).

*drew constantly from the well of journalism, which he once called 'the mother of literature' (L256). »*

D'autres écrivains ont rédigé des reportages qu'ils ont intégrés par la suite à leur œuvre littéraire. Joseph Kessel a livré en 1930 au journal *Le Matin* un reportage sur le trafic d'esclaves entre la côte éthiopienne et la péninsule arabe. Ce reportage a par la suite été publié en livre en 1933 sous le titre *Marchés d'esclave*<sup>3</sup>. Ernest Hemingway a été correspondant pour le *Toronto Star* de 1920 à 1924. À la même époque, il a commencé aussi à rédiger des nouvelles. Mais contrairement à Kessel, il n'a pas réuni ses reportages en livres, mais il s'en est plutôt inspiré pour écrire ses romans. Selon Kate Rix (2012), « *Hemingway developed his famously terse, hard-boiled style at the Star and reworked much of his reportage into his fiction.* »

Comme on le voit, l'interaction entre journalisme et littérature se vérifie chez plus d'un écrivain. Dans un article sur Joseph Kessel, Mirabelle (2008), du site *Journalisme.com*, confirme cette interaction, applicable autant à Kessel qu'à d'autres écrivains ayant pratiqué le journalisme : « Le reportage joue alors une fonction " génétique " vis-à-vis du roman, en ce sens que l'activité de grand reporter amorce et alimente l'œuvre littéraire à venir. » (Mirabelle 2008)

Le diagramme suivant hiérarchise les notions relatives aux écrits journalistiques par rapport aux sphères pragmatique et littéraire.

---

<sup>3</sup> <http://gallica.bnf.fr/blog/17122015/kessel-sur-la-trace-des-marchands-desclaves>, consulté le 8 février 2017.

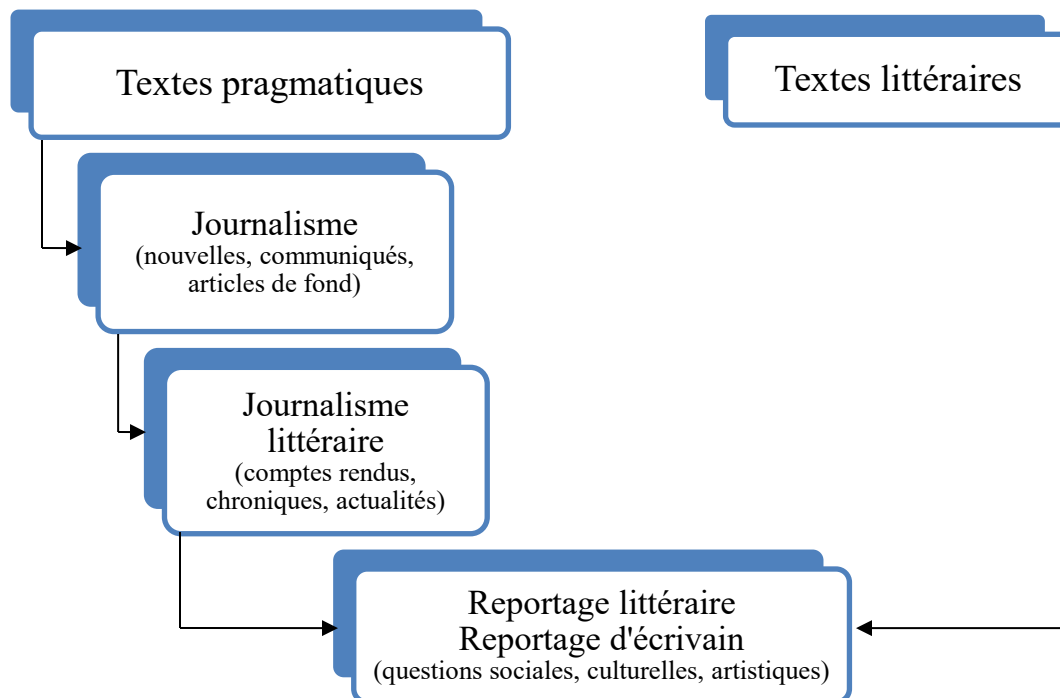


Figure 3.1 Diagramme hiérarchique des écrits journalistiques

### 3.2 L'immersion, caractéristique du reportage

Le texte de Steinbeck est un reportage en immersion se caractérisant par le fait que « [l']auteur s'est trouvé sur les lieux dont il parle et il rapporte explicitement les impressions qu'il y a reçues, les expériences qu'il y a vécues » (Thurén, cité par Bourguignon 2004 : 28). Remarqué pour son article « Dubious Battle in California », publié dans *The Nation* le 12 septembre 1936, John Steinbeck est mandaté par George West, alors éditorialiste du quotidien *The San Francisco News* pour rédiger une série d'articles sur les migrants du *Dust Bowl*<sup>4</sup>. Au cours de l'été 1936, Steinbeck commence sa tournée à la rencontre des migrants, en compagnie de Tom Collins, directeur du

<sup>4</sup> Les données factuelles du paragraphe proviennent de l'introduction de Charles Wollenberg, p. v-xvii, tirée de l'ouvrage *The Harvest Gypsies*, publié par Heyday et par la Santa Clara University.

premier camp fédéral établi par la *Resettlement Administration*, agence fédérale issue du *New Deal* du président Franklin Delano Roosevelt, pour améliorer les conditions de vie des migrants par rapport à celles qu'ils vivent dans des campements de fortune. Steinbeck est à même de comparer les conditions de vie dans ces campements à celles existant dans les camps fédéraux. Il interroge des migrants sur leurs origines, leurs attentes et l'ostracisation qu'ils subissent dans les communautés pour lesquelles ils travaillent. Il assiste aussi aux réunions de comités des camps, observe comment les camps fédéraux rétablissent la dignité des migrants en leur redonnant le sens des responsabilités et en leur confiant diverses tâches dans le camp. Steinbeck consulte la documentation de Collins et ses propres notes lors de la visite des camps de migrants afin de rédiger ses articles, qu'il relatera au *San Francisco News* avec des photos de la célèbre photographe Dorothea Lange<sup>5</sup>. Selon Aron (2012 : 7), « [le] reportage littéraire est lié à une enquête plus ou moins longue, qui n'est pas de même nature que la captation photographique d'un instant ». Ce sont les deux représentations d'une même réalité, tandem qui se développera au point de devenir indispensable pour allier la percutance de l'image à la factualité de l'écrit journalistique.

Outre ses romans, nouvelles et pièces de théâtre, John Steinbeck a fait des reportages sur les migrants du *Dust Bowl* (*The Harvest Gypsies*, *Starvation Under the Orange Trees*), sur le quotidien d'un équipage de bombardier (*Bombs Away*) ainsi que sur les soldats américains combattant sur divers théâtres d'opérations lors de la Seconde Guerre mondiale (*Once There Was A War*) et pendant la guerre du Vietnam (*Letters to Alicia*), entre autres. Tous ces reportages, réalisés en immersion, ont été par la suite publiés en livres et intégrés à l'œuvre littéraire de l'écrivain. Dans le cas de *Once There Was A War*, publié en livre en 1958, le magazine littéraire américain *Kirkus* en avait

---

<sup>5</sup> Voir l'ouvrage *Dorothea Lange*, de Mark Durden, publié chez Phaidon Press en 2006, ainsi que la biographie *Dorothea Lange. A Life Beyond Limits*, de Linda Gordon, publiée chez W. W. Norton & Company en 2009.

terminé la critique en concluant : « *Good journalism, yes, but good literature as well*<sup>6</sup>. »

### 3.3 La traduction de reportage comme traduction journalistique

La traduction journalistique, à laquelle appartient la traduction de reportage, comporte des exigences particulières. Dans une optique descriptive, plusieurs chercheurs (Chartier 2000; Lavault-Olléon et Sauron 2009; Aştirbei 2011; Torres 2012 et Meertens 2016) ont défini ce type de traduction et ses exigences. La traduction journalistique porte principalement sur des articles et des communiqués et elle nécessite du traducteur les qualités attendues du journaliste, soit clarté, simplicité, adaptation au destinataire et à la finalité du texte, exactitude de la terminologie, soin apporté aux transitions, style convenant au sujet et cohérence. Les compétences de compréhension du message à véhiculer et de réexpression dans une langue authentique (Chartier 2000) prennent un relief particulier du fait que l'information doit accrocher le lecteur tout en étant exprimée de façon claire et succincte. Toutes ces qualités s'appliquent aussi à la traduction de reportage. De plus, il n'est pas interdit au traducteur de repérer les moyens littéraires mis en œuvre dans le reportage d'origine afin de stimuler sa créativité et de dynamiser sa traduction. Le chapitre V, Analyse de la traduction, détaille les moyens mis en œuvre dans notre traduction contemporaine pour répondre à ces exigences. Ces moyens sont mis en relief en partie grâce à une comparaison avec les réexpressions des traductions originelles.

Enfin, notre traduction contemporaine privilégie le « présent de reportage », pour lequel, selon Facques (2006), « le temps du récit correspond au temps de l'événement » (119). Il se distingue du « présent historique », qui sert à « rapporter des événements

---

<sup>6</sup> Kirkus Reviews, *Once There Was A War*, Oct. 1<sup>st</sup>, 1958. Récupéré de <https://www.kirkusreviews.com/book-reviews/mark-bowden/once-there-was-a-war/>, consulté le 30 juin 2016.

passés ‘comme s’ils étaient présents’ » (*ibid.* 114). En effet, le présent historique adopte un point de vue *épistémique* en ce qu’il sert à actualiser une information située dans le passé afin d’enrichir le bagage cognitif du lecteur et lui permettre de comprendre ce qu’il est en train de lire. Le présent de reportage adopte un point de vue *perceptuel* en ce que le lecteur voit ce que le reporter est en train de vivre et de décrire. Même dans l’expression du futur prochain, la traduction contemporaine a recours au semi-auxiliaire *aller*, conjugué au présent, pour exprimer des événements à venir (par exemple, « les vêtements des enfants vont s’élimer sur leur corps », « il va mourir dans très peu de temps », « le même argument va être utilisé »). Cette façon de s’exprimer garde le lecteur dans le moment présent, alors que le recours au futur simple le détache de l’actualité pour le placer en orbite autour de celle-ci. Enfin, le présent de reportage reflète très bien le caractère immersif du reportage littéraire de Steinbeck en gardant le lecteur dans l’action comme s’il accompagnait le reporter dans sa mission. Il s’ensuit un reportage très vivant qui contribue au maintien de l’intérêt du lecteur.

## CHAPITRE IV CONTEXTE SOCIO-ÉCONOMIQUE ET GENÈSE DE *THEIR BLOOD IS STRONG*

Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, les blocus allemands interrompent en Europe l'approvisionnement en blé provenant de Russie. Aux États-Unis, les fermiers du Midwest se mobilisent pour nourrir les Alliés. Sous l'impulsion de Washington, l'agriculture connaît une croissance exponentielle, le gouvernement fédéral allant jusqu'à garantir un prix de 2 \$ le boisseau de blé, soit le double du prix antérieur (Duncan et Burns 2012 : 26). Les fermiers transforment alors de vastes pâturages en champs de labour consacrés exclusivement à la culture du blé. Sur une période de cinq ans, plus de 11 millions d'acres de sol vierge sont labourés, soit une superficie deux fois supérieure à l'État du New Jersey (*ibid.* 26).

La fin de la guerre entraîne une baisse des prix du blé, mais les fermiers continuent à labourer et à planter davantage pour compenser par le volume leur manque à gagner. La mécanisation progressive des instruments aratoires accélère le travail, réduit les coûts et donne des rendements supérieurs. Ce qui devait arriver arriva : une surabondance de blé a fait baisser le prix du boisseau à 70 cents (Duncan et Burns : 34). Aux appels de réduction des cultures du président Herbert Hoover pour éviter un effondrement des prix, les fermiers répliquent en continuant à accroître leurs rendements. Alors qu'on tirait 13 boisseaux de blé à l'acre dans les années 1920 (*ibid.* 30), on en arrive à une récolte exceptionnelle de 17,7 boisseaux à l'acre en 1931 (*ibid.* 36). Cette année-là, en plein cœur de la grande crise économique de 1929, seulement 40 pour cent de la récolte trouve preneur (*ibid.* 37), et les prix chutent à 25 cents le boisseau, soit deux fois moins que ce qu'il en coûte aux fermiers pour cultiver le blé (*ibid.* 37). Ces derniers s'obstinent, croyant que les choses se tasseront



« l'an prochain ». Ils continuent à agrandir leurs champs de labour pour accroître leur production en prévision d'un retour de fortune... qui ne viendra jamais.

Parallèlement à la crise économique en cours, la table est mise pour un désastre environnemental imminent causé par l'homme. Auparavant, les pâturages étaient recouverts d'herbe qui protégeait le sol de l'érosion causée par le vent et lui permettait de résister à la sécheresse. En labourant, les fermiers exposent la terre arable au souffle du vent, ce qui appauvrit le sol. Les tempêtes de poussière ne sont pas rares dans les prairies du Midwest, mais celle qui se produit non loin d'Amarillo, au Texas, en janvier 1932, s'élève à 10 000 pieds dans les airs et souffle à 100 kilomètres à l'heure (Duncan et Burns : 42). L'immense nuage de poussière passe rapidement, et tous en sont quittes pour une bonne peur. Au printemps, la sécheresse se poursuit, et les forts vents caractéristiques de la saison continuent à balayer les champs et soulèvent encore plus de terre et de poussière pour les déplacer à des kilomètres à la ronde. La monoculture du blé par labourage, alliée au fait que le Midwest américain est dépourvu d'arbres (*ibid.* 27), exacerbe le problème de la sécheresse. Non seulement les tempêtes de vent deviennent-elles plus fréquentes, mais les énormes nuages de poussière qu'elles charrient assombrissent aussi le jour, recouvrent peu à peu les champs et s'amoncellent autour des bâtiments au point de les enliser (*ibid.* 53).

Les tempêtes de poussière ne se limitent plus à des localités, mais couvrent des régions entières du Midwest : le sud-est du Colorado, le nord-ouest du Nouveau-Mexique, l'ouest du Kansas et les enclaves du Texas et de l'Oklahoma qui, ensemble, forment une zone semi-désertique appelée le « Dust Bowl ». La sécheresse sévit pendant plusieurs années. Un très grand nombre de fermiers perdent leurs terres, leur moyen de subsistance. Propriétaires fonciers, métayers, fermiers indépendants, journaliers ne voient leur salut qu'en se résignant à tout abandonner et à n'emporter avec eux que le strict minimum de biens meubles. Ils migrent vers l'Ouest, vers la Californie, dans l'espoir de travailler à la cueillette des fruits et des légumes pendant la saison des

récoltes. Près de 150 000 d'entre eux arrivent en Californie et ils arpentent l'État à la recherche de travail pour survivre (Steinbeck 1996 : 991).

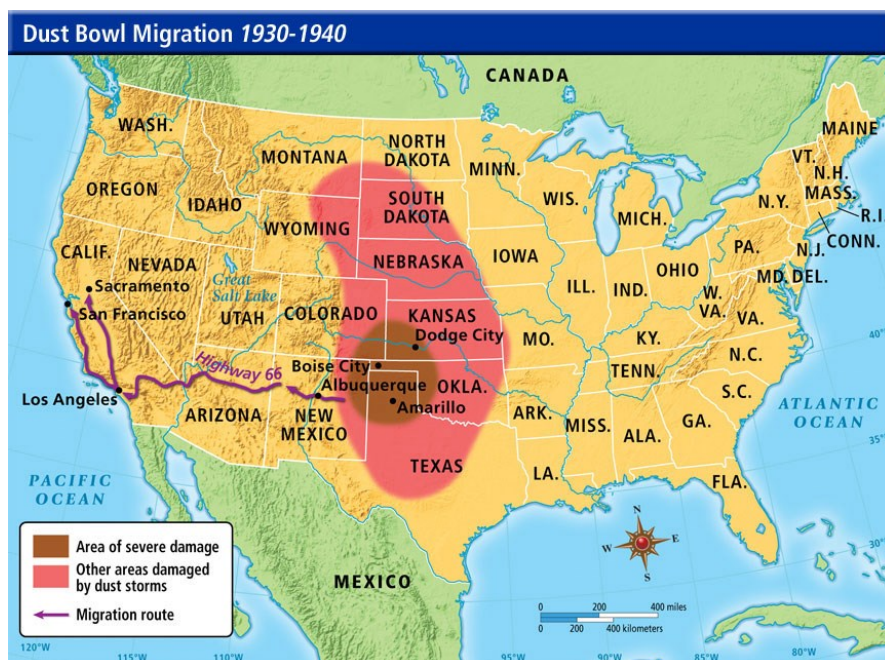


Figure 4.1 Carte montrant les zones constituant le Dust Bowl et la route migratoire vers la Californie<sup>7</sup>

C'est dans ce contexte que John Steinbeck est amené à s'intéresser aux migrants. En 1935, il vient de publier *Tortilla Flat*, son premier succès commercial digne de ce nom, lorsque le journal *The San Francisco News* lui demande de rédiger une série d'articles sur la condition des travailleurs migrants du Midwest américain en Californie. Steinbeck n'est pas étranger au sujet, puisque depuis 1933 il travaille à recueillir de l'information sur l'organisation des travailleurs agricoles et des travailleurs de conserverie de la Californie en vue de leur syndicalisation (Wollenberg 1988 : vi). Pour ce faire, il rencontre un membre du parti communiste et suit ses démarches pour organiser ces travailleurs afin qu'ils puissent revendiquer de meilleures conditions

<sup>7</sup> Source : <https://www.emaze.com/@AOQTIWRC/the-dust-bowl>, consulté le 26 janvier 2017.

d'emploi. Cette tentative de syndicalisation se solde par un échec. Néanmoins, Steinbeck a pris des notes et il se sert de l'expérience de l'organisateur communiste comme base de son roman *In Dubious Battle* (*En un combat douteux*), publié en 1936 (*ibid.* : vi).

Dans la foulée de ce roman, Steinbeck accepte le mandat du quotidien *The San Francisco News* et entreprend une tournée de plusieurs camps de travailleurs migrants mis sur pied par l'État de la Californie en compagnie du directeur d'un de ces camps, Tom Collins (Wollenberg 1988 : vi-vii). L'État de la Californie voit d'un bon œil cette série de reportages, puisqu'elle permet de présenter au public américain le modèle de camp de migrants qu'il met en place pour les accueillir (*ibid.* ix). Cette initiative se veut une réponse aux terribles conditions de vie des migrants du Midwest américain, abandonnés à eux-mêmes et regroupés dans des camps de fortune insalubres. Dans les cas où les gros producteurs administrent leurs propres camps, les migrants y sont traités comme du bétail, intimidés et exploités par leurs locateurs. Les camps de l'État ne sont pas suffisamment nombreux pour répondre à la demande, mais ils sont un premier pas pour redonner leur dignité aux migrants (Steinbeck 1996 : 1006).

En effet, les migrants du Midwest ne sont pas les bienvenus en Californie. Ils succèdent à une immigration étrangère constituée de Philippins, de Chinois, de Mexicains et de Japonais (Steinbeck 1996 : 992) qui sont durement traités par les exploitants agricoles réunis dans la puissante organisation industrielle *Associated Farmers, Inc.* Cette association, habituée à payer des salaires de misère pour maximiser ses profits (*ibid.* 1025) ne fait pas de faveurs aux migrants du Midwest, fussent-ils Américains. Les migrants ne sont tolérés que pour la saison des récoltes, puis ils sont refoulés à l'extérieur des communautés une fois le travail terminé (*ibid.* 1026). Les salaires faméliques, des conditions de vie alliant indigence, insalubrité et malnutrition sont le lot quotidien de ces Américains chassés par la sécheresse vers des contrées plus hospitalières où ils espèrent recommencer une nouvelle vie. Au gré de ses visites,

Steinbeck se rend compte que se joue en Californie un drame humain d'une envergure beaucoup plus grande que les répercussions de ses articles. Il en profite donc pour recueillir renseignements et témoignages auprès de Tom Collins, de migrants des camps de fortune et de ceux de l'État, d'agriculteurs et d'autres intervenants du milieu, toutes notes qui serviront de canevas à un de ses romans les plus retentissants : *The Grapes of Wrath* (*Les Raisins de la colère*) (Wollenberg 1988 : ix). La série des sept articles qu'il rédige pour *The San Francisco News* est regroupée sous le titre « The Harvest Gypsies » et publiée en 1936. Le biographe de John Steinbeck, Jackson J. Benson (1990 : 347), énonce les sujets abordés par celui-ci dans la rédaction de ses articles :

*He traced the background of migrant labor in California, identified the new migrant from the Dust Bowl, described the living conditions in the squatters' camps, discussed the large, corporate farm structure of much of California's agriculture and the relations between the large growers and migrant labor, examined the government camp program, and made recommendations for the future.*

En 1938, Steinbeck rédige un autre article sur les migrants, intitulé « Starvation Under The Orange Trees », qu'il publie dans le quotidien *Monterey Trader*. La même année, Helen Hosmer, présidente de la *Simon J. Lubin Society*, organisation venant en aide aux travailleurs migrants et immigrants afin d'améliorer leurs conditions de vie, demande à Steinbeck si elle peut publier sous forme de brochure la série de sept articles qu'il a rédigés pour *The San Francisco News*. La brochure serait vendue 25 cents et servirait à financer une partie de l'aide offerte par la société aux travailleurs. Steinbeck accepte avec enthousiasme, ajoute en épilogue l'article rédigé pour le *Monterey Trader* et refuse toute compensation financière dans la foulée (Kiernan 1979 : 228). Les sept articles et l'épilogue sont alors publiés sous le titre *Their Blood Is Strong*.

## CHAPITRE V ANALYSE DE LA TRADUCTION

### 5.1 Introduction

Nous avons procédé à la retraduction du reportage de Steinbeck et de son épilogue, dont les premières versions françaises ont été publiées en 2000 aux éditions Mille et une nuits (*Les Bohémiens des vendanges*, p. 7 à 51) et en 2003 aux éditions Gallimard (*La famine à l'ombre des orangers*, p. 64 à 69). Dans l'analyse présentée ici, celles-ci sont qualifiées de « traductions originelles » : il s'agit pour nous de la première traduction d'un texte, qu'elle ait lieu dans la foulée de la publication du texte source ou plus tard. « Traduction contemporaine » renvoie à la retraduction la plus récente d'un texte source. Notre traduction contemporaine du reportage littéraire et de son épilogue, regroupés en anglais sous le titre *Their Blood Is Strong*, a pour objet de renouveler les traductions originelles, de mettre l'accent sur l'élément humain du reportage et de s'adresser à toute la francophonie. Son analyse vise à justifier notre propre démarche de traduction ainsi que les réexpressions que nous proposons à la lumière d'une comparaison d'un nombre représentatif d'énoncés avec les énoncés correspondants des traductions originelles du reportage. Seront évoqués les éléments faisant référence aux notions mentionnées dans le cadre théorique, soit la théorie interprétative, la naturalisation et l'exotisation, ainsi que l'américanité. S'y ajouteront des considérations sur la présence du sujet traduisant, qui se manifeste principalement par sa position traductive tout au long de la traduction contemporaine. Tous les exemples cités et commentés sont tirés des tableaux de compilation des données figurant à l'Annexe A. La pagination indiquée pour les exemples figurant dans les tableaux est celle du présent essai.

## 5.2 Choix éditoriaux de la traduction contemporaine

La traduction contemporaine proposée suit de très près la forme des articles de journaux constituant le reportage de Steinbeck, tels qu'ils ont été publiés à l'origine. Un article de journal doit communiquer rapidement l'information et accrocher le lecteur; les chiffres arabes sont justement un exemple d'information immédiate, visuellement plus efficace que leur écriture en lettres<sup>8</sup>. C'est justement une raison pour laquelle nous conservons les chiffres arabes dans notre traduction contemporaine. Par ailleurs, il est bien connu que les articles journalistiques sont souvent soumis à des contraintes d'espace. La traduction contemporaine respecte la présentation originale des articles des deux quotidiens auxquels Steinbeck a collaboré afin que le lecteur ait justement l'impression de lire des articles, et non un ouvrage littéraire. Dans les articles originaux, la lecture semble parfois plus hachée, moins fluide, souvent parce qu'une même idée est répartie sur deux paragraphes. Par souci d'authenticité, notre traduction contemporaine respecte aussi les alinéas des articles originaux. Ces choix éditoriaux correspondent à une exotisation formelle de la traduction contemporaine afin de donner au lecteur l'impression qu'il lit un journal. Les traductions originelles, quant à elles, ont été exécutées comme si le reportage de Steinbeck était un ouvrage relié, et la naturalisation formelle y est prédominante (reformatage des paragraphes, traits culturels exprimés selon les réalités de la langue de traduction).

Telle qu'elle est présentée ici, notre traduction contemporaine regroupe les articles du *San Francisco News* (« The Harvest Gypsies ») et celui du *Monterey Trader* (« Starvation Under the Orange Trees ») sous un seul titre (*Their Blood Is Strong*) comme les présentait la *Simon J. Lubin Society* dans sa brochure. Les articles d'origine des deux quotidiens sont si intimement liés, même s'ils ont été écrits en deux temps, qu'ils ne devraient plus être dissociés lors de toute publication ultérieure dans quelque

---

<sup>8</sup> Voir à ce sujet *La science des présentations efficaces*, p. 6, consulté le 30 mars 2017. Récupéré de <https://prezi.com/the-science/>

langue que ce soit. Les raisons historiques et littéraires mentionnées au chapitre précédent sont probantes en ce sens. La publication de ces articles par la maison d'édition américaine *The Library of America* est celle qui se rapproche le plus de l'intégration que nous préconisons, même si elle n'est pas parfaite. En effet, le reportage sur les migrants en Californie et son épilogue y sont présentés (p. 989) de la façon suivante :

APPENDIX

THE HARVEST GYPSIES

STARVATION UNDER THE  
ORANGE TREES

(Collected as *Their Blood Is Strong*)

Pour notre part, nous préconisons un ouvrage titré *Their Blood Is Strong* et composé de deux chapitres : « The Harvest Gypsies » et « Starvation Under The Orange Trees ». Cette présentation que nous adoptons ici, renforcerait l'intégration de ces articles à l'œuvre littéraire de Steinbeck dans leur publication sous forme livresque, à l'instar d'autres reportages de l'écrivain (*Once There Was A War, Bombs Away, A Russian Journal, Dispatches From The War*). Enfin, la décision d'exotiser ou non dans la traduction contemporaine fait partie de nos choix éditoriaux et elle est indiquée dans l'analyse relative à la naturalisation et à l'exotisation figurant en 5.4 ci-après.

### 5.3 Analyse relative à la théorie interprétative de la traduction

Le principal avantage de l'application de la théorie interprétative tient au fait que celle-ci affranchit le traducteur de la forme du texte source et lui donne toute liberté de chercher la meilleure façon d'exprimer le sens dans la langue cible en fonction des ressources de cette dernière. Trop souvent, à vouloir serrer le sens, le traducteur en

vient à calquer inconsciemment la forme. Il obtient alors une formulation qui reconnaît le texte source, mais parfois aux dépens du sens et de la réexpression idiomatique en langue cible. Nous sommes alors en présence d'une traduction linguistique dans laquelle le traducteur s'est contenté de « transmettre les significations de la langue d'origine sans se demander si elles font passer le sens » (Seleskovitch et Lederer 2014 : 59). Il en résulte une correspondance entre des mots, des structures qui révèlent la langue source en filigrane de sa traduction, alors qu'il aurait plutôt fallu s'attacher à la parole, aux idées du texte source. En effet, selon Seleskovitch et Lederer (2014), la parole (ou discours) est essentiellement un ensemble d'énoncés prononcés ou écrits dans une situation et un contexte donnés en vue de communiquer un sens. Elle prend appui sur les significations des mots pris isolément, mais y intègre une situation et un contexte en vue de clarifier ce qui est communiqué pour produire le sens, le vouloir-dire de l'auteur. La parole est alors un acte d'interlocution, de communication, soit un processus dynamique entre un orateur/auteur et un auditeur/lecteur.

Enfin, il convient de noter que la traduction linguistique n'est pas systématiquement condamnable par ailleurs, dans la mesure où elle correspond à la façon normale d'exprimer les idées, donc le sens, en langue cible. Mal utilisée, par contre, elle empêche, ou du moins rend difficile, toute émancipation du traducteur par rapport au texte source. L'analyse qui suit donne des exemples de l'application de la théorie interprétative à la traduction contemporaine du reportage de Steinbeck. Les réexpressions que nous proposons s'appuient sur leur caractère idiomatique, sur l'avantage que procure la prise en compte du bagage cognitif en général et du contexte cognitif en particulier, sur la modulation lexicale, la rhétorique et la créativité traductionnelle. Les exemples commentés sont tirés de la compilation des données relatives à la théorie interprétative figurant au tableau 5.1 de l'Annexe A.

Notre analyse s'ouvre sur les vocables utilisés par Steinbeck pour désigner les migrants venus du Midwest. Quand ceux-ci cheminent sur les routes, Steinbeck parle de



*wanderers* et quand ils dressent des camps de fortune, il les appelle *squatters*. La traduction originelle les désigne comme étant des « vagabonds » et des « squatters ». Pourtant, le contexte cognitif présente les migrants comme des gens venus en Californie à la recherche de travail; ils n'errant pas à l'aventure comme des vagabonds, mais ils ont un but bien précis : trouver du travail comme saisonniers lors de la période des récoltes. Notre traduction contemporaine propose l'équivalent « itinérants », terme plus précis qui établit un parallèle avec « vendeur itinérant », au sens de « qui se déplace dans l'exercice de sa charge, de sa fonction, sans avoir de résidence fixe », selon la définition du *Grand Robert de la langue française*. Par ailleurs, leur condition précaire amène les migrants à dresser des camps de fortune près des endroits où ils trouvent du travail. Les terres sur lesquelles ils s'établissent n'appartiennent à personne, si ce n'est à l'État, qui ne les empêche pas de s'installer où ils le font. La traduction originelle parle de « camps de squatters ». En fait, « squatter » désigne l'occupant illégal ou non autorisé d'un endroit, ou celui qui l'occupe en attendant d'obtenir le droit de le faire. Or, les migrants n'ont pas l'intention de s'installer de façon définitive en raison de la nature du travail qu'ils recherchent. « Squatter » ne convient donc pas, alors que « sans-abri » indique clairement et de façon neutre la situation dans laquelle ils se trouvent. Les termes « vagabonds » et « squatters » de la première traduction originelle seraient plausibles si l'on demandait aux résidents de la Californie de qualifier les migrants. Ainsi, la paire « vagabonds » / « squatters » de cette traduction est péjorative aux yeux du lecteur, tandis que la paire « itinérants » / « sans-abri » de la traduction contemporaine module le sens en respectant la factualité de la situation des migrants, et non la perception qu'ont d'eux les Californiens. Dans notre traduction contemporaine, nous jugeons à propos de préciser dès le début du reportage que la situation des migrants n'est en rien répréhensible ni contraire à la loi, à l'opposé de ce que laisse entendre la première traduction originelle.

Les exemples suivants montrent comment l'approche interprétative de la traduction contemporaine réussit non seulement à rendre correctement le sens, mais aussi à le

réexprimer d'une façon idiomatique en langue cible, contrairement à l'approche linguistique de la première traduction originelle du reportage.

There are at least 150,000 homeless migrants wandering up and down the state, *and that is an army large enough to make it important to every person in the state.*

Le sens du passage mis en relief par notre italique révèle que les migrants parcourant les routes de la Californie sont suffisamment nombreux pour que tout citoyen de l'État se rende compte de leur présence. La traduction originelle du passage en italique s'énonce de la façon suivante : « une armée assez importante pour que chaque habitant de cet État en devienne pleinement conscient. » Cette traduction établit une correspondance entre des mots du texte source et d'autres mots du texte cible. Une fois le sens compris, il s'ensuit une traduction littérale attachée aux moyens d'expression de la langue source, et la formulation est peu naturelle en langue cible. Le traducteur originel suggère le sens, mais sans le réexprimer de façon idiomatique. Notre traduction contemporaine, quant à elle, propose une tournure verbale dont l'agent est sous-entendu et elle insiste sur l'idée d'itinérance des migrants en tenant compte du contexte cognitif : « une armée suffisamment imposante pour ne pas passer inaperçue sur les routes de l'État ». Les traductions originelle et contemporaine de ce passage illustrent ce que Vinay et Darbelnet (1973 : 58) ont désigné de plan du réel et de plan de l'entendement. Le texte source et la traduction originelle s'attachent à la réalité de chaque habitant de l'État, alors que la réexpression interprétative qu'en fait la traduction contemporaine permet de déduire qui, sans les identifier, constatera le grand nombre des migrants, et fait un lien avec les pérégrinations de ces derniers. Ce lien, absent du passage en italique, vient compléter le sens de l'énoncé grâce à la vue d'ensemble qu'offre le contexte cognitif.

Adoptant une perspective « holistique » (Delisle 2013 : 668), le traducteur établit des liens entre les diverses parties du texte, lesquels conditionnent sa perception générale

du sens. Soit l'énoncé suivant, dont une partie est reprise comme titre du reportage littéraire de Steinbeck :

Often they patched the worn-out tires every few miles. They have weathered the thing, and they can weather much more for *their blood is strong*.

Le traducteur porte une attention particulière à la traduction du titre d'un ouvrage, d'un reportage, d'un article ou de tout autre texte en raison de sa fonction représentative du contenu d'un écrit. Cette fonction est importante comme le montre la mise en relief du titre, son « insularité » par rapport au texte qu'il représente. Par ailleurs « [c]e type de traduction permet au traducteur de donner toute sa mesure, car il dispose là d'une grande liberté de manœuvre » (Aştirbei 2011 : 35). En général, le titre d'un ouvrage est traduit en dernier, une fois que le traducteur a eu une vue d'ensemble du document qu'il vient de traduire. Comme le précisent Vinay et Darbelnet (1973 : 168), cette traduction est « possible que si l'on connaît le contexte, et il faut l'aborder en dernier lieu ». Dans le reportage de Steinbeck, le titre est tiré d'une phrase qui se trouve dans le tout premier article des sept de la série publiée dans *The San Francisco News*. Le traducteur pourrait fournir une traduction provisoire à finaliser une fois tout le texte traduit et poursuivre la traduction de l'article. Selon notre expérience, cette option est utilisée quand le texte à traduire est long et que des contraintes de temps empêchent de prendre connaissance de tout le texte avant de traduire. Ici le reportage est relativement court, et sa lecture intégrale avant traduction donne une vue globale du texte qui favorise une prise de décision éclairée. En effet, avant la première occurrence du titre dans le reportage, les conditions de vie difficiles, sinon inacceptables, des migrants en Californie ont déjà été évoquées. La lecture de tout le reportage présente en détail ces conditions de vie, le mépris de la population résidante envers les migrants et les épreuves subies par ces derniers. Ces éléments nourrissent l'unité textuelle du reportage et offrent un plus grand éventail de solutions de réexpression au traducteur. La traduction originelle du passage en italique est « leur sang est fort. » La nébulosité

du sens de cette traduction littérale, au demeurant syntaxiquement correcte, laisse néanmoins perplexe. Elle semble suggérer que les migrants ont enduré bien des misères et qu'ils continueront d'en endurer, parce que « leur sang est fort ». En fait, au Québec et au Canada français, on dirait des migrants vivant cette situation qu'ils ont « la couenne dure ». Cette expression appartenant à un parler régional ne peut pas être utilisée ici, car nous visons la francophonie comme public cible. Par ailleurs, nous voulons conserver l'image du sang en français en transcendant l'idée de la résistance physique pour en faire une caractéristique héréditaire des migrants. C'est dans le sens de « descendance », de « lignée », comme dans la citation « *Bon sang ne peut mentir* », que nous conservons le mot « sang » en français et que nous lui accolons le qualificatif « coriace », adjectif évocateur qui frappe l'imagination. Ce dernier n'est pas un cooccurrent naturel du mot « sang », mais il rend bien l'idée que les migrants ne cèdent pas facilement devant l'adversité, qu'ils sont tenaces dans leur désir de refaire coûte que coûte leur vie en Californie, ce que confirment les dictionnaires de langue française eu égard au sens abstrait de l'adjectif « coriace », plus percutant que les adjectifs « entêté » ou « tenace ». La traduction contemporaine propose de réexprimer l'énoncé par « leur sang est coriace ». L'effet de surprise créé par une cooccurrence insolite est un des moyens de traduction utilisés pour donner plus de vitalité à un écrit (Aştirbei 2011 : 37), ici un reportage. Cette réexpression illustre bien un processus de création littéraire dans lequel nous allions insolite et originalité, autant pour surprendre le lecteur que pour évoquer une situation dramatique. La cohabitation de l'adjectif « coriace » et du nom « sang » pour les besoins de la cause ici porte à elle seule une bonne partie de l'unité textuelle du reportage de Steinbeck et oriente la perception de la réalité des migrants par le lecteur cible. La solution de réexpression retenue donne le ton en ce que les moyens de traduction adoptés dans la traduction contemporaine du reportage sont essentiellement axés sur l'expression de l'adversité subie par les migrants.

Après la traduction de ce premier titre, nous allons poursuivre avec celui du reportage (*The Harvest Gypsies*) et de son épilogue (*Starvation Under the Orange Trees*), même s'ils ne résultent pas de l'application de la théorie interprétative. Nous avons d'abord songé à rendre *The Harvest Gypsies* par « Les bohémiens des récoltes » dans la traduction contemporaine. Le mot « récolte » s'entend de l'action de recueillir les produits de la terre et des produits eux-mêmes. Il ne se limite pas à un type de produits comme c'est le cas, dans leur sens premier, de « vendanges » ou de « moisson ». Le titre « Les Bohémiens des récoltes » est plus précis et il résulte d'un raisonnement cartésien. Par contre, nous avons ensuite décidé de conserver le titre « Les Bohémiens des vendanges » de la traduction originelle pour les raisons suivantes. Premièrement, « vendanges », par analogie rare selon *Le Grand Robert de la langue française*, inclut la récolte de fruits autres que le raisin, mais exclut légumes et céréales. Cette exclusion véhiculée par le mot « vendanges », par rapport au générique anglais *harvest*, qui s'applique à tout type de récolte, n'a pas de réelles conséquences, puisque le mot en français semble choisi en partie pour des raisons stylistiques. Deuxièmement, la première traduction originelle du reportage (2000) ayant eu lieu bien après celle du célèbre roman *Les raisins de la colère* de Steinbeck, en 1947, il se peut que l'auteur de la traduction originelle ait voulu faire allusion à ce roman dans un souci de continuité, d'autant plus que le sujet traité est le même. Toutefois, pour traduire *Starvation Under the Orange Trees*, nous avons proposé « Affamés sous les orangers ». Tout au long de la traduction contemporaine du reportage et de son épilogue, nous avons mis en œuvre des moyens de réexpression visant à refléter les malheurs et les épreuves subis par les migrants afin de souligner le caractère inacceptable de ceux-ci. Dans le même ordre d'idées, nous utilisons l'adjectif « affamé » pour mettre l'accent sur les migrants eux-mêmes, ce que ne fait qu'indirectement la deuxième traduction originelle en proposant le titre « La famine sous les orangers ». En effet, le mot « famine » renvoie d'abord à un phénomène (pénurie d'aliments, absence de nourriture) et place au deuxième plan ceux qui en souffrent. Nous avons plutôt choisi de mettre l'accent sur la dimension humaine de l'adversité subie par les migrants par opposition à la traduction originelle,

plus distanciée à cet égard. En outre, il n'y a pas de famine en Californie, car il n'y a pas pénurie d'aliments. Cependant, l'accès aux aliments, à la nourriture est très difficile pour les migrants en raison des faibles salaires qu'ils tirent de leur activité de travailleurs agricoles. Dans le domaine littéraire, le traducteur doit faire preuve de prudence s'il décide de modifier le titre d'une œuvre littéraire déjà traduite. Si l'œuvre est très connue, son titre s'est inscrit à demeure dans l'esprit de ses lecteurs, et il serait très difficile, sinon présomptueux, de faire accepter un nouveau titre. Le traducteur reprend habituellement le titre existant. Par contre, si l'œuvre est beaucoup moins connue, par exemple parce que sa traduction a fait l'objet d'une publication isolée au tirage limité, le traducteur pourrait se permettre de modifier le titre existant si besoin est. Nous supposons alors qu'il a des raisons valables de le faire. Ici, nous avons jugé nécessaire de modifier le titre de l'épilogue des reportages de Steinbeck pour qu'il reflète la réalité de la situation vécue par les migrants, nous inscrivant ainsi dans l'approche interprétative. En outre, l'écrit en question n'a fait l'objet que d'une seule traduction, il est peu connu et est inséré dans un ouvrage parmi d'autres écrits de Steinbeck.

Devant un problème qui le laisse perplexe, « le traducteur est enclin à chercher l'assurance illusoire d'un repli sur la lettre du texte source » (Ladmiral 2014 : 247). « Il croit ainsi qu'il prend moins de risques » (*ibid.* 247). Pour le lecteur, la traduction peut être incompréhensible : les mots sont là, mais le sens n'y est pas. L'absence d'analyse du texte source visant à découvrir le sens explique cette situation. Témoin l'exemple suivant :

There are several crops a year to be harvested, *but there is not time distribution sufficient to give the migrants permanent work.*

La traduction originelle de l'énoncé en italique se lit comme suit : « mais la distribution du temps ne permet pas de donner un travail permanent aux migrants ». De quoi

s'agit-il exactement? De nombreux fruits et légumes sont cultivés en Californie, mais ils ne sont pas récoltés en même temps. Les besoins en main-d'œuvre fluctuent en fonction de l'activité intense découlant de l'arrivée à maturité de plusieurs récoltes et des périodes d'inactivité entre celles-ci. La traduction originelle tente d'exprimer cette situation au moyen de l'expression littérale « distribution du temps », laquelle demeure très sibylline aux yeux du lecteur. En fait, la situation décrite dénote l'irrégularité des périodes de récolte, ce qui prive les migrants d'un emploi permanent. La traduction contemporaine réexprime l'énoncé en italique par « mais les périodes de récolte sont irrégulières et elles ne permettent pas de donner un travail permanent aux migrants », ce qui lève le voile sur le vouloir-dire de l'auteur et présente directement le sens au lecteur.

Ce « repli sur la lettre du texte source » revient également dans les exemples suivants :

...it is gradually *building a human structure* which will certainly change the State,

La traduction originelle s'en tient à « structure humaine », mais que signifie-t-elle au juste? L'adjectif « humaine » est-il un adjectif qualificatif proprement dit ou n'est-il pas plutôt un adjectif qualificatif relationnel? Grâce à la déverbalisation, le sens du syntagme en question renvoie à un rassemblement de personnes. Notre traduction contemporaine réexprime ce sens avec plus de précision « ...elle est graduellement en train de créer une *classe de travailleurs* qui va certainement changer le visage de l'État... ».

Grâce au contexte cognitif, le traducteur a une vision globale du texte, et ce dernier s'applique à y repérer « l'interdépendance hiérarchisée de tous les éléments d'un texte » (Delisle 1980 : 119) pour assurer la cohérence de sa traduction en respectant « le mouvement de la pensée génératrice du texte original » (*ibid.* 119). Selon Seleskovitch et Lederer (2014 : 50) : « Le contexte cognitif est l'ensemble dynamique

des informations qu'apporte à l'auditeur le déroulement du discours ou au lecteur celui de sa lecture. »

...incorporated farms having stockholders, boards of directors *and the usual corporation approach.*

La traduction originelle s'en tient à une version littérale : « ...de fermes constituées en sociétés avec des actionnaires, un conseil d'administration *et l'approche habituelle aux sociétés civiles* ». Le sens de la partie en italique n'est pas clair. Le contexte verbal de celle-ci nous met sur la piste en expliquant comment sont constituées les fermes, qui s'apparentent alors à des entreprises (*corporation*). L'« approche habituelle » (*usual approach*) semble correspondre à leur « façon de faire ». Ici, la traduction originelle s'est limitée à un transcodage qui limite sa palette expressive, alors que l'approche interprétative débusque le sens que la traduction originelle a laissé en plan et pousse l'analyse du passage jusqu'à la compréhension de la structure opérationnelle des fermes. Nous pouvons alors déduire la traduction suivante : « ...des fermes constituées en sociétés ayant des actionnaires, des conseils d'administration *et fonctionnant comme des entreprises* ».

The worker sees himself *surrounded by force*. He knows that he can be murdered without fear on the part of the employer...

La traduction originelle du passage en italique, « Cerné par la force, » s'en tient à la lettre et laisse le lecteur deviner le sens, ce qui dépasse largement la contribution qu'il doit apporter à la construction de celui-ci. Pourtant, les quelques paragraphes précédant la phrase anglaise décrivent les relations entre employeur et migrants, lesquelles s'apparentent à un « régime policier ». Seul le contexte cognitif, et non le terme anglais *force* à lui seul, favorise la réexpression claire du sens par l'approche interprétative.



Fort de cette approche, notre traduction contemporaine propose : « Ils vivent dans un régime policier. Ils savent que l'employeur peut les assassiner impunément... ».

The example at Arvin *adds weight to such a conviction.*

Il s'agit de la première phrase du huitième paragraphe d'un chapitre. En proposant « L'exemple d'Arvin étaye cette conviction », la traduction originelle ne présente pas le sens au lecteur, et celui-ci se demande de quelle conviction il s'agit. Compte tenu du contexte cognitif étalé sur un empan de quelques paragraphes en amont et en aval de la phrase en question, nous notons la prémisse selon laquelle bien traiter les migrants rétablit leur dignité (en amont) ainsi que le détail des comportements responsables des migrants du camp d'Arvin consécutifs à ce traitement (en aval). La phrase fait le lien entre ces deux situations, et notre traduction contemporaine en tient compte en proposant : « Le mode de vie à Arvin permet aux migrants de retrouver leur dignité ». La même approche s'applique à l'exemple suivant :

It will require a militant and watchful organization of middle-class people, workers, teachers, craftsmen and liberals to fight this *encroaching* social philosophy...

La traduction de l'adjectif *encroaching* appelle une équivalence de sens, et non une correspondance linguistique. Le contexte cognitif acquis des paragraphes précédents est déterminant dans le choix de l'équivalent idoine. Le terrorisme, le non-respect des droits de la personne, les exactions découlent tous de pratiques sociales nuisibles, malfaisantes. La traduction originelle fait état de l'appropriation indue des droits d'un groupe de gens (« philosophie sociale usurpatrice »); or, les migrants n'ont pas de droits aux yeux de ceux qui veulent leur nuire. Notre traduction souligne plutôt le caractère nuisible d'un mode de pensée et d'actions à l'endroit des migrants et propose dans la foulée une modulation par le biais d'un passage de l'abstrait au concret afin de rendre plus tangibles les mauvais traitements auxquels sont en butte les migrants :

« Une organisation militante et vigilante de citoyens de la classe moyenne, de travailleurs, d'enseignants et de progressistes devra voir le jour pour combattre ces pratiques sociales pernicieuses... »

Enfin, il y a un cas dans le reportage de Steinbeck pour lequel la théorie interprétative prévoit qu'à l'étape du transfert du sens la forme peut jouer un rôle dans la constitution de ce sens. En effet, selon Seleskovitch et Lederer (2014 : 423-424) :

Un peu plus tard, avec Fortunato Israël, la Théorie interprétative s'est ouverte aux écrits littéraires. Notre théorie, en effet, met l'accent sur le transfert du sens, mais ne nie pas pour autant que la forme joue souvent un rôle dans la constitution de ce sens. Le traducteur transmet alors non pas la forme même de l'original, mais l'effet de cette forme.

Il s'agit de la traduction du mot *pushers*. La traduction originelle conserve le terme anglais, qu'elle met en apposition au mot « contremaître » pour assurer la compréhension : « ... non pas les maisons à quinze dollars qui peuvent être seulement louées par les contremaîtres, les *pushers*,... ». La traduction contemporaine est plus audacieuse ici, car elle propose l'équivalent « pousse-culs » pour rendre *pushers* : « ...qui ne peuvent être loués que par les contremaîtres (appelés « pousse-culs ») ». Cet équivalent s'appuie résolument sur la forme du mot anglais et sur la définition première du mot en français (sergent de ville, huissier) pour en tirer le sème « personne en position d'autorité ». Enfin, par métonymie, il associe les migrants au deuxième élément du mot composé, puisque ceux-ci sont considérés comme des culs-terreux par la population locale. L'audace de l'équivalence est tempérée par la mise entre guillemets de « pousse-culs » et son insertion dans une incise. L'équivalent proposé est très évocateur et il attire l'attention sur les migrants et la perception qu'en ont leurs contremaîtres en particulier et les Californiens en général.

Le dernier exemple de la présente rubrique montre qu'une traduction interprétative n'hésite pas à s'éloigner de la forme du texte source pour réexprimer le sens de façon naturelle en langue cible. À propos d'un migrant ayant subi plusieurs épreuves, dont la mort de son fils, Steinbeck écrit : « His spirit *is losing caste* rapidly. » En anglais, *to lose caste* signifie perdre son rang social avec une idée de déchéance. La traduction originelle propose : « Son esprit perd rapidement du terrain. » L'idée de perte est présente, mais celle de course ou de concurrence est absente du texte original. De plus, il n'est pas question d'esprit ici, mais plutôt du moral de ce migrant. Enfin, le recours à la métaphore est bien pensé, mais nous sommes d'avis qu'il s'exprime par un animisme quelque peu bancal (un esprit peut-il perdre du terrain?). En proposant « Son moral s'effrite rapidement. », notre traduction contemporaine adopte aussi la métaphore en s'éloignant de l'image du texte source pour créer naturellement une image évocatrice qui n'aura de commun avec la première que le sens qu'elles partagent.

Comme dans le cas d'un texte original, le lecteur participe à la construction du sens de la traduction grâce au bagage cognitif et culturel qu'il partage avec l'auteur. Ce partage passe en grande partie par le travail du traducteur, qui doit présenter clairement le sens au lecteur. Le lecteur n'a pas à débusquer le sens qu'une traduction linguistique imprécise et nébuleuse laisserait dans l'ombre. Comme nous l'avons vu précédemment, les réexpressions tirées des traductions originelles amènent le lecteur au seuil du sens ou le déroutent. Largement tributaires d'une traduction littérale, ces réexpressions donnent à croire que les auteurs de ces traductions n'ont pas une vue d'ensemble du reportage à mesure que progresse leur traduction. La traduction contemporaine réussit à rendre le vouloir-dire de l'auteur, car elle interprète le texte source en profitant du sens global du reportage, ce que confirme la théorie interprétative de la traduction par la voix de Marianne Lederer :

Le sens s'appuie sur les significations linguistiques, mais il ne s'y limite pas, et c'est l'ensemble du texte qui se déroule à la lecture qui permettra de comprendre le vouloir-dire de l'auteur. (Seleskovitch et Lederer 2014 : 12)

La traduction contemporaine dispose alors de moyens de réexpression autrement inimaginables sur le plan de la phrase ou du paragraphe grâce aux ressources de la langue cible.

#### 5.4 Analyse relative à la naturalisation et à l'exotisation

Comme nous l'avons vu au chapitre III, le reportage de John Steinbeck est dit littéraire du fait qu'il est le produit d'un écrivain et qu'il a fini par être intégré à l'œuvre littéraire de ce dernier. Néanmoins, ce reportage n'est pas une œuvre de fiction, étant fortement marqué par la factualité de son propos. Les termes culturels, ou *realia* (Gambier 2008 : 179), présents dans le reportage comprennent, entre autres, des toponymes étrangers, des institutions locales et des éléments de la flore qui posent la question de la naturalisation et de l'exotisation. Qui plus est, la forme des articles journalistiques pose la question du respect ou non des conventions d'écriture du texte source, selon que le traducteur décide de les adapter à celles de la langue cible (naturalisation) ou de les conserver telles quelles (exotisation). La rubrique 5.4.1 traite de notre choix d'exotiser l'écriture des nombres dans la traduction contemporaine, même si celui-ci va parfois à l'encontre des règles d'écriture des nombres en langue cible. Les exemples commentés sont tirés de la compilation des données générales relatives à la naturalisation et à l'exotisation figurant au tableau 5.2 de l'Annexe A. Ce tableau dresse la liste des 79 occurrences de naturalisation et d'exotisation relevées dans le reportage de Steinbeck et son épilogue. Les traductions originelles comptent 46 occurrences de naturalisation (58,2 %) et 31 occurrences d'exotisation (39,2 %)<sup>9</sup>. La traduction

---

<sup>9</sup> Le total ne correspond pas à 100 % en raison de la non-traduction de deux passages du texte source renfermant chacun une occurrence de naturalisation et d'exotisation.

contemporaine compte 18 occurrences de naturalisation (22,8 %) et 61 occurrences d'exotisation (77,2 %). Parmi les occurrences d'exotisation, il y a cinq exotisations partielles dans les traductions originelles, et 23 dans la traduction contemporaine. Elles se trouvent dans la traduction des institutions et des toponymes étrangers et sont traitées aux rubriques 5.4.4 et 5.4.5.

Grille 5.4 – Répartition générale des occurrences de naturalisation et d'exotisation

Total des occurrences relevées n = 79				
Procédé \ Traduction	Traductions originelles		Traduction contemporaine	
	Nombre d'occurrences	%	Nombre d'occurrences	%
<b>Naturalisation</b>	46	58,2	18	22,8
<b>Exotisation</b>	31	39,2	61	77,2
<b>Omission de traduction</b>	2	2,6	∅	∅

Des exemples représentatifs d'occurrences de naturalisation et d'exotisation font l'objet d'observations selon qu'ils s'appliquent à l'écriture des nombres, aux unités de mesure, aux symboles d'unités monétaires, aux institutions, aux toponymes étrangers et à la réexpression des réalités culturelles. Selon le tableau ci-dessus, nous pouvons conclure d'ores et déjà que les traductions originelles sont naturalisantes, et la traduction contemporaine, fortement exotisante.

#### 5.4.1 Écriture des nombres

Dans la série d'articles regroupés sous le titre *Their Blood Is Strong*, Steinbeck écrit indifféremment les valeurs chiffrées en toutes lettres ou en chiffres arabes. Ces valeurs chiffrées comprennent le nombre de personnes, les sommes d'argent, les unités de longueur et de surface, le pourcentage, la durée, l'âge, la date et les années. La traduction originelle exprime toutes ces valeurs chiffrées en lettres seulement, sauf

pour ce qui est des dates (15 janvier) et des années (1930, 1932, etc.). Mentionnons que l'écriture en lettres des nombres est celle qui est recommandée pour tout texte à caractère littéraire (Guilloton et Cajolet-Laganière 2014 : 385). De ce fait, les auteurs de la traduction originelle considèrent vraisemblablement le reportage de Steinbeck comme une œuvre littéraire plus que journalistique, d'autant que leur travail est publié sous la forme d'un livre. Ces auteurs ont donc naturalisé l'écriture des valeurs chiffrées par respect des conventions en langue cible. Notre traduction contemporaine suit scrupuleusement l'expression des valeurs chiffrées du texte source, qu'elles soient en lettres ou en chiffres arabes, même lorsque Steinbeck coordonne une valeur chiffrée littérale et une valeur en chiffres arabes (*five to 20 acres*), écriture que nous respectons dans la traduction contemporaine (« cinq à 20 acres »). En nous éloignant quelque peu des conventions d'écriture de la langue cible, nous exerçons un choix éditorial visant essentiellement à reproduire exactement l'écriture des nombres par Steinbeck dans ses articles, donc à exotiser la forme, pour que le lecteur ait l'impression de lire un journal. Ce choix révèle aussi la présence du sujet traduisant, que nous traiterons à la rubrique 5.5 ci-après.

Grille 5.4.1 – Comparaison de l'écriture des nombres

Texte source	Traduction originelle	Traduction contemporaine
There are at least <i>150,000</i> homeless migrants...	Les quelque <i>cent cinquante mille</i> travailleurs saisonniers...	Au moins <i>150 000</i> migrants sans-abri...
...a little ranch of <i>50 acres</i> of prairie.	...un petit ranch de <i>vingt-cinq hectares</i> de prairie.	...un petit ranch de <i>50 acres</i> de prairie.
...he may make <i>four hundred dollars</i> this year.	...il gagnera peut-être <i>quatre cents dollars</i> cette année.	... il pourrait gagner <i>quatre cents dollars</i> cette année.

### 5.4.2 Unités de mesure

La traduction contemporaine conserve les unités de mesure du texte source, mais assure leur conversion non pas dans le corps du texte, mais au moyen d'une note en bas de page à la première occurrence seulement. Cette façon de faire facilite la compréhension du lecteur francophone tout en lui donnant une idée du système de mesure utilisé aux États-Unis. Nous sommes bien conscient que l'exotisation de forme est partielle, puisqu'il y a tout de même une conversion que nous jugeons nécessaire à la compréhension par le lecteur d'un élément factuel du reportage de Steinbeck. La note en bas de page est inévitable dans le cas d'une conversion, puisque cette dernière ne peut être intégrée à même le texte sans l'alourdir. Enfin, nous sommes d'avis que le caractère hybride (pragmatico-littéraire) du reportage ne peut favoriser l'exotisation au prix de la compréhension en raison du caractère factuel du reportage. La traduction originelle naturalise plutôt les unités de mesure du texte source en les convertissant directement dans le système de mesures que connaît déjà le lecteur. Cette conversion à même le corps du texte est quelque peu insolite, car le système métrique n'est pas utilisé aux États-Unis.

Grille 5.4.2 – Comparaison de l'écriture des unités de surface

Texte source	Traduction originelle	Traduction contemporaine
The house is about <i>10 feet by 10 feet</i> ...	D'environ <i>trois mètres sur trois</i> , elle est entièrement en carton.	L'habitation fait environ <i>10 pieds<sup>1</sup> sur 10</i> ...  <sup>1</sup> NDT : 1 pied = 30 centimètres
Five years ago this family had <i>fifty acres</i> of land...	Il y a cinq ans, ces gens avaient <i>vingt-cinq hectares</i> de terre...	Cinq ans auparavant, cette famille possédait <i>cinquante acres<sup>2</sup></i> de terre...  <sup>2</sup> NDT : 1 acre équivaut à 0,404 hectare

### 5.4.3 Symboles d'unité monétaire

Deux unités monétaires sont utilisées dans le texte source : le dollar américain (\$) et sa monnaie divisionnaire, le cent américain (¢). La traduction contemporaine conserve les symboles d'unités monétaires, parce qu'ils sont connus partout dans le monde, du fait de la diffusion internationale de la culture américaine, et qu'il n'y a aucune confusion possible. En effet, un pays qui utilise une devise appelée dollar à l'extérieur de ses frontières fait suivre le symbole d'une lettre ou plus pour le distinguer du dollar américain (\$ CAD [Canada], \$ NZD [Nouvelle-Zélande]). Les pays qui ont adopté le dollar américain comme devise écrivent \$ USD à l'international. La traduction originelle, quant à elle, reproduit les sommes d'argent en toutes lettres, le symbole \$ étant rendu par « dollar(s) », et celui de ¢, par « cent(s) ».

Grille 5.4.3 – Comparaison de l'écriture des symboles monétaires

Texte source	Traduction originelle	Traduction contemporaine
The older boy and father together made \$60.	À eux deux, l'aîné des garçons et le père ont gagné <i>soixante dollars</i> .	L'aîné des fils et le père ont gagné ensemble 60 \$.
He was on the weak ankle too soon and could not make over 75¢ a day...	C'était trop tôt pour sa foulure, et il n'a pas réussi à gagner plus de <i>soixante-quinze cents</i> par jour...	Il s'est mis à marcher trop tôt sur sa cheville faible et il ne pouvait gagner plus de 75 ¢ par jour...

### 5.4.4 Institutions

John Humbley (2006) s'est penché sur la traduction des noms propres d'institutions pour constater qu'« il ne semble pas exister une doctrine établie concernant les principes qui doivent présider à ce genre de traduction » (671). Malgré tout, « dans ce cas précis, la traduction se fait couramment, mais de façon peu systématique »



(*ibid.* 671). Le contexte européen dans lequel Humbley situe son étude favorise la traduction des noms d'institutions internationales (agences des Nations unies), nationales et paranationales en partie en raison de la mondialisation des relations publiques. Ces institutions ont intérêt à décider elles-mêmes de la traduction de leur nom pour éviter toute variation susceptible de toucher à leur image de marque (*ibid.* 671). Les institutions de langue anglaise pourraient choisir de ne pas traduire leur nom, « compte tenu de la place qu'occupe l'anglais dans le processus de la mondialisation » (*ibid.* 672).

Les institutions américaines mentionnées dans le reportage de Steinbeck sont des organisations publiques fédérales et de l'État de la Californie ainsi que des organisations locales. Elles comptent quatre administrations publiques, deux associations communautaires locales, une banque et une association mixte de représentants des banques, d'éditeurs de journaux et de politiques. Selon leur nature, leurs activités s'exercent dans un camp de migrants, une ville, une région ou un État. De ce fait, ces entités n'ont aucune raison de prévoir la traduction de leur nom. Par contre, des traductions officieuses de ces noms, créées pour favoriser la compréhension, circulent dans des milieux linguistiques différents de ceux de ces institutions. Dans le cas du reportage de Steinbeck, faut-il traduire ou non le nom de ces institutions? Ces dernières se divisent en deux groupes, selon leur vocation sociale ou commerciale. Humbley (2006 : 673) utilise le terme « anthroponyme » pour désigner les institutions à vocation sociale, et le terme « ergonyme » pour les entreprises et les établissements d'enseignement et de recherche. Selon les institutions, tant la traduction originelle que la traduction contemporaine donnent un équivalent à certaines appellations et laissent les autres telles quelles dans le texte cible. La traduction originelle donne directement un équivalent pour trois des sept anthroponymes du reportage, conserve l'anthroponyme en langue source pour deux d'entre eux en les faisant suivre d'une explicitation sous forme d'apposition définitoire, propose une périphrase en français dans un cas et omet le paragraphe où se trouve le

dernier anthroponyme. Pour ce qui est des deux ergonymes, la traduction originelle donne dans le premier cas un équivalent non uniforme selon les occurrences et conserve l'ergonyme en anglais dans le deuxième cas sans complément explicatif ou définitoire. La traduction contemporaine, quant à elle, donne directement un équivalent pour deux des sept anthroponymes, conserve l'anthroponyme en langue source pour les cinq autres en les faisant suivre d'une explicitation sous forme d'apposition définitoire. Pour ce qui est des deux ergonymes, cette traduction fournit un équivalent pour le premier et conserve l'ergonyme anglais pour le deuxième sans complément explicatif ou définitoire. On constate, à l'instar des unités de mesure, que la présence d'une apposition définitoire à la suite du nom des institutions conservées en anglais dans les traductions constitue une exotisation partielle de ces réalités (ex. *Resettlement Administration*, un service de relogement; *National Labor Board*, bureau américain des relations de travail). La présence de ces appositions, comme celle des conversions numériques, vise à favoriser la compréhension du lecteur francophone, que compromettrait une exotisation complète. Le tableau 5.3 de l'Annexe A présente les solutions de la traduction originelle en ce qui a trait aux anthroponymes et aux ergonymes, et le tableau 5.4, celles de la traduction contemporaine.

Nous ne pouvons nous prononcer sur les considérations envisagées par les auteurs des traductions originelles pour justifier leur démarche relativement à la traduction des anthroponymes et des ergonymes, entre autres en raison de l'absence de paratextes significatifs. Par contre, pour ce qui est de la traduction contemporaine, nous présentons les raisons qui ont éclairé notre choix de traduire ou non ces derniers. Il convient de remarquer qu'il n'y a pas de distinction entre anthroponymes et ergonymes quand vient le moment de les traduire ou non, ni en ce qui a trait aux procédés de traduction utilisés. Nous avons choisi de traduire directement *Associated Farmers, Inc.* par « Fermiers Associés » pour deux raisons. Premièrement, cette association est un acteur important du reportage; comme son ergonyme revient à plusieurs reprises dans le récit, nous avons voulu faciliter la fluidité de lecture. Deuxièmement, le statut légal

de cette association est propre aux pays de tradition anglo-saxonne, l'abréviation *Inc.* indiquant que cette association d'intérêts est considérée comme une entreprise. Toutefois, nous avons omis cette précision, parce qu'elle n'est pas essentielle à la traduction de l'ergonyme ni à la compréhension du texte. Par ailleurs, *Good Neighbors* désigne une association communautaire dont l'action s'exerce dans les limites d'un camp de migrants. Cet anthroponyme n'étant pas officiel, rien ne s'oppose à ce qu'il soit traduit par « comité de bon voisinage », ce qui précise sa fonction et favorise aussi la fluidité de lecture. Dans cinq cas, la traduction contemporaine conserve les appellations en langue source et les fait suivre d'une apposition définitoire. Ces appellations n'ont pas d'équivalents officiels dans d'autres langues, car elles renvoient à des réalités américaines. Nous avons jugé que l'intégration d'une apposition définitoire à la suite des anthroponymes et des ergonymes en langue source favorise de façon élégante la compréhension et qu'elle n'interrompt pas la lecture du reportage, comme le ferait une note en bas de page. Enfin, l'ergonyme « Bank of America » est la seule appellation isonyme du texte source et du texte cible qui soit fournie sans complément explicatif ou définitoire, peut-être en raison de la similitude de la graphie en anglais par rapport à celle du français correspondant.

À la lumière de ce qui précède, la décision de traduire ou non des anthroponymes et des ergonymes du reportage n'obéit pas à des règles définies, comme l'a constaté Humbley. En l'absence de celles-ci, le traducteur jouit d'une marge de manœuvre dans les décisions qu'il prend à ce sujet. Les traductions originelles sont plus naturalisantes en ce qu'elles proposent quatre équivalents sans complément définitoire. La traduction contemporaine, quant à elle, favorise l'exotisation, en conservant les appellations d'origine et en les faisant suivre, au besoin, d'une apposition définitoire. Dans ce dernier cas, l'exotisation est partielle. Ce procédé rapproche le lecteur de la culture source sans nuire à sa compréhension du message.

#### 5.4.5 Toponymes étrangers

La traduction des toponymes étrangers n'est pas sans poser un problème au traducteur. Faut-il traduire ou adopter tel quel en langue cible le toponyme étranger? Dans les sphères internationale et nationales, bon nombre de toponymes étrangers ont été traduits dans diverses langues cibles pour que le destinataire puisse les utiliser selon la morphologie et la phonologie de sa propre langue. C'est le cas, par exemple, de « London », traduit en français par « Londres », d'« Österreich » par « Autriche », et de « Moskva » par « Moscou ». Il existe diverses tentatives de standardisation des noms géographiques (Grass 2006 : 664-666) « à l'heure de la globalisation des échanges » (*ibid.* 660) de la part d'organisations internationales et paranationales « pour une soi-disant meilleure compréhension internationale » (*ibid.* 660). Il convient de remarquer que ces tentatives portent principalement sur les noms propres. Après avoir exposé les procédés utilisés, Grass (2006 : 669) tire cette conclusion qui n'est pas sans rappeler celle de Humbley pour la traduction des noms d'institutions :

Les toponymes étrangers sont loin de faire l'objet d'un traitement homogène dans les atlas, les dictionnaires encyclopédiques et les autres supports dans lesquels ils apparaissent. Certes, la tendance est de laisser le toponyme tel quel, semblable à la forme de la langue source, mais il existe de nombreuses exceptions à la fois en synchronie et en diachronie.

Dans le reportage littéraire de Steinbeck, le traducteur doit décider s'il traduit ou non deux noms de régions (« Dust Bowl / dust bowl » et « Middle West / middle west »), quatre noms de lieux géographiques (« Imperial Valley », « San Joaquin Valley », « Sacramento Valley » et « Salinas Valley ») et quatre noms d'entités administratives (« Imperial County », « Kern County », « Tulare County » et « Stanislaus County »). Les noms des lieux géographiques et des entités administratives sont composés d'un élément générique (nom commun) et d'un élément spécifique (nom propre). Les traductions originelles conservent les toponymes de la langue source pour les régions (« dust bowl », « middle west ») et les lieux géographiques (« Imperial Valley », « San

Joaquin Valley », « Sacramento Valley » et « Salinas Valley »), mais sans nécessairement être uniformes pour ces derniers. En ce qui a trait au nom des entités administratives, elles traduisent l'élément générique par « comtés », sauf pour l'entité « Stanislaus County », conservée telle qu'elle. Cette exception semble relever d'un manque d'uniformité. De plus, dans les versions originelles, on peut se demander pourquoi l'élément générique des entités administratives est traduit, mais non celui des lieux géographiques. La traduction contemporaine, quant à elle, conserve le toponyme de la langue source pour les deux régions seulement (« Dust Bowl », « Middle West ») (exotisation). Elle traduit l'élément générique de toutes les entités administratives (ex. comté d'Imperial, comté de Kern, comté de Stanislaus) et celui de tous les lieux géographiques (ex. vallée Imperial, vallée de San Joaquin, vallée de Sacramento) (exotisation partielle dans ces deux cas).

L'exotisation est implicite dans le cas des régions, puisqu'il n'existe pas d'équivalents officiels de leur toponyme en langue cible. S'il fallait en proposer, une périphrase serait plus claire, mais plus longue, qu'une traduction. Par ailleurs, il convient de remarquer que les traductions originelles sont plus exotisantes que la traduction contemporaine. Dans le cas de celle-ci, nous ne jugeons pas utile d'exotiser complètement les toponymes des lieux géographiques et des entités administratives; rien ne le justifie puisque nous disposons d'éléments génériques en français pour les nommer. Le traitement des toponymes étrangers est intégré au tableau 5.2 de l'Annexe A.

### 5.5 Réexpression de réalités culturelles

Le reportage littéraire de Steinbeck contient des réalités culturelles à propos desquelles il est intéressant de comparer les traductions originelles et la traduction contemporaine, dans la mesure où nous cherchons à proposer une traduction compréhensible par tout lecteur francophone. Au nombre de sept dans le reportage, trois d'entre elles sont

connues au point de figurer dans les dictionnaires de langue française. Les quatre autres présentent un défi au traducteur pour autant qu'il faille les rendre immédiatement accessibles en langue cible. La traduction de ces quatre réalités n'est pas abordée de la même façon par les traductions originelles et la traduction contemporaine.

Les mots anglais *coroner*, *sheriff* et *county* ne posent plus de problèmes de traduction dans la langue cible du reportage, soit le français, qui les a adoptés par diverses formes d'emprunts. Ces mots désignent des réalités propres aux pays anglo-saxons. Le mot « coroner » en français est le calque direct de *coroner* en anglais. Le mot « shérif » en français est le calque de *sheriff* en anglais, doublé d'une transcription (ajout de l'accent aigu et suppression de la lettre « f » finale). Enfin, le mot « comté » est obtenu par la traduction du mot anglais *county*, doublée aussi d'une transcription (ici adaptation de l'image phonique du mot). Les traductions originelles et la traduction contemporaine ont recours aux mêmes équivalents en langue cible, sauf dans le cas d'une des traductions originelles qui rend *coroner* par « juge » dans un cas, et par « coroner » dans l'autre. Le contexte étant le même pour les deux occurrences en langue source, nous concluons à un simple manque d'uniformité dans cette traduction originelle.

Par ailleurs, en botanique, toute plante possède un nom scientifique et un nom usuel qui peut être connu ou non de la population. Des plantes poussant dans une région très circonscrite ne sont pas nécessairement connues des populations vivant à l'extérieur de celle-ci. Le traducteur doit se demander alors s'il doit expliciter le nom d'une plante s'il croit que son public cible pourrait ne pas la connaître. Ce n'est pas toujours possible, mais dans le cas contraire il n'y a pas à hésiter dans un souci de clarté. Dans le reportage de Steinbeck, il est question de *jimpson weed*, qui se rend normalement en français par « datura ». Une recherche plus poussée indique que cette plante est considérée comme une mauvaise herbe dans les champs de maïs et que son appellation vernaculaire est « herbe aux sorciers ». Cette appellation évocatrice est utilisée dans la traduction contemporaine pour indiquer qu'il s'agit ici d'une plante parasite, suggérée

par le mot *weed* de l'appellation anglaise. Par ailleurs, « herbe aux sorciers » suscite l'image d'un ingrédient de potion mystérieuse préparée par des gens inquiétants, comme le sont les migrants aux yeux des citoyens de la Californie. En être réduit à cultiver une mauvaise herbe à défaut de produire des légumes en dit long sur la passion qu'ont les migrants pour l'agriculture. Enfin, en préférant « herbe aux sorciers » comme équivalent de *jimson weed*, la traduction contemporaine met en relief la précarité des migrants et leur dénuement, caractéristiques omniprésentes dans tout le reportage, ce que ne suggère pas l'équivalent spécialisé « datura », retenu par la traduction originelle.

Les systèmes juridiques varient selon les juridictions nationales. La traduction d'un terme juridique devient délicate dès lors qu'il faut transposer son sens dans une communauté régie par un système juridique différent. Le traducteur évalue si ce sens peut être rendu de façon évocatrice sans le marquer en fonction d'un système juridique donné. Le passage suivant du reportage de Steinbeck est pertinent à cet égard.

The 12-year-old boy picked up a brass gear in a yard and took it to sell. He was arrested and taken before the *juvenile court*, but was released to his father's custody.

Il existe plusieurs traductions de *juvenile court* en français. En France, il est question du « tribunal correctionnel pour mineurs », en Suisse de « tribunal pour mineurs », tandis qu'en Belgique et au Canada, c'est « tribunal de la jeunesse » qui est utilisé. Comme le reportage de Steinbeck se situe dans les années 1930, l'équivalent « cour juvénile » conviendrait si le public cible se limitait au Québec, car c'était l'appellation en vigueur à cette époque. La traduction contemporaine propose « tribunal pour enfants » parce que ce syntagme est descriptif, qu'il évite le terme juridique « mineurs » et que le mot « enfants » est susceptible de toucher le lecteur. En effet, la cooccurrence de « tribunal » avec « enfants » souligne le fait que les autorités en ont tellement contre les migrants qu'elles n'hésiteront pas à traduire en justice un enfant,

qu'il ait commis un délit ou non, comme on le voit dans le texte. En outre, cette situation accentue la guigne qui afflige les migrants et leur vulnérabilité devant l'appareil judiciaire de la Californie. La première traduction originelle propose « tribunal pour mineurs », équivalent plus technique et moins percutant à cet égard.

Des réalités simples de la vie courante révèlent des différences d'usage entre les peuples. Dans le reportage de Steinbeck, un migrant aide une famille démunie en apportant du lait à une petite fille atteinte de la rougeole. Il lui apporte *a cup of milk*, que la première traduction originelle rend par « un bol de lait ». La naturalisation est évidente ici, car les Français à la maison boivent souvent leur lait ou leur café dans un bol, comme en témoigne la citation suivante, tirée du site Web « Les produits laitiers », du Centre national interprofessionnel de l'économie laitière (CNIEL) : « C'est souvent dans un bol qu'on aime le savourer, chaud ou froid, nature, ou parfumé de chocolat, de café ou de chicorée... Ce bol de lait si familier, qu'apporte-t-il à notre corps ? »<sup>10</sup> Cette façon de déguster le lait n'est pas habituelle en Amérique, où l'on utilise plutôt un verre ou une tasse. La traduction contemporaine tient compte de cette réalité en parlant de « tasse de lait ».

Par ailleurs, une fois la moisson faite, les comtés agricoles de la Californie se débarrassent des migrants pour ne pas les avoir à leur charge. Pour ce faire, ils les refoulent tour à tour dans le comté voisin. Steinbeck désigne cette pratique de *game of medicine ball*. Dans ce jeu aux multiples variantes, les participants sont assis au sol à la queue leu leu; le premier de la file passe un ballon lesté par-dessus sa tête à la personne assise derrière lui, puis se lève rapidement pour aller s'asseoir à la fin de la file, et ainsi de suite. Le ballon lesté passe ainsi de main en main. La première traduction originelle conserve l'image du ballon passé de main en main : « Cette

---

<sup>10</sup> Site « Les produits laitiers », Centre national interprofessionnel de l'économie laitière, consulté le 14 décembre 2016. Récupéré de : <http://www.produits-laitiers.com/article/contient-bol-de-lait>



supercherie permet de faire passer les indésirables de main en main, un peu comme un ballon au cours d'un exercice de réadaptation ». Le lecteur cible pourrait ne pas connaître ce moyen thérapeutique, mais la correspondance est sauve simplement parce que la traduction originelle mentionne que le ballon est passé « de main en main ». La traduction contemporaine mise sur une équivalence faisant appel à un syntagme calqué de l'anglais, mais figurant néanmoins dans les dictionnaires de langue française : la « patate chaude ». Ce syntagme désigne une situation désagréable ou délicate dont personne ne veut s'occuper et qu'on refile à d'autres pour s'en débarrasser. Il s'applique aussi à un jeu d'enfant dans lequel les joueurs se passent un objet jusqu'à ce qu'un délai imparti soit écoulé; à la fin du délai, le joueur ayant l'objet en sa possession est éliminé. La traduction contemporaine propose : « Les comtés se débarrassent de ceux qu'ils jugent indésirables comme s'il s'agissait de patates chaudes ». De plus, l'équivalence culturelle est idiomatique, comme le préconise la théorie interprétative.

## 5.6 Le sujet traduisant

Lawrence Venuti (2008 : 1) déplore l'invisibilité du traducteur qui produit un texte transparent et fluide, strictement axé sur la volonté de faire comprendre un message. Cette transparence laisse dans l'ombre le travail du traducteur.

*What is so remarkable here is that the effect of transparency conceals the numerous conditions under which the translation is made, starting with the translator's crucial intervention.*

Notre traduction contemporaine du reportage de Steinbeck suit les principes de clarté, de fluidité et de transparence dans la livraison du sens au profit du lecteur cible. Ces principes s'imposent dans la communication efficace d'une information factuelle. Or, le reportage de Steinbeck étant un texte pragmatico-littéraire, nous avons raison d'appliquer les principes mentionnés précédemment. Ce qui pourrait laisser croire à une version naturalisante du reportage de Steinbeck est néanmoins équilibré par

l'exotisation de certaines réalités pour révéler l'Autre au lecteur cible. Ce dernier voit alors dans quel environnement social, politique et culturel le texte source évolue sans le filtre de la naturalisation. Nous assumons notre responsabilité envers l'auteur du texte source en mettant en relief, grâce à l'exotisation, les réalités culturelles américaines qui émaillent le reportage. Bien sûr, un traducteur doit être sensibilisé aux notions de naturalisation et d'exotisation pour décider dans quelle mesure sa traduction doit faire appel à ces procédés dans le respect de l'auteur et de la vérité du texte source. Mais il peut aller plus loin. Au fil de notre traduction contemporaine, nous avons trouvé dans le reportage de Steinbeck des occasions de « conditionner » le message, donc d'intervenir directement sur celui-ci pour servir le sens. En voici un premier exemple.

Arriving in a district they find the dislike always meted out by the resident to the foreigner, *the outlander*.

À partir du moment où *foreigner* est rendu par « étranger », nous demeurons fidèle à notre volonté de souligner l'adversité qui frappe les migrants en traduisant *outlander* par « réfugié », équivalent qui se justifie doublement ici. Premièrement, le traitement réservé aux migrants par les Californiens est le même que celui subi par les étrangers qu'étaient avant eux les Mexicains, les Philippins et les Japonais. Les Californiens considèrent de ce fait leurs compatriotes du Midwest comme ne faisant pas partie du même pays qu'eux. Deuxièmement, fuyant la sécheresse et la désertification qui ne leur permettent plus d'exploiter leurs fermes dans le Midwest, ces migrants sont des « réfugiés environnementaux ». La traduction originelle rend *outlander* par « l'étranger à la terre ». En voulant faire correspondre « terre » à « Californie », cette traduction crée une confusion en laissant entendre que le migrant « étranger à la terre » ne connaît rien aux travaux agricoles, ce qui n'est pas le cas.

Notre présence comme sujet traduisant se manifeste dans la « position traductive » que nous adoptons au sens bermanien du terme pour exprimer « une certaine 'conception' »

ou 'perception' du traduire, de son sens, de ses finalités, de ses formes et modes » (Berman 1995 : 74). Nous l'assumons au moyen du choix d'un vocabulaire et de tournures évocatrices qui visent à *toucher* le lecteur cible et à le *convaincre* des conditions de vie misérables qui affligent les migrants. Le recours à ces moyens de la rhétorique selon la définition qu'en donne Aristote, cité par Meyer (2009 : 5), révèle le sujet traduisant. Par exemple, là où la première traduction originelle est plus neutre dans son propos, parlant de « renvoyer » un employé, de « travailler dur », de « risquer la famine » ou de migrants « privés » de leur dignité et de leur décence, la traduction contemporaine parle de « virer » un employé, de « trimer dur », de « crever de faim » et de migrants « dépouillés » de leur dignité et de leur décence. Par ailleurs, la traduction originelle choisit le générique « maison » pour désigner les abris de fortune des migrants. Nous préférons le générique « habitation », mot qui n'a pas « foyer » comme synonyme, contrairement au mot « maison », plus connoté à cet égard. Et s'il faut nommer plus précisément ces habitations, notre traduction contemporaine fait appel à des mots suggérant la précarité, comme « abri », « cahute » ou « bicoques ». Nous adoptons la même approche dans la traduction de « filling food ». La traduction originelle mentionne des « produits nourrissants »; notre traduction contemporaine insiste sur l'idée de satiété (« aliments bourratifs ») plutôt que sur l'aspect nutritif, au demeurant assez douteux, des aliments consommés, selon l'énumération qu'en fait Steinbeck. Dans tous les cas mentionnés précédemment, notre traduction contemporaine est un acte de ré-énonciation (Folkart 1991 : 24) qui révèle notre prise en charge du reportage de Steinbeck afin de faire de la traduction une œuvre originale pour les lecteurs auxquels elle est destinée. Les choix mentionnés montrent que nous avons pris les commandes du texte source et que nous sommes intervenu pour conditionner notre traduction en fonction du contexte cognitif du texte et de sa finalité. Enfin, pour ce qui est du niveau de langue, notre traduction contemporaine fait appel à un sociolecte trahissant les origines modestes de certains migrants, caractérisé ici par l'élision d'un phonème ou d'une chaîne phonémique (« Not' » pour « Notre », « l'bébé » pour « le bébé », « d'quoi » pour « de quoi ») et leur syntaxe défectueuse

s'exprimant, entre autres, par l'ellipse d'un des deux éléments exprimant la négation (« va pas commencer aujourd'hui » pour « ne va pas commencer aujourd'hui ») ou un solécisme (« à cause que » pour « parce que »), contrairement à la première traduction originelle, qui les fait s'exprimer dans un langage châtié ne correspondant pas à leur statut social. Par ailleurs, le recours au terme médical très spécialisé « ankylostomiase », sans autre forme d'explication, dans la traduction originelle ne sera fort probablement pas compris des lecteurs.

Grille 5.6 – Comparaison des niveaux de langue

Texte source	Traduction originelle	Traduction contemporaine
"...Our folks never did take charity and this family ain't takin' it now."	« ...Nos parents n'ont jamais demandé la charité, et ce n'est pas aujourd'hui que cette famille va faire l'aumône. »	« ... <i>Not'</i> monde a jamais accepté la charité, et ma famille va <i>pas</i> commencer aujourd'hui. »
"I couldn't carry the baby 'cause I was sick."	« Je ne pouvais pas garder le bébé parce que j'étais malade. »	« <i>J'pouvais pus</i> porter l' <i>bébé à cause que</i> j'étais malade. »
"Jus' died. I don't know what of."	« Mort d'un coup. Je ne sais pas de quoi. »	« <i>Y</i> est juste mort. <i>J'sais pas d'quoi.</i> »
The father is vaguely aware that there is a culture of hookworm in the mud along the river bank.	Le père est vaguement au courant qu'il y a une culture d' <i>ankylostomiase</i> dans la boue des berges de la rivière,	Le père est vaguement au courant de la présence d'une colonie de <i>vers parasites</i> dans la boue le long des berges de la rivière.

Mais la présence d'un sociolecte rédigé dans le français dit « international » de la traduction contemporaine ne compromet-elle pas la compréhension au sein de la francophonie? Nous répondons par la négative, parce que les marques du sociolecte sont ici grammaticales et syntaxiques, et non argotiques. En outre, nous devons distinguer la langue parlée des migrants comme le fait Steinbeck. Ce sociolecte ne respecte pas toutes les règles de la langue française, mais sans toutefois être incompréhensible pour les francophones de quelque région du monde qu'ils soient. Les traductions originelles n'assurent que le « service minimal » et demeurent relativement passives, tandis que les choix de notre traduction contemporaine contribuent à rendre

le reportage de Steinbeck dynamique et percutant. Nous consentons à ce que le sujet traduisant sorte de l'ombre et s'expose au même titre que l'auteur, comme le souhaite Venuti (2008 : 275)<sup>11</sup>. Nous sommes d'avis que la traduction du reportage de Steinbeck est une œuvre originale pour ceux à qui elle est destinée dans la langue cible; par conséquent, le sujet traduisant est alors un auteur à part entière. L'écart de la traduction contemporaine par rapport aux traductions originelles constitue un « acte de résistance » qui défie les canons de la naturalisation (Venuti 2008 : 266). Par contre, nous persistons à croire que cette « exposition » du sujet traduisant doit demeurer au service du texte et de son auteur, sans être « ostentatoire et immodérée » (Vidal 1995 : 375). Le tableau 5.5 de l'Annexe A compare les traductions originelles et contemporaine en ce qui a trait à l'affirmation de la présence du sujet traduisant dans le texte cible.

## 5.7 Américanité

Connaître les réalités américaines, manifester un intérêt, une curiosité à leur sujet est sûrement utile pour quiconque envisage de traduire un reportage littéraire qui en fait état. Ce bagage culturel permet de « reconnaître » ces réalités au fil de la traduction, plutôt que de les « découvrir », avec tous les aléas que l'interprétation de cette découverte comporte si l'environnement culturel du texte source est restreint. Comme l'affirme Michel Tremblay, nous sommes d'avis qu'« on est plus apte au Québec à rendre justice à un texte américain » (Tremblay, cité par Whitfield 2005 : 39). Il faut cependant s'interroger sur le fait que Tremblay fait appel à l'expression « rendre justice » et non au verbe « traduire ». L'exécution de la traduction contemporaine donne la réponse à cette question. En effet, nous nous sommes aperçus que le reportage de Steinbeck ne nous posait aucun problème de compréhension. Nous n'avons pas

---

<sup>11</sup> « *Translators should insist on their authorial relation to the translated text* » et « *They should demand contracts that define the translation as an "original work of authorship" »...*)

vraiment été conscient de notre américanité pendant la traduction du texte, car cette caractéristique est bien intégrée à notre bagage culturel général et appuyée par notre connaissance intime de l'œuvre de Steinbeck. Elle a pris sa place naturellement en arrière-plan du processus de réexpression du reportage. Quand Tremblay parle de « rendre justice » à un texte américain, il indique que le traducteur québécois francophone, grâce à son américanité, possède le bagage culturel nécessaire pour traduire le texte source américain. Par contre, il convient de distinguer compréhension du texte source et réexpression de ce dernier. Cette compréhension ne signifie pas que le traducteur québécois réussira nécessairement à bien traduire, car cet exercice est aussi tributaire des moyens de réexpression dont il dispose, de la connaissance de la langue de la traduction et de la cohérence dont il fait preuve pour assurer l'unité textuelle de sa traduction, bref de sa compétence comme traducteur. Nous n'avons pas eu l'impression de recourir « activement » à notre américanité; elle s'est manifestée naturellement pour guider nos choix en vue d'assurer l'équivalence du texte source et de révéler la culture de l'Autre au lecteur cible. L'approche peu naturalisante de la traduction contemporaine est un élément susceptible de révéler l'américanité du sujet traduisant, notamment en ce qui a trait aux institutions américaines.

Enfin, une des traductions originelles présente au moins deux cas de manque de connaissances des réalités américaines. Le premier est celui du « bol de lait » mentionné précédemment. Cette traduction de *cup of milk* du texte source pourrait résulter d'une méconnaissance du mode de vie des Américains, lesquels ne boivent pas de lait dans un bol. Elle pourrait aussi résulter d'une naturalisation consciente de la part du traducteur, pour qui il est courant de boire le lait au bol en France, même s'il sait que les Américains le boivent au verre ou dans une tasse. Il aurait quand même choisi « d'amener l'auteur vers le lecteur », selon l'expression de Schleiermacher (2012 : 49) en naturalisant sa traduction. Il est difficile ici de trancher et d'affirmer hors de tout doute que la traduction « bol de lait » résulte réellement d'un manque de connaissances des réalités américaines. Néanmoins, la naturalisation dont il fait preuve ici est

critiquable, car la réalité du bol de lait n'existe pas aux États-Unis comme moyen de consommer du lait. Par contre, ailleurs dans le texte, la traduction originelle accole l'apposition explicative « le Ministère du travail américain » à *National Labor Board*, ce qui révèle une méconnaissance du système politique américain. En effet, le *National Labor Board* est un organisme indépendant du gouvernement fédéral américain chargé de superviser les élections syndicales et d'enquêter sur toute pratique illégale dans le monde du travail. Enfin, lorsqu'il s'agit de rendre *community dances* en français, c'est le mot « bals » que mentionne la traduction originelle. Cette interprétation fait allusion aux bals populaires, voire aux bals musettes, bien connus en France. En Amérique du Nord en général et aux États-Unis en particulier, ce sont plutôt des « soirées dansantes », loisir tenu plus ou moins régulièrement comme simple divertissement, les bals étant réservés à des événements soulignant une activité particulière (p. ex. fête, commémoration, hommage, collation des grades). L'auteur de la traduction originelle naturalise cette activité en parlant de « bals », sans se demander si ce mot correspond culturellement à la réalité qu'il cherche à traduire. Notre américanité nous permet de savoir immédiatement, voire inconsciemment, ce à quoi correspond *community dances*. Notre équivalent est alors non seulement juste sur le plan sémantique, mais aussi sur le plan culturel.

L'américanité d'un traducteur est certes très utile pour traduire des textes faisant état de réalités sociales, culturelles ou politiques des États-Unis d'Amérique. Cette qualité situe immédiatement les réalités évoquées dans l'esprit de ce traducteur, qui se trouve alors en pays de connaissance. Si l'américanité n'est pas indispensable à la traduction d'un texte renfermant ces réalités, il faut néanmoins s'attendre à ce que le traducteur prenne les moyens, notamment par ses recherches, de bien appréhender le sens afin de remettre une traduction correctement et culturellement conforme au texte source.

## CONCLUSION

Notre recherche qualitative vise à déterminer dans quelle mesure la naturalisation et l'exotisation interviennent dans notre traduction du reportage littéraire *Their Blood Is Strong* de John Steinbeck. Nous avons d'abord précisé la nature du reportage de Steinbeck en situant celui-ci par rapport aux textes pragmatiques et aux textes littéraires. Nous avons ensuite procédé à la traduction de ce reportage en fonction de la théorie interprétative, telle qu'elle est préconisée par Seleskovitch et Lederer (2014). Afin d'éviter toute influence indue sur notre démarche, nous n'avons pas consulté les traductions originelles avant d'effectuer notre traduction contemporaine. Notre cadre théorique présente et définit les notions de théorie interprétative de la traduction, de naturalisation et d'exotisation ainsi que la notion d'américanité, lesquelles sont pertinentes pour l'analyse de la traduction contemporaine et sa comparaison avec les traductions originelles. L'analyse d'exemples représentatifs dans le corps de notre essai et la constitution de grilles de consignation des données mettent en relief les notions théoriques évoquées au moyen de comparaisons entre la traduction contemporaine et les traductions originelles. Enfin, l'analyse comparative des traductions contemporaine et originelles a donné lieu aux conclusions suivantes.

Nous avons montré au chapitre III que le reportage de John Steinbeck est un exemple de journalisme littéraire, surtout en raison de l'immersion de l'écrivain pour son enquête dans le milieu faisant l'objet de son reportage. Journalismes littéraires aussi dans la mesure où le reportage, en plus d'être intégré à l'œuvre littéraire de Steinbeck, a servi de canevas pour la rédaction ultérieure de son grand roman *The Grapes of Wrath* (*Les raisins de la colère*), ce qui, de ce fait, nous permet d'établir ici une identité entre journalisme littéraire et journalisme d'écrivain.



Nous avons ensuite adopté l'approche interprétative pour traduire le texte hybride pragmatico-littéraire qu'est le reportage de Steinbeck. Le caractère pragmatique du reportage est attribuable à sa factualité, et son caractère littéraire, aux moyens stylistiques mis en œuvre par l'auteur pour susciter l'intérêt des lecteurs. Comme la théorie interprétative est axée sur le *sens*, et non sur les mots, la recherche d'*équivalences* dans l'exécution de la traduction contemporaine nous a dégagé de la gangue des correspondances de la théorie linguistique de la traduction. Notre palette expressive s'en est trouvée élargie et a favorisé une traduction dynamique et vivante du reportage. La prise en compte du contexte cognitif pendant l'exécution de la traduction contemporaine a été particulièrement utile. Elle nous a permis non seulement de *réexprimer* correctement le texte, mais aussi de *interpréter* en fonction du vouloir-dire de l'auteur. La théorie interprétative nous a amené à serrer le sens au plus près en plaçant celui-ci au centre de notre démarche traductionnelle, et elle nous a accordé la marge de manœuvre nécessaire pour réexprimer ce sens de façon idiomatique. La théorie interprétative convient bien à la traduction de textes hybrides pragmatico-littéraires comme le reportage littéraire de John Steinbeck.

Nous avons cherché à savoir si deux procédés de traduction antagonistes, la naturalisation et l'exotisation, pouvaient coexister dans la traduction du reportage littéraire de Steinbeck. La consultation de plusieurs chercheurs (Berman 1984, 1995; Eco 2006; Gambier 2008; Placial 2014; Schleiermacher 2012; Venuti 2008; Yang 2010) traitant de cette question nous a donné une vue d'ensemble à partir de laquelle nous avons exercé nos choix. Nous avons fait appel aux deux procédés, à des degrés variables : la naturalisation, pour assurer que le lecteur se trouve en terrain connu dans sa propre langue — mais toujours au profit du sens à communiquer —, et l'exotisation, pour exposer le lecteur à une altérité favorisant l'accueil de réalités sociales et culturelles étrangères. Il n'y a pas de règles stipulant à quel moment le recours à l'un ou l'autre des procédés est indiqué. Nous avons dû évaluer dans chaque cas l'opportunité d'utiliser un procédé ou l'autre, ce que nous permet l'approche

interprétative de la traduction en nous donnant une liberté autrement limitée dans le cas de l'approche linguistique. Un relevé des occurrences de naturalisation et d'exotisation a pris la forme d'une grille de répartition de ces procédés de traduction (p. 47). Il ressort que les traductions originelles du reportage de Steinbeck sont naturalisantes, comme c'est généralement le cas des premières traductions d'après les constatations de Gambier (1994 : 414)<sup>12</sup>, faisant référence à Berman (1984, 1990), alors que la traduction contemporaine est fortement exotisante. La naturalisation des traductions originelles porte sur l'écriture des nombres et plusieurs institutions, tandis que l'exotisation, complète ou partielle, de la traduction contemporaine s'applique à l'écriture des nombres, aux institutions, aux régions, aux entités administratives et aux lieux géographiques. Ces constatations s'opposent à toute généralisation d'un procédé de traduction au détriment de l'autre pour ce type de document, les écarts entre les traductions originelles et la traduction contemporaine étant trop marqués. En l'absence de paratextes liés aux traductions originelles, nous expliquons la prédominance de la naturalisation par l'hypothèse selon laquelle leurs auteurs sont partis du principe qu'ils traduisaient un écrit livresque pour un public ciblé (surtout la France). *A contrario*, nous avons posé que notre traduction contemporaine est celle d'articles de journaux, et nous avons voulu respecter l'authenticité de ceux-ci tant sur le fond que sur la forme, ce qui a favorisé l'exotisation. Destiner notre traduction contemporaine à l'ensemble de la francophonie explique le grand nombre d'exotisations partielles de notre traduction, et ces dernières facilitent la compréhension d'éléments factuels du reportage. La position traductive (Berman 1995 : 74) adoptée par les sujets traduisants semble influencer sur l'ampleur de la naturalisation et de l'exotisation. Si le débat entre naturalisation et exotisation est à ce point actuel, c'est sans doute en raison des mutations des sociétés depuis un certain nombre d'années. La naturalisation est rassurante en ce qu'elle adapte aux références d'une société tout élément étranger à

---

<sup>12</sup> « une première traduction a toujours tendance à être plutôt assimilatrice, à réduire l'altérité au nom d'impératifs culturels, éditoriaux, »

celle-ci, mais elle est perçue comme une forme de repli sur soi. L'exotisation, qui fait place à l'altérité, est une ouverture au monde, tendance particulièrement en vogue aujourd'hui en raison de la porosité des frontières pour des raisons commerciales (traités de libre-échange), politiques (espace Schengen), culturelles (tourisme international) et démographiques (immigration à partir de zones de non-droit). Comme le reportage de Steinbeck est un texte hybride pragmatico-littéraire, un minimum de naturalisation est nécessaire à la communication et à la compréhension de sa factualité, ce qui prépare le lecteur à accueillir l'altérité du texte assurée par l'exotisation. Il en résulte une coexistence asymétrique de ces deux procédés dans la traduction du reportage de Steinbeck.

Par ailleurs, l'américanité est une qualité particulièrement utile en traduction dès lors qu'il s'agit de communiquer au lecteur des réalités propres aux États-Unis, comme c'est le cas dans le reportage littéraire de Steinbeck. Pendant l'exécution de la traduction contemporaine, nous n'avons pas eu conscience de faire appel à cette qualité tant elle s'est imposée d'elle-même. Cette impression tient au fait que l'américanité fait partie de notre identité sociale et culturelle, ce qui nous rend naturellement sensible aux réalités américaines et détermine les moyens que nous jugeons appropriés pour communiquer ces dernières. Il en résulte une « compétence périlinguistique » (Ladmiral et Lipiansky 2015 : 30), c'est-à-dire non seulement une connaissance de la langue, mais aussi une connaissance de la langue-culture du texte source. Par contre, des lacunes à cet égard compromettent la réexpression du texte en langue cible, comme nous l'avons constaté dans les traductions originelles.

La factualité du reportage de Steinbeck impose un devoir de communication favorisant la compréhension chez le lecteur. Au fil de notre traduction contemporaine nous est apparue la nécessité d'aller au-delà du simple exercice de communication et de nous révéler comme sujet traduisant. Nous avons été amené à adopter une position traductive qui définit notre traduction contemporaine comme un acte de ré-énonciation par lequel

nous avons fait des choix, notamment sur le plan de la rhétorique, afin de mettre en valeur le reportage par la mise en relief du vouloir-dire de l'auteur. Cette position a contribué à rendre plus vivante la traduction et à souligner le caractère inacceptable des conditions de vie des migrants pour bien servir le vouloir-dire de Steinbeck. Nous avons ainsi ré-énoncé le reportage de Steinbeck en fonction de notre position traductive en faisant nôtres des *représentations* (Berman 1995 : 75) que nous avons justifiées dans l'analyse. Nous contribuons ainsi à servir le reportage de Steinbeck en lui donnant une percutance que Steinbeck n'aurait pas reniée lors de la diffusion de son reportage. Cette percutance distingue le reportage de Steinbeck d'une simple enquête administrative sur la question. Nous nous sommes aussi assuré que notre traduction contemporaine puisse être lue par l'ensemble de la francophonie. Pour ce faire, nous avons écarté tout argot et tout régionalisme et avons dû expliciter davantage certaines réalités sociales et culturelles. Ces deux interventions révèlent notre présence comme sujet traduisant et comme auteur de l'œuvre originale qu'est notre traduction contemporaine pour ceux qui la reçoivent. Enfin, notre posture traductive s'est aussi manifestée par l'exotisation formelle des articles du reportage, parfois même à l'encontre des règles en vigueur dans la langue cible. Nos initiatives comme sujet traduisant sont exclusivement au service de la finalité du reportage de Steinbeck et visent aussi à respecter son authenticité.

Les limites de notre recherche se définissent par la modulation des moyens utilisés, contrairement aux méthodologies précises et déterminées des sciences pures pour lesquelles la subjectivité du chercheur n'intervient pas. S'il est acquis que la théorie interprétative convient à la traduction de textes hybrides, comme nous l'avons montré, le recours à la naturalisation et à l'exotisation dans ce genre de texte ne semble pas pouvoir être systématisé, compte tenu, entre autres, de l'asymétrie de leur représentation dans les traductions originelles et la traduction contemporaine. Un recours éclairé à ces procédés de traduction repose sur la nature du texte, l'intention et le vouloir-dire de l'auteur, la situation et le contexte, le public cible, le bagage cognitif partagé entre le traducteur et le lecteur ainsi que sur la compétence du traducteur à tenir

compte de toutes ces balises. Il conviendrait donc d'étudier un plus grand nombre de textes hybrides eu égard à la naturalisation et à l'exotisation afin de déterminer si leur recours est essentiellement tributaire de choix personnels du sujet traduisant. Nous sommes également d'avis que la poursuite de recherches sur la présence du sujet traduisant dans des textes hybrides pragmatico-littéraires, sur son auctorialité, devrait d'abord viser, dans un premier temps, à favoriser le texte et le vouloir-dire de son auteur et, dans un deuxième temps, à promouvoir le statut d'œuvre originale d'une traduction dans la langue de réception. Nous avons parfois eu de la difficulté à arrimer à un texte hybride pragmatico-littéraire des théories élaborées dans un contexte strictement littéraire. Des recherches plus poussées permettraient de vérifier si ces théories pourraient aussi traiter de la réalité des textes hybrides; le champ d'application de celles-ci s'en trouverait élargi.

Enfin, nous sommes d'avis que la traduction contemporaine que nous avons proposée est en prise directe avec l'authenticité du texte source. Elle tente de faire vivre, au sens perceptuel du terme, au lecteur d'aujourd'hui ce que le lecteur d'hier a ressenti à la lecture des articles de John Steinbeck sur les conditions de vie des migrants du Midwest en Californie, les premiers véritables « nègres blancs d'Amérique ».

## BIBLIOGRAPHIE

- ARON, P. (2012). « Entre journalisme et littérature, l'institution du reportage », *COnTEXTES*, 11, consulté le 16 mai 2016. Récupéré de <http://contextes.revues.org/5355>; DOI : 10.4000/contextes.5355
- ASSOULINE, P. (2011). *La condition du traducteur*, Paris : Centre national du livre, consulté le 27 janvier 2017. Récupéré de <http://www.crlbn.fr/wp-content/uploads/2014/10/Rapport-Assouline-traduction-2011.pdf>
- AȘTIRBEI, C.-E. (2011). « Particularités de la traduction du texte de presse : le problème du titre journalistique », *Traduire*, 225, 33-48, consulté le 8 mai 2016. Récupéré de <http://traduire.revues.org/85>; DOI : 10.4000/traduire.85
- BALLIU, C. (2007). « Cognition et déverbalisation » *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 52, n° 1, mars 2007, consulté le 10 juillet 2017. Récupéré de [id.erudit.org/iderudit/014714ar](http://id.erudit.org/iderudit/014714ar); DOI : 10.7202/014714ar
- BENSON, J. J. (1990). *John Steinbeck, Writer*, (previously published as *The True Adventures of John Steinbeck, Writer*), New York : Penguin Books.
- BERMAN, A. (1995). *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris : Gallimard.
- BERMAN, A. (1984). *L'épreuve de l'étranger*, Paris : Gallimard.
- BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE [s. d.], *Kessel sur la trace des marchands d'esclaves*, Le Blog Gallica, consulté le 8 février 2017. Récupéré de <http://gallica.bnf.fr/blog/17122015/kessel-sur-la-trace-des-marchands-desclaves>
- BOUCHARENC, M. et DELUCHE, J. (2000). *Littérature et reportage*, Colloque international de Limoges (26-28 avril 2000), Limoges : Presses universitaires de Limoges.
- BOURGUIGNON, A. (2004). *Le reportage d'écrivain. Étude d'un phénomène littéraire à partir de textes en suédois et d'autres textes scandinaves*, Berne : Peter Lang.
- CENTRE NATIONAL INTERPROFESSIONNEL DE L'ÉCONOMIE LAITIÈRE, « Les produits laitiers », consulté le 14 décembre 2016. Récupéré de <http://www.produits-laitiers.com/article/contient-bol-de-lait>

- CHARTIER, D. (2000). *La traduction journalistique anglais-français*, Toulouse : Presses universitaires du Mirail.
- COLLOMBAT, I. (2009). « Traduire l'américanité : d'une francophonie à l'autre », *TransLittérature*, dossier « La Belle Province », 51-56, consulté le 16 mai 2016. Récupéré de [http://www.translitterature.fr/media/article\\_656.pdf](http://www.translitterature.fr/media/article_656.pdf)
- DELISLE, J. (2013). *La traduction raisonnée. Manuel d'initiation à la traduction professionnelle de l'anglais au français*, 3<sup>e</sup> édition, Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- DELISLE, J. (1980). *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- DOMÈNECH, M. C. et REY, J. (2011). « Le mandat et les stratégies de traduction dans un texte spécialisé du XIX<sup>e</sup> siècle : entre la situation académique et la pratique professionnelle », *Quaderns : revista de traducció*, 18, 233-247, consulté le 12 juillet 2016. Récupéré de <http://www.raco.cat/index.php/QuadernsTraduccio/article/view/245288/328511>
- DUNCAN, D. et BURNS, K. (2012). *The Dust Bowl. An Illustrated History*, San Francisco : Chronicle Books.
- DURDEN, M. (2006). *Dorothea Lange*, New York : Phaidon Press Inc.
- ECO, U. (2006). *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Paris : Grasset.
- FACQUES, B. (2006). « Présent historique et présent de reportage dans la presse anglaise et française », *Les Carnets du Cediscor*, publication du Centre de recherches sur la didacticité des discours ordinaires, 9, 113-127, consulté le 12 mai 2016. Récupéré de <https://cediscor.revues.org/655>
- FOLKART, B. (1990). « La fonction heuristique de la traduction », *Actes du colloque international « La traduction prolifère »*, vol. 35, n° 1, mars 1990, consulté le 24 mars 2017. Récupéré de <http://id.erudit.org/iderudit/002754ar>; DOI : <http://dx.doi.org/10.7202/002754ar>
- GAGNÉ, G. (1999). « Libre-échange, souveraineté et américanité : une nouvelle trinité pour le Québec? », *Politiques et Sociétés*, vol. 18, n° 1, 99-107, consulté le 19 janvier 2017. Récupéré de <http://www.erudit.org/revue/ps/1999/v18/n1/040151ar.pdf>; DOI : 10.7202/040151ar

- GAMBIER, Y. (1994). « La retraduction : retour et détour » *Meta : Journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, vol. 39, n° 3, 413-417, consulté le 26 mai 2016. Récupéré de <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/1994-v39-n3-meta186/002799ar/>
- GAMBIER, Y. (2008). « Traduire l'autre. Une sub-version », *Ela. Études de linguistique appliquée*, 2008/2 (n° 150), 177-194, consulté le 22 septembre 2016. Récupéré de <http://www.cairn.info/revue-ela-2008-2-page-177.htm>
- GORDON, L. (2009). *Dorothea Lange. A Life Beyond Limits*, London, New York : W. W. Norton & Company.
- GRASS, T. (2006). « La traduction comme appropriation : le cas des toponymes étrangers », *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, 51(4), 660-670, consulté le 6 décembre 2016. Récupéré de <http://erudit.org/iderudit/014333ar>; DOI : 10.7202/014333ar.
- GUIDÈRE, M. (2010). *Introduction à la traductologie. Penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*, Bruxelles : De Boeck.
- GUILLOTON, N. et CAJOLET-LAGANIÈRE, H. (2014). *Le français au bureau*, septième édition, Québec : Les publications du Québec.
- HERBULOT, F. (2004). « La Théorie interprétative ou Théorie du sens : point de vue d'une praticienne », *Meta : Journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, vol. 49, n°2, p. 307-315, consulté le 16 mars 2016. Récupéré de <http://id.erudit.org/iderudit/009353ar>, DOI : 10.7202/009353ar
- HEYDEL, M. (2012). « La figure du traducteur dans les recherches traductologiques. Exploration », *Romanica Wratislaviensia LIX*, n° 3389, 91-105, consulté le 23 janvier 2017. Récupéré de <http://rwr.sjol.eu/category/59-2012-205>
- HORGUELIN, P. A. (1995). « Lederer, Marianne (1994) : La traduction aujourd'hui. Le modèle interprétatif », Paris : Hachette, « collection F », 224 p. [Ouvrage recensé] *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, 40(4), 659-663, consulté le 13 juin 2016. Récupéré de <http://id.erudit.org/iderudit/003121ar>, DOI : 10.7202/003121ar
- HOWARTH, W. (1989). « The Mother of Literature : Journalism and *The Grapes of Wrath* » in Simms, N. ed. (2008) *Literary Journalism in the Twentieth Century*, Evanston (Illinois) : Northwestern University Press, Medill School of Journalism.



- HUMBLEY, J. (2006). « La traduction des noms d'institutions », *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, vol. 51, n° 4, 671-689, consulté le 2 décembre 2016. Récupéré de <http://www.erudit.org/revue/meta/2006/v51/n4/014334ar.pdf>; DOI : 10.7202/014334ar
- ISRAËL, F. et LEDERER, M. (2005). *La Théorie Interprétative de la traduction. I Genèse et développement*, Paris – Caen : Lettres modernes Minard, Cahiers Champollion 6.
- KIERNAN, T. (1979). *The Intricate Music. A Biography of John Steinbeck*, Boston : Little, Brown and Company.
- KIRKUS REVIEW (1958). « Once There Was A War », 1<sup>er</sup> octobre 1958, consulté le 30 juin 2016. Récupéré de <https://www.kirkusreviews.com/book-reviews/mark-bowden/once-there-was-a-war/>
- LACHAPELLE, G. et GAGNÉ, G. (2000). « L'américanité du Québec ou le développement d'une identité nord-américaine », *Francophonies d'Amérique*, n° 10, 87-99, consulté le 16 novembre 2016. Récupéré de <http://www.erudit.org/revue/fa/2000/v/n10/1005083ar.pdf>
- LADMIRAL, J. R. et LIPIANSKY, E. M. (2015). *La Communication interculturelle*, Paris : Les Belles Lettres, collection « Traductologiques ».
- LADMIRAL, J. R. (2014). *Sourcier ou cibliste*, Paris : Les Belles Lettres, collection « Traductologiques ».
- LAMONDE, Y. (2004). « Américanité et américanisation. Essai de mise au point », *Globe : Revue internationale d'études québécoises*, vol. 7, n° 2, 21-29, consulté le 19 janvier 2017. Récupéré de <http://www.erudit.org/revue/globe/2004/v7/n2/1000859ar.pdf>; DOI : 10.7202/1000859ar
- LAMONDE, Y. (1998). « Façonner l'américanité du Québec », site Web Vigile.Québec, consulté le 16 novembre 2016. Récupéré de <http://vigile.quebec/archives/people/gramamericanite5.html>
- LAVAUULT-OLLÉON, É. et SAURON, V. (2009). « Journaliste et traducteur : deux métiers, deux réalités », *ILCEA*, 11, consulté le 9 mai 2016. Récupéré de <http://icea.revues.org/210>
- MEERTENS, R. (2016). « La traduction des textes journalistiques », *Foreignword.com, Le portail des langues*, consulté le 8 mai 2016. Récupéré de [www.foreignword.com/fr/Articles/Meertens/p1.htm](http://www.foreignword.com/fr/Articles/Meertens/p1.htm)

- MEYER, M. (2004). *La rhétorique*, deuxième édition, Paris : Presses universitaires de France. (Collection Que sais-je?, n° 2133).
- MIRABELLE, C. T. (2008) « Joseph Kessel », *Journalisme.com*, consulté le 8 février 2017. Récupéré de [http://www.journalisme.com/index.php?option=com\\_content&view=article&id=347&catid=114](http://www.journalisme.com/index.php?option=com_content&view=article&id=347&catid=114)
- MORENCY, J. (2004). « L'américanité et l'américanisation du roman québécois. Réflexions conceptuelles et perspectives littéraires », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 7, n° 2, 31-58, consulté le 19 janvier 2017. Récupéré de <http://www.erudit.org/revue/globe/2004/v7/n2/1000860ar.html>; DOI : 107202/1000860ar
- MORENO, G. A. (2006). « La traduction français-espagnol des titres journalistiques du *Monde diplomatique* : un exemple de tension entre adéquation et acceptabilité », *Translation Journal*, 10(3), consulté le 17 mai 2016. Récupéré de <http://translationjournal.net/journal/37titres.htm>
- PLACIAL, C. (2014). « La traduction comme accueil de l'étranger », *Langues de feu*, mis à jour le 31 mai 2014, consulté le 18 octobre 2016. Récupéré de <http://languesdefeu.hypotheses.org/780>
- RIX, K., « Archive of Hemingway's Newspaper Reporting Reveals Novelist in the Making », *Open Culture*, 16 mai 2012, consulté le 10 janvier 2017. Récupéré de [http://www.openculture.com/2012/05/archive\\_of\\_hemingways\\_newspaper\\_reporting\\_reveals\\_novelist\\_in\\_the\\_making.html](http://www.openculture.com/2012/05/archive_of_hemingways_newspaper_reporting_reveals_novelist_in_the_making.html)
- SCHLEIERMACHER, F. (2012). « On the Different Methods of Translating », de VENUTI, L., *The Translation Studies Reader*, 43-63, London : Routledge.
- SELESKOVITCH, D. (1973). « Vision du monde et traduction », *Études de linguistique appliquée*, 12, 106-109, consulté le 13 juin 2016. Récupéré de <http://search.proquest.com/openview/89d103c8f46299809625c0bda9244ec1/1?pq-origsite=gscholar>
- SELESKOVITCH, D. et LEDERER, M. (2014). *Interpréter pour traduire*, Paris : Les Belles Lettres, collection « Traductologiques ».
- SKIBIŃSKA, E. (2007). « La Retraduction : manifestation de la subjectivité du traducteur », *Doletiana : revista de traducció, literatura i arts*, Núm. : 1, 1-10, consulté le 26 mai 2016. Récupéré de <http://www.raco.cat/index.php/Doletiana/article/view/148423>

- STEINBECK, J. (1996). *The Grapes of Wrath and Other Writings 1936-1941*, New York : The Library of America.
- STEINBECK, J. (1936). « Dubious Battle in California », *The Nation*, September 12, 1936, consulté le 7 octobre 2016. Récupéré de <https://periodicos.ufsc.br/index.php/desterro/article/.../8799/8239>
- TORRES, M.-H. C. (2012). « Parlons du traducteur : rôle et profil », *Traduire*, 227, consulté le 9 mai 2016. Récupéré de <http://traduire.revues.org/479>; DOI : 10.4000/traduire.479
- VENUTI, L. (2008). *The Translator's Invisibility : A History of Translation* (2<sup>nd</sup> Ed.), London et New York : Routledge.
- VIDAL, B. (1995). « Communication, traduction et transparence : de l'altérité du traducteur » *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 40, no 3, 372-378, consulté le 23 janvier 2017. Récupéré de <http://www.erudit.org/revue/meta/1995/v/n3/004562ar.html>
- VINAY, J.-P. et DARBELNET, J. (1973). *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Montréal : Beauchemin.
- WHITFIELD, A. (dir.) (2005). *Le métier du double. Portraits de traductrices et de traducteurs littéraires*, Montréal : Fides.
- WOLLENBERG, C. (1988). « Introduction » dans STEINBECK, J. (1988). *The Harvest Gypsies. On the Road to the Grapes of Wrath*, Berkeley : Santa Clara University et Heyday, p. v-xvii.
- YANG, W. (2010). « Brief Study on Domestication and Foreignization in Translation », *Journal of Language Teaching and Research*, 1(1), 77-80, consulté le 17 mai 2016. Récupéré de <http://ojs.academypublisher.com/index.php/jltr/article/viewFile/01017780/1511>

## Reportages de John Steinbeck

STEINBECK, J. (2012). *Steinbeck in Vietnam : Dispatches from the War*, edited by Thomas E. Barden, Charlottesville : University of Virginia Press.

\_\_\_\_\_ (2009). *Bombs Away*, first published in 1942 by The Viking Press, second edition, New York : Penguin Classics.

\_\_\_\_\_ (2003). *Un artiste engagé*, « Les Bohémiens des vendanges : les camps de sans-logis », 57-63 et « La famine à l'ombre des orangers », 64-69, traduction de Christine Rucklin, Paris : Gallimard.

\_\_\_\_\_ (2000). *A Russian Journal*, introduction by Susan Shillinglaw, photographs by Robert Capa, first published in 1948 by The Viking Press, New York : Penguin Classics.

\_\_\_\_\_ (2000). *Les Bohémiens des vendanges*, traduction de Jean-François Chaix, Paris : Mille et une nuits.

\_\_\_\_\_ (1996). « The Harvest Gypsies » copyright 1936, *San Francisco News*, in *The Grapes of Wrath and Other Writings*, New York : The Library of America, 991-1022.

\_\_\_\_\_ (1996). « Starvation Under the Orange Trees » copyright 1938, *Monterey Trader*, in *The Grapes of Wrath and Other Writings*, New York : The Library of America, 1022-1027.

\_\_\_\_\_ (1988). *The Harvest Gypsies. On the Road to the Grapes of Wrath*, Berkeley : Santa Clara University et Heyday.

\_\_\_\_\_ (1977). *Once There Was a War*, first published in 1958 by The Viking Press, New York : Penguin Classics.

\_\_\_\_\_ (1938). *Their Blood Is Strong*, San Francisco : The Simon J. Lubin Society.

### Enregistrement audio

GUTHRIE, W. (2000). « Dustbowl Refugee », *Dust Bowl Ballads*, Buddah Records, 3 min 8 s.

HEWERDINE, B. (2012). « Harvest Gypsies », *God Bless The Pretty Things & Toy Box EPs* (Deluxe Edition), Reveal Records, 4 min 13 s.

### Enregistrements vidéo

BURNS, K. (2012). *The Dust Bowl*, [DVD], PBS, DSB600, 2-Disc Set, 240 minutes.

DREVER, K. (2011). « Harvest Gypsies », tiré du disque Black Water. Récupéré de <https://www.youtube.com/watch?v=56grtNzsRq8> [bande son sur diaporama de photos de Dorothea Lange].

FORD, J. (1940). *The Grapes of Wrath*, [DVD], Twentieth Century Fox Studio Classics, B&W, 129 minutes.

GUTHRIE, W. (1940). « Dustbowl Refugee », *Dust Bowl Ballads*, RCA Victor, 3 min 8 s. Récupéré de <https://www.youtube.com/watch?v=eWlXG74XWIw> [bande son seulement].

## ANNEXE A – TABLEAUX DE COMPILATION DES DONNÉES

Tableau 5.1 – Compilation des données en fonction de la théorie interprétative (1 de 2)

Texte anglais	Traduction originelle	Traduction contemporaine
It is a short study of these <i>wanderers</i> ... (100)	...une étude rapide sur ces <i>vagabonds</i> . (216)	...une étude succincte sur les conditions de vie de ces <i>itinérants</i> . (154)
...and that is an army large enough to <i>make it important to every person in the state</i> . (100)	...une armée assez importante <i>pour que chaque habitant de cet État en devienne pleinement conscient</i> . (216)	... une armée suffisamment imposante <i>pour ne pas passer inaperçue sur les routes de l'État</i> . (154)
...for <i>their blood is strong</i> . (103)	... car <i>leur sang est fort</i> . (218)	...car <i>leur sang est coriace</i> . (158)
...but there is not <i>time distribution sufficient</i> to give the migrants permanent work. (105)	...mais <i>la distribution du temps</i> ne permet pas de donner un travail permanent aux migrants. (219)	... mais les <i>périodes de récolte s'enchaînent de façon irrégulière</i> et elles ne permettent pas de donner un travail permanent aux migrants. (160)
...it is gradually <i>building a human structure</i> which will certainly change the State, (106)	...est en train de bâtir progressivement <i>une structure humaine</i> qui ne manquera pas de changer le visage de l'État. (220)	... mais elle est graduellement en train de <i>créer une classe de travailleurs</i> qui va certainement changer le visage de l'État... (161)
The <i>squatters' camps</i> ... (107)	Les <i>camps de squatters</i> ... (220)	Il y a des <i>campements de sans-abri</i> ... (162)
His spirit is <i>losing caste rapidly</i> . (109)	Son esprit <i>perd rapidement du terrain</i> . (222)	Son moral <i>s'effrite</i> rapidement. (165)
... incorporated farms having stockholders, boards of directors <i>and the usual corporation approach</i> . (115)	... ou encore il peut s'agir de fermes constituées en sociétés avec des actionnaires, un conseil d'administration <i>et l'approche habituelle aux sociétés civiles</i> . (225)	... et des fermes constituées en sociétés ayant des actionnaires, des conseils d'administration <i>et fonctionnant comme des entreprises</i> . (172)
<i>The will of the ranch owner, then, is law</i> ; (117)	<i>La volonté du propriétaire du ranch dicte la loi</i> ; (226)	Le propriétaire du ranch <i>impose sa loi aux travailleurs</i> . (173)
The worker sees himself <i>surrounded by force</i> . He knows that he can be murdered without fear on the part of the employer, and he has little recourse to law. (118)	<i>Cerné par la force</i> , le travailleur sait que l'employeur n'hésitera pas à l'assassiner et qu'il n'a rien à espérer d'un recours à la loi. (227)	<i>Ils vivent dans un régime policier</i> . Ils savent qu'ils peuvent être assassinés impunément par l'employeur et ils disposent de très peu de recours juridiques. (175)

Tableau 5.1 – Compilation des données en fonction de la théorie interprétative (2 de 2)

The example at Arvin <i>adds weight to such a conviction.</i> (122)	L'exemple d'Arvin <i>étaye cette conviction.</i> (229)	Le mode de vie à Arvin <i>permet aux migrants de retrouver leur dignité.</i> (179)
It will require a militant and watchful organization of middle-class people, workers, teachers, craftsmen and liberals to fight <i>this encroaching social philosophy,</i> (145)	Il sera nécessaire de créer une organisation militante d'observateurs composée de citoyens des classes moyennes, de travailleurs, de professeurs, d'artisans et de libéraux pour combattre <i>cette philosophie sociale usurpatrice...</i> (242)	Une organisation militante et vigilante de citoyens de la classe moyenne, de travailleurs, d'enseignants, d'artisans et de libéraux devra voir le jour pour combattre <i>ces pratiques sociales pernicieuses...</i> (206)



Tableau 5.2 – Compilation des données générales sur la naturalisation et l'exotisation (1 de 9)

Texte anglais	Traduction originelle (To)	Traduction contemporaine (Tc)	Procédé
...150,000 homeless migrants... (100)	...cent cinquante mille travailleurs saisonniers... (216)	150 000 migrants sans-abri... (154)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
...20 men the year round... (101)	...vingt travailleurs à l'année...(216)	...20 hommes pendant toute l'année... (155)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
...as many as 2000... (101)	...plus de deux mille... (216)	...en nécessite jusqu'à 2 000... (155)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
...migration of the 2000... (101)	...migration de ces deux mille hommes... (216)	...migration de ces 2 000 travailleurs... (155)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
The drought in the <i>middle west</i> ... (102)	La sécheresse dans le <i>Middle West</i> ... (217)	La sécheresse dans le <i>Midwest</i> ... (156)	Exotisation (To) Exotisation (Tc)
...of <i>dust bowl</i> refugees... (103)	...des réfugiés du <i>Dust Bowl</i> ... (217)	...qu'affluent les réfugiés du <i>Dust Bowl</i> ... (157)	Exotisation (To) Exotisation (Tc)
...who crossed into the <i>middle west</i> ... (103)	...qui se sont aventurés dans le <i>Middle West</i> ... (218)	...qui se sont établis dans le <i>Midwest</i> ... (158)	Exotisation (To) Exotisation (Tc)
...where popular government, whether practiced in <i>the Grange</i> ... (105)	...où le gouvernement populaire, qu'ils pratiquaient au sein de <i>l'association des agriculteurs</i> ,... (219)	...où un gouvernement populaire, qu'il soit exercé au sein de <i>la Grange, fédération agricole</i> ,... (159)	Naturalisation (To) Exotisation partielle (Tc)
...the vegetable crops of the <i>Imperial Valley</i> ... (105)	...les cultures maraîchères de <i>l'Imperial Valley</i> ... (219)	...les cultures maraîchères de la <i>vallée Imperial</i> ... (160)	Exotisation (To) Exotisation partielle (Tc)
Farther north, in <i>Kern County</i> ... (105)	Plus au nord, dans le <i>comté de Kern</i> ,... (219)	Plus au nord, dans le <i>comté de Kern</i> ... (160)	Exotisation partielle (To) Exotisation partielle (Tc)
...and up the <i>San Joaquin Valley</i> ... (105)	...dans la <i>San Joaquin Valley</i> ... (219)	...en remontant la <i>vallée de San Joaquin</i> ... (160)	Exotisation (To) Exotisation partielle (Tc)

Tableau 5.2 – Compilation des données générales sur la naturalisation et l'exotisation (2 de 9)

The <i>Sacramento Valley</i> needs... (105)	La <i>Sacramento Valley</i> exige... (219)	...la <i>vallée de Sacramento</i> a besoin... (160)	Exotisation (To) Exotisation partielle (Tc)
...is about <i>10 feet by 10 feet</i> ... (107)	...d'environ <i>trois mètres sur trois</i> ... (220)	...fait environ <i>10 pieds<sup>11</sup> sur 10</i> ... (162)	Naturalisation (To) Exotisation partielle (Tc)
...had <i>fifty acres</i> of land... (108)	... <i>vingt-cinq hectares</i> de terre... (221)	... <i>cinquante acres<sup>12</sup></i> de terre... (163)	Naturalisation (To) Exotisation partielle (Tc)
...the man was a member of <i>the grange</i> ... (108)	...l'homme était membre d' <i>un syndicat d'agriculteurs</i> ... (221)	...le père était membre de <i>la Grange</i> ... (163)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
...the tall corn of the <i>middle west</i> . (108)	...le haut maïs du <i>Middle West</i> . (221)	...des plants de maïs géant du <i>Midwest</i> . (163)	Exotisation (To) Exotisation (Tc)
We have the example of the <i>San Joaquin Valley</i> ... (114)	Nous connaissons l'exemple d'un petit fermier de la <i>San Joaquin [sic] Valley</i> ... (224)	Par exemple, dans la <i>vallée de San Joaquin</i> ... (170)	Exotisation (To) Exotisation partielle (Tc)
Indeed such organizations as <i>Associated Farmers, Inc.</i> ... (115)	Le conseil d'administration d'organisations telles qu' <i>Associated Farmers, Inc.</i> ... (225)	En effet, des organisations comme les <i>Fermiers Associés</i> ... (171)	Exotisation (To) Naturalisation (Tc)
...for example the tremendous <i>Bank of America</i> holdings... (115)	...comme en témoignent les énormes propriétés de la <i>Bank of America</i> ... (225)	...comme la <i>Bank of America</i> , dont les avoirs sont énormes... (171)	Exotisation (To) Exotisation (Tc)
...in the <i>San Joaquin Valley</i> ... (115)	...dans la <i>San Joaquin Valley</i> ... (225)	...dans la <i>vallée de San Joaquin</i> ... (172)	Exotisation (To) Exotisation partielle (Tc)
...from <i>three to 15 dollars</i> a month... (116)	...entre <i>trois et cinq dollars</i> par mois... (226)	...entre <i>trois et 15 \$</i> par mois... (172)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
...not the <i>\$15 houses</i> ... (116)	...non pas les maisons à <i>quinze dollars</i> ... (226)	Non pas les maisons à <i>15 \$</i> ... (173)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)

Tableau 5.2 – Compilation des données générales sur la naturalisation et l'exotisation (3 de 9)

...which can only be rented by field bosses (called <i>pushers</i> ) ... (116)	...qui peuvent être seulement loués aux contremaîtres, les <i>pushers</i> ... (226)	...qui ne peuvent être loués que par les contremaîtres (appelés « <i>pousse-culs</i> »)... (176)	Exotisation (To) Naturalisation (Tc)
...one-room shacks usually about 10 by 12 feet... (117)	...des cabanes d'une seule pièce d'environ <i>quatre mètres sur trois</i> ... (226)	...des cabanes d'une seule pièce mesurant habituellement <i>10 pieds sur 12</i> ... (176)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
A fairly typical ranch in <i>Kern County</i> ... (117)	Un ranch typique dans le <i>comté de Kern</i> ... (226)	Un ranch assez typique du <i>comté de Kern</i> ... (176)	Exotisation partielle (To) Exotisation partielle (Tc)
...he will be continually attended by the “ <i>pusher</i> ”... (118)	...il est continuellement surveillé par le contremaître, le <i>pusher</i> ,... (226)	... il est continuellement surveillé par le « <i>pousse-cul</i> »,... (177)	Exotisation (To) Naturalisation (Tc)
...these ranches usually charge a rent of \$5 a month... (119)	...sont loués <i>cinq dollars</i> par mois... (227)	... demandent habituellement 5 \$ par mois... (178)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
...a member of the Board of Supervisors of <i>Imperial County</i> ... (119)	...un membre du comité de surveillance de l' <i>Imperial County</i> ... (228)	...membre du comité de surveillance du <i>comté Imperial</i> ... (179-180)	Exotisation (To) Exotisation partielle (Tc)
...active in the <i>Imperial Valley</i> Associated Farmers group. (119)	...très actif dans le groupe des fermiers associés de l' <i>Imperial Valley</i> . (228)	...actif au sein de la section des Fermiers Associés de la <i>vallée Imperial</i> . (180)	Naturalisation (To) Exotisation partielle (Tc)
In <i>Imperial Valley</i> , we don't need... (120)	Nous n'avons pas besoin dans l' <i>Imperial Valley</i> ... (228)	Dans la <i>vallée Imperial</i> , nous n'avons pas besoin... (180)	Exotisation (To) Exotisation partielle (Tc)

Tableau 5.2 – Compilation des données générales sur la naturalisation et l'exotisation (4 de 9)

...the large growers of the <i>Imperial Valley</i> ... (120)	...les grands propriétaires de l' <i>Imperial Valley</i> ... (228)	...les gros producteurs de la <i>vallée Imperial</i> ... (177)	Exotisation (To) Exotisation partielle (Tc)
...costs approximately \$18,000. (121)	...a coûté environ <i>dix-huit mille dollars</i> . (228)	... coûte environ <i>18 000 \$</i> . (178)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
...a <i>Good Neighbors committee</i> . (122)	...au <i>comité de Bon Voisinage</i> . (229)	...au <i>comité de bon voisinage</i> . (179)	Naturalisation (To) Naturalisation (Tc)
<i>The Good Neighbors</i> , a woman's organization... (123)	Une organisation de femmes, <i>les Bons Voisins</i> ... (229)	Le <i>comité de bon voisinage</i> , une organisation féminine... (180)	Naturalisation (To) Naturalisation (Tc)
...governs and watches the <i>nursery</i> , where children can be left, while the mothers are working... (123)	...dirige et surveille la <i>crèche</i> , à laquelle sont confiés les enfants dont les mères travaillent. (229)	...s' <i>occupe des enfants pendant que les mères travaillent</i> ... (180)	Naturalisation (To) Neutralisation (Tc)
The remaining <i>15 per cent</i> includes... (124)	Les <i>quinze pour cent</i> restants... (230)	Les <i>15 pour cent</i> restants... (182)	Naturalisation (To) Naturalisation (Tc)
...a group from the <i>Good Neighbors</i> meets it... (124)	...une délégation du <i>comité de Bon Voisinage</i> la rencontre... (230)	...une délégation du <i>comité de bon voisinage</i> la rencontre... (182)	Naturalisation (To) Naturalisation (Tc)
These <i>Good Neighbors</i> are not trained social workers... (125)	Les <i>Bons Voisins</i> n'ont pas l'expérience de travailleurs sociaux... (230)	Les femmes du <i>comité de bon voisinage</i> ne sont pas des travailleuses sociales professionnelles... (182)	Naturalisation (To) Naturalisation (Tc)
The <i>Good Neighbors</i> at once took the family in hand... (125)	Les <i>Bons Voisins</i> ont immédiatement pris en charge la famille... (230)	Le <i>comité de bon voisinage</i> a immédiatement pris en main la famille... (182)	Naturalisation (To) Naturalisation (Tc)
These two camps accommodate about <i>200 families</i> . (125)	Ces deux camps abritent chacun <i>deux cents</i> familles... (231)	Ces deux camps accueillent environ <i>200</i> familles chacun. (183)	Naturalisation (To) Naturalisation (Tc)

Tableau 5.2 – Compilation des données générales sur la naturalisation et l'exotisation (5 de 9)

...which must be cared for after a 10 or 12-hours' day of work... (125)	...dont chacun s'occupe après une journée de dix ou douze heures... (231)	... après une journée de travail de 10 à 12 heures... (183)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
The Federal Government, through the Resettlement Administration,... (126)	Le gouvernement fédéral, sous la forme de la Resettlement Administration (services de relogement),... (231)	Le gouvernement fédéral, par l'intermédiaire de la Resettlement Administration, un service de relogement,... (183)	Exotisation (To) Exotisation (Tc)
The greater part of the new migrants from the dust bowl... (126)	À une écrasante majorité, les nouveaux émigrants du Dust Bowl... (231)	La plus grande partie des migrants provenant du Dust Bowl... (184)	Exotisation (To) Exotisation (Tc)
The plan of the Resettlement Administration... (126)	Les projets d'extension des camps envisagés par la Resettlement Administration... (231)	Le plan de la Resettlement Administration... (184)	Exotisation (To) Exotisation (Tc)
...a constant charge on the sheriff's office. (127)	...sont une charge permanente pour les shérifs. (231)	...sont une charge financière constante pour les bureaux de shérif. (184)	Exotisation (To) Exotisation (Tc)
...a man of 50, his wife of 45, two boys, 15 and 12, and a girl of six. (128-129)	...un homme de cinquante ans, sa femme de quarante-cinq ans, deux garçons de quinze et douze ans, une fillette de six ans. (232)	... un homme de 50 ans, sa femme de 45 ans, deux fils de 15 et 12 ans et une petite fille de six ans. (186-187)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
...a little ranch of 50 acres of prairie. (129)	...un petit ranch de vingt-cinq hectares de prairie. (232)	...un petit ranch de 50 acres de prairie. (187)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
The older boy and father together made \$60. (129)	À eux deux, l'aîné des garçons et le père ont gagné soixante dollars. (233)	L'aîné des fils et le père ont gagné ensemble 60 \$. (187)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
...together with three second-hand tires, took \$22. (129)	...y compris l'achat de trois pneus d'occasion, s'est élevé à vingt-deux dollars. (233)	...s'est ajouté l'achat de trois pneus d'occasion, ont coûté 22 \$. (187)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)

Tableau 5.2 – Compilation des données générales sur la naturalisation et l'exotisation (6 de 9)

Doctors' bills amounted to \$10... (129)	La visite du médecin a coûté <i>dix dollars</i> ... (233)	Les honoraires des médecins se sont élevés à <i>10 \$</i> ... (187)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
The father sold the Dodge for \$30... (130)	Le père a vendu sa camionnette pour <i>trente dollars</i> ... (233)	Le père a vendu son vieux Dodge pour <i>30 \$</i> ... (188)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
...and bought a \$2 wreath for the funeral. (130)	...et acheté une couronne mortuaire pour <i>deux dollars</i> . (233)	...et acheté une couronne mortuaire de <i>2 \$</i> pour les obsèques. (188)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
The family moved into <i>Kern County</i> ... (129)	Ayant atteint le <i>comté de Kern</i> ... (233)	La famille s'est dirigée vers le <i>comté de Kern</i> ... (187)	Exotisation partielle (To) Exotisation partielle (Tc)
The <i>15-year-old</i> boy... (129)	Le garçon de <i>quinze ans</i> ... (233)	Le <i>filz aîné</i> ... (187)	Naturalisation (To) Naturalisation (To)
The <i>12-year-old</i> boy... (129)	Son frère <i>cadet</i> ... (233)	Le <i>cadet</i> ... (187)	Naturalisation (To) Naturalisation (Tc)
He was on the weak ankle too soon and could not make over <i>75¢</i> a day... (130)	C'était trop tôt pour sa foulure, et il n'a pas réussi à gagner plus de <i>soixante-quinze cents par jour</i> ... (234)	Il s'est mis à marcher trop tôt sur sa cheville faible et il ne pouvait gagner plus de <i>75 ¢ par jour</i> ... (189)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
...concerns the hookworm situation in <i>Stanislaus County</i> . (131)	L'ankylostomiase qui sévit dans le <i>comté de Stanislaus</i> ... (234)	...la présence de vers parasites dans le <i>comté de Stanislaus</i> . (190)	Exotisation partielle (To) Exotisation partielle (Tc)
...the maximum a worker can make is <i>\$400</i> a year... (132)	...le maximum qu'un travailleur puisse gagner est <i>quatre cents dollars</i> par an... (234)	...le salaire maximal d'un travailleur est de <i>400 \$</i> par année... (190)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
...while the average is around <i>\$300</i> ... (132)	...la moyenne générale est <i>trois cents dollars</i> ... (234)	...la moyenne se situant autour de <i>300 \$</i> ... (190)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)

Tableau 5.2 – Compilation des données générales sur la naturalisation et l'exotisation (7 de 9)

...and the large minimum is \$150 a year. (132)	...mais une large minorité ne dépasse pas <i>cent cinquante dollars</i> . (235)	...et le minimum pour un grand nombre, à 150 \$. (190)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
...intensive farming in the <i>Imperial Valley</i> ... (136)	...qui démarraient dans l' <i>Imperial Valley</i> ... (237)	...agriculture intensive dans la <i>vallée Imperial</i> ... (195)	Exotisation (To) Exotisation partielle (Tc)
...the small farmers ( <i>five to 20 acres</i> )... (136)	...les petits fermiers ( <i>de trois à dix hectares</i> )... (237)	...les petits fermiers ( <i>terres de cinq à 20 acres</i> )... (196)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
...in the <i>Imperial Valley</i> ... (137)	...dans l' <i>Imperial Valley</i> ... (237)	dans la <i>vallée Imperial</i> ... (196)	Exotisation (To) Exotisation partielle (Tc)
...a special commission's report to the <i>National Labor Board</i> ... (137)	...le rapporteur d'une commission spéciale du <i>National Labor Board</i> , le <i>ministère du Travail américain</i> ... (237)	...le rapport d'une commission spéciale du <i>National Labor Board</i> , <i>bureau américain des relations de travail</i> , ... (196)	Exotisation partielle(To) Exotisation partielle(Tc)
...representative citizens of <i>Imperial Valley</i> ... (137)	...des élus de l' <i>Imperial Valley</i> ... (238)	...des élus de la <i>vallée Imperial</i> ... (197)	Exotisation (To) Exotisation partielle (Tc)
...are not extended to Mexicans in the <i>Imperial Valley</i> . (138)	...ne s'appliquent pas aux Mexicains de l' <i>Imperial Valley</i> . (238)	Dans la <i>vallée Imperial</i> , les Mexicains ne bénéficient pas... (197)	Exotisation (To) Exotisation partielle (Tc)
...31,000 of these little brown men... (138)	... <i>trente et un mille</i> de ces petits bonhommes bruns... (238)	...31 000 de ces petits hommes basanés... (198)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
A labor coordinator of <i>SRA</i> has said... (139)	(omission de ce passage)	Comme l'a dit un coordonnateur de la main-d'œuvre de la <i>State Relief Administration</i> , <i>organisme de secours venant à l'aide de travailleurs migrants</i> ... (198-199)	∅ (To) Exotisation (Tc) (+ explicitation)

Tableau 5.2 – Compilation des données générales sur la naturalisation et l'exotisation (8 de 9)

...the vigilante raid in the <i>Salinas Valley</i> ... (139)	...des milices ont attaqué un foyer de Philippins dans la <i>Salinas Valley</i> ... (239)	... le raid d'un groupe de vigiles dans la <i>vallée de Salinas</i> ... (199)	Exotisation (To) Exotisation partielle (Tc)
...the 35,000 Filipinos in California... (139)	(omission de ce passage)	...35 000 Philippins se trouvant en Californie... (199)	∅ (To) Exotisation (Tc)
The <i>attorney-general</i> , who has been given power... (144)	Le <i>procureur général</i> , qui a reçu tout pouvoir pour enquêter... (241)	L' <i>attorney général</i> , qui est compétent pour agir sur ces questions... (205)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)
In the county seats the <i>coroners</i> are filling... (146)	Dans le comté, les <i>coroners</i> inscrivent... (243)	Dans les comtés, les <i>coroners</i> inscrivent... (208)	Exotisation (To) Exotisation (Tc)
The <i>Associated Farmers</i> , which presumes to speak... (147)	Le groupement des <i>Fermiers associés</i> , qui se permet de parler... (243)	Les <i>Fermiers Associés</i> , qui prétendent parler... (209)	Naturalisation (To) Naturalisation (Tc)
...a close-knit financial group as the <i>Associated Farmers</i> ... (147)	...un groupement financier aussi bien organise que le sont les <i>Fermiers associés</i> ... (244)	...un groupe financier tissé aussi serré que le sont les <i>Fermiers Associés</i> ... (209)	Naturalisation (To) Naturalisation (Tc)
Anyway that is the <i>Associated Farmers</i> contribution... (147)	En tout cas, voilà la réponse des <i>Fermiers associés</i> ... (244)	De toute façon, c'est ainsi que répondent les <i>Fermiers Associés</i> ... (210)	Naturalisation (To) Naturalisation (Tc)
...who do not belong to the <i>Associated Farmers</i> ... (147)	...qui ne font pas partie de groupements comme les <i>Fermiers associés</i> ... (244)	...qui ne font pas partie des <i>Fermiers Associés</i> ... (210)	Naturalisation (To) Naturalisation (Tc)
...furnished by the <i>Council of Women for Home Missions</i> , a national church organization. (149)	...appartenant au <i>conseil pour les missions métropolitaines</i> , une organisation religieuse nationale. (244)	...fournis par le <i>Council of Women for Home Missions</i> , une organisation religieuse nationale. (211)	Naturalisation (To) Exotisation (Tc)



Tableau 5.2 – Compilation des données générales sur la naturalisation et l'exotisation (9 de 9)

...pickers wanted in Bakersville, Fresno or <i>Imperial Valley</i> . (149)	...ouvriers pour cueillir le coton à Bakersville, Fresno, ou dans la <i>Vallée Impériale</i> » (245)	« Cueilleurs de coton demandés à Bakersfield, à Fresno ou dans la <i>vallée Imperial</i> ». (212)	Naturalisation (To) Exotisation partielle (Tc)
...and the CCC ordered to pick their crops. (150)	...et les <i>Corps de Conservation Civils</i> pour faire leurs récoltes. (246)	...et le <i>Corps civil de protection de l'environnement</i> pour qu'ils fassent leurs récoltes. (213)	Naturalisation (To) Naturalisation (Tc)

Tableau 5.3 – Compilation des données spécifiques sur les institutions (Traduction originelle) (1 de 2)

Texte source	Traduction originelle	Nature du titre	Procédé
...whether practiced in the <i>Grange</i> ... (105)	...qu'ils pratiquaient au sein de <i>l'association des agriculteurs</i> ... (219)	Anthroponyme	Naturalisation
...and the man was a member of the <i>grange</i> . (108)	...l'homme était membre d'un <i>syndicat d'agriculteurs</i> . (221)	Anthroponyme	Naturalisation
Indeed such organizations as <i>Associated Farmers, Inc</i> ... (115) ...active in the Imperial Valley <i>Associated Farmers</i> group. (119)	Le conseil d'administration d'organisations telles qu' <i>Associated Farmers, Inc</i> ... (225) ...très actif dans le groupe des <i>fermiers associés</i> de l'Imperial Valley. (228)	Ergonyme	Exotisation Naturalisation
...for example the tremendous <i>Bank of America</i> holdings... (115)	...comme en témoignent les énormes propriétés de la <i>Bank of America</i> ... (225)	Ergonyme	Exotisation
...a <i>Good Neighbors</i> committee. (122) The <i>Good Neighbors</i> , a woman's organization... (123)	...au comité de <i>Bon Voisinage</i> . (229) Une organisation de femmes, les <i>Bons Voisins</i> ... (229)	Anthroponyme	Naturalisation
The Federal Government, through the <i>Resettlement Administration</i> ,... (126)	Le gouvernement fédéral, sous la forme de la <i>Resettlement Administration (services de relogement)</i> ,... (231)	Anthroponyme	Exotisation partielle + explicitation
...a special commission's report to the <i>National Labor Board</i> ... (137)	...le rapporteur d'une commission spéciale du <i>National Labor Board, le ministère du Travail américain</i> ... (237)	Anthroponyme	Exotisation partielle + explicitation erronée

Tableau 5.3 – Compilation des données spécifiques sur les institutions (Traduction originelle) (2 de 2)

A labor coordinator of <i>SRA</i> has said... (139)	(omission)	∅	∅
...furnished by the <i>Council of Women for Home Missions</i> , a national church organization. (148)	...appartenant au <i>conseil pour les missions métropolitaines</i> , une organisation religieuse nationale. (244)	Anthroponyme	Naturalisation
...and the <i>CCC</i> ordered to pick their crops. (150)	...et les <i>Corps de Conservation Civils</i> pour faire leurs récoltes. (246)	Anthroponyme	Naturalisation

Tableau 5.4 – Compilation des données spécifiques sur les institutions (Traduction contemporaine) (1 de 2)

Texte source	Traduction contemporaine	Nature du titre	Procédé
...whether practiced in the <i>Grange</i> ... (105)	...qu'il soit exercé au sein de <i>La Grange</i> , fédération agricole... (159)	Anthroponyme	Exotisation partielle (+ explicitation)
...and the man was a member of the <i>Grange</i> . (108)	...et le père était membre de <i>la Grange</i> . (163)	Anthroponyme	Exotisation
Indeed such organizations as <i>Associated Farmers, Inc</i> ... (115)	En effet, des organisations comme les <i>Fermiers Associés</i> ... (171)	Ergonyme	Naturalisation
...for example the tremendous <i>Bank of America</i> holdings... (115)	...comme la <i>Bank of America</i> , dont les avoirs sont énormes... (171)	Ergonyme	Exotisation
...active in the Imperial Valley <i>Associated Farmers</i> group... (119)	...actif au sein de la section des <i>Fermiers Associés</i> de la vallée Imperial... (176)	Ergonyme	Naturalisation
...a <i>Good Neighbors</i> committee. (122) The <i>Good Neighbors</i> , a woman's organization... (123)	...au comité de bon voisinage. (179)	Anthroponyme	Naturalisation
The Federal Government, through the <i>Resettlement Administration</i> ,... (126)	Le gouvernement fédéral, par l'intermédiaire de la <i>Resettlement Administration</i> , un service de relogement,... (183)	Anthroponyme	Exotisation partielle (+ explicitation)
...a special commission's report to the <i>National Labor Board</i> ... (137)	...le rapport d'une commission spéciale du <i>National Labor Board</i> , bureau américain des relations de travail, (196)	Anthroponyme	Exotisation partielle (+ explicitation)

Tableau 5.4 – Compilation des données spécifiques sur les institutions (Traduction contemporaine) (2 de 2)

A labor coordinator of <i>SRA</i> has said... (140)	...un coordonnateur de la main-d'œuvre de la <i>State Relief Administration, organisme de secours venant à l'aide de travailleurs migrants...</i> (198-199)	Anthroponyme	Exotisation partielle (+ explicitation)
...furnished by the <i>Council of Women for Home Missions</i> , a national church organization. (150)	...fournis par le <i>Council of Women for Home Missions</i> , une organisation religieuse nationale. (211)	Anthroponyme	Exotisation
...and the <i>CCC</i> ordered to pick their crops. (152)	...et le <i>Corps civil de protection de l'environnement</i> pour qu'ils fassent leurs récoltes. (213)	Anthroponyme	Naturalisation

Tableau 5.5 – Compilation des données sur la présence du sujet traduisant (1 de 2)

Texte source	Traduction originelle (To)	Traduction contemporaine (Tc)
Arriving in a district they find the dislike always meted out by the resident to the foreigner, <i>the outlander</i> . (101)	En arrivant dans un district, ils se heurtent toujours à l'aversion du résident envers l'étranger — <i>l'étranger à la terre</i> . (216)	À leur arrivée dans un endroit, ils sont accueillis par l'animosité du résidant envers l'étranger, <i>le réfugié</i> . (155)
They are men who have <i>worked hard</i> on their own farms... (103)	Ce sont des hommes qui ont <i>travaillé dur</i> sur leurs propriétés... (218)	Ce sont des gens qui ont <i>trimé dur</i> sur leur propre ferme... (157)
« ...we're bums and we got to <i>get out</i> ». (105)	« ...nous sommes des vagabonds et nous devons <i>ficher le camp</i> . » (219)	« ...on est des voyous pis on doit <i>foutre le camp</i> . » (160)
It is only on close approach that it can be seen that these are <i>homes</i> . (107)	En vous approchant, vous découvrez qu'il s'agit de <i>maisons</i> . (220)	Ce n'est qu'en s'approchant qu'on s'aperçoit qu'il s'agit d' <i>habitations</i> . (162)
Sometimes they still start the older children off to school, but the <i>ragged little things</i> will not go... (110)	Les parents tentent parfois d'envoyer les aînés à l'école, mais <i>les petites choses en haillons</i> se cachent... (222)	Parfois, ils envoient les enfants plus âgés à l'école, mais <i>ces petits guenilleux</i> n'y vont pas. (165)
...the vigilantes may burn <i>the poor houses</i> . (112)	...les milices viennent brûler <i>les misérables cabanes</i> . (223)	...les vigiles peuvent incendier <i>leurs bicoques</i> . (168)
...the man with a family will <i>starve</i> if he loses his car. (117)	...le chargé de famille, lui, <i>risque la famine</i> s'il se défait de sa voiture. (226)	...mais l'homme qui a une famille va <i>crever de faim</i> s'il perd sa voiture. (174)
If he does not keep up, he <i>is fired</i> . (118)	S'il ne suit pas son rythme, l'homme <i>est renvoyé</i> . (226)	Si le travailleur ne peut garder la cadence, il <i>est viré</i> . (174)
...the dignity and decency that <i>had been kicked out</i> of the migrants by their intolerable mode of life. (122)	...la dignité et la décence dont leur intolérable mode de vie <i>a privé</i> les migrants. (228)	...de la dignité et de la décence dont les migrants <i>ont été dépouillés</i> à cause de leur mode de vie intolérable. (182)
A man <i>herded about</i> , surrounded by armed guards... (122)	Un homme <i>parqué</i> , entouré de gardes armés... (229)	Un homme <i>traité comme une bête</i> , entouré de gardes armés... (178)
...or he would <i>starve to death</i> . (128)	... — sauf à se condamner à <i>mourir de faim</i> — ... (232)	...sinon il <i>crèverait de faim</i> . (186)

**Tableau 5.5 – Compilation des données sur la présence du sujet traduisant (2 de 2)**

...a store of cheap, <i>filling food</i> ... (130)	...une certaine quantité de <i>produits</i> bon marché et <i>nourrissants</i> ... (233)	...une réserve d' <i>aliments bourratifs</i> peu coûteux... (189)
--	---	---

ANNEXE B – TEXTE SOURCE

*THEIR BLOOD IS STRONG*



John Steinbeck

# Their Blood Is Strong

## *The Harvest Gypsies*

AT THIS SEASON OF THE YEAR, when California's great crops are coming into harvest, the heavy grapes, the prunes, the apples and lettuce and the rapidly maturing cotton, our highways swarm with the migrant workers, that shifting group of nomadic, poverty-stricken harvesters driven by hunger and the threat of hunger from crop to crop, from harvest to harvest, up and down the state and into Oregon to some extent, and into Washington a little. But it is California which has and needs the majority of these new gypsies. It is a short study of these wanderers that these articles will undertake. There are at least 150,000 homeless migrants wandering up and down the state, and that is an army large enough to make it important to every person in the state.

To the casual traveler on the great highways the movements of the migrants are mysterious if they are seen at all, for suddenly the roads will be filled with open rattletrap cars loaded with children and with dirty bedding, with fire-blackened cooking utensils. The boxcars and gondolas on the railroad lines will be filled with men. And then, just as suddenly, they will have disappeared from the main routes. On side roads and near rivers where there is little travel the squalid, filthy squatters' camp will have been set up, and the orchards will be filled with pickers and cutters and driers.

The unique nature of California agriculture requires that these migrants exist, and requires that they move about. Peaches and grapes, hops and cotton cannot be harvested by a resident population of laborers. For example, a large peach orchard which requires the work of 20 men the year round will need as many as 2,000 for the brief time of picking and packing. And if the migration of the 2,000 should not occur, if it should be delayed even a week, the crop will rot and be lost.

Thus, in California we find a curious attitude toward a group that makes our agriculture successful. The migrants are needed, and they are hated. Arriving in a district they find the dislike always meted out by the resident to the foreigner, the outlander. This hatred of the stranger occurs in the whole range of human history, from the most primitive village form to our own highly organized industrial farming. The migrants are hated for the following reasons, that they are ignorant and dirty people, that they are carriers of disease, that they increase the necessity for police and the tax bill for schooling in a community, and that if they are allowed to organize they can, simply by refusing to work, wipe out the season's crops. They are never received into a community nor into the life of a community. Wanderers in fact, they are never allowed to feel at home in the communities that demand their services.

Let us see what kind of people they are, where they come from, and the routes of their wanderings. In the past they have been of several races, encouraged to come and often imported as cheap labor; Chinese in the early period, then Filipinos, Japanese and Mexicans. These were foreigners, and as such they were ostracized and segregated and herded about.

If they attempted to organize they were deported or arrested, and having no advocates they were never able to get a hearing for their problems. But in recent years the foreign migrants have begun to organize, and at this danger signal they have been deported in great numbers, for there was a new reservoir from which a great quantity of cheap labor could be obtained.

The drought in the middle west has driven the agricultural populations of Oklahoma, Nebraska and parts of Kansas and Texas westward. Their lands are destroyed and they can never go back to them.

Thousands of them are crossing the borders in ancient rattling automobiles, destitute and hungry and homeless, ready to accept any pay so that they may eat and feed their children. And this is a new thing in migrant labor, for the foreign workers were usually imported without their children and everything that remains of their old life with them.

They arrive in California usually having used up every resource to get here, even to the selling of the poor blankets and utensils and tools on the way to buy gasoline. They arrive bewildered and beaten and usually in a state of semi-starvation, with only one necessity to face immediately, and that is to find work at any wage in order that the family may eat.

And there is only one field in California that can receive them. Ineligible for relief, they must become migratory field workers.

Because the old kind of laborers, Mexicans and Filipinos, are being deported and repatriated very rapidly, while on the other hand the river of dust bowl refugees increases all the time, it is this new kind of migrant that we shall largely consider.

The earlier foreign migrants have invariably been drawn from a peon class. This is not the case with the new migrants.

They are small farmers who have lost their farms, or farm hands who have lived with the family in the old American way. They are men who have worked hard on their own farms and have felt the pride of possessing and living in close touch with the land.

They are resourceful and intelligent Americans who have gone through the hell of the drought, have seen their lands wither and die and the top soil blow away; and this, to a man who has owned his land, is a curious and terrible pain.

And then they have made the crossing and have seen often the death of their children on the way. Their cars have been broken down and been repaired with the ingenuity of the land man.

Often they patched the worn-out tires every few miles. They have weathered the thing, and they can weather much more for their blood is strong.

They are descendants of men who crossed into the middle west, who won their lands by fighting, who cultivated the prairies and stayed with them until they went back to desert.

And because of their tradition and their training, they are not migrants by nature. They are gypsies by force of circumstances.

In their heads, as they move wearily from harvest to harvest, there is one urge and one overwhelming need, to acquire a little land again, and to settle on it and stop their wandering. One has only to go into the squatters' camps where the families live on the ground and have no homes, no beds and no equipment; and one has only to look at the strong purposeful faces, often filled with pain and more often, when they see the corporation-held idle lands, filled with anger, to know that this new race is here to stay and that heed must be taken of it.

It should be understood that with this new race the old methods of repression, of starvation wages, of jailing, beating and intimidation are not going to work; these are American people. Consequently we must meet them with understanding and attempt to work out the problem to their benefit as well as ours.

It is difficult to believe what one large speculative farmer has said, that the success of California agriculture requires that we create and maintain a peon class. For if this is true, then California must depart from the semblance of democratic government that remains here.

The names of the new migrants indicate that they are of English, German and Scandinavian descent. There are Munns, Holbrooks, Hansens, Schmidts.

And they are strangely anachronistic in one way: having been brought up in the prairies where industrialization never penetrated, they have jumped with no transition from the old agrarian, self-containing farm where nearly everything used was raised or manufactured, to a system of agriculture so industrialized that the man who plants a

crop does not often see, let alone harvest, the fruit of his planting, where the migrant has no contact with the growth cycle.

And there is another difference between their old life and the new. They have come from the little farm districts where democracy was not only possible but inevitable, where popular government, whether practiced in the Grange, in church organization or in local government, was the responsibility of every man. And they have come into the country where, because of the movement necessary to make a living, they are not allowed any vote whatever, but are rather considered a properly unprivileged class.

Let us see the fields that require the impact of their labor and the districts to which they must travel. As one little boy in a squatters' camp said, "When they need us they call us migrants, and when we've picked their crop, we're bums and we got to get out."

There are the vegetable crops of the Imperial Valley, the lettuce, cauliflower, tomatoes, cabbage to be picked and packed, to be hoed and irrigated. There are several crops a year to be harvested, but there is not time distribution sufficient to give the migrants permanent work.

The orange orchards deliver two crops a year, but the picking season is short. Farther north, in Kern County and up the San Joaquin Valley, the migrants are needed for grapes, cotton, pears, melons, beans and peaches.

In the outer valley, near Salinas, Watsonville, and Santa Clara there are lettuce, cauliflowers, artichokes, apples, prunes, apricots. North of San Francisco the produce is of grapes, deciduous fruits and hops. The Sacramento Valley needs masses of

migrants for its asparagus, its walnuts, peaches, prunes, etc. These great valleys with their intensive farming make their seasonal demands on migrant labor.

A short time, then, before the actual picking begins, there is the scurrying on the highways, the families in open cars hurrying to the ready crops and hurrying to be first at work. For it has been the habit of the growers associations of the state to provide by importation, twice as much labor as was necessary, so that wages might remain low.

Hence the hurry, for if the migrant is a little late the places may all be filled and he will have taken his trip for nothing. And there are many things that may happen even if he is in time. The crop may be late, or there may occur one of those situations like that at Nipomo last year when twelve hundred workers arrived to pick the pea crop only to find it spoiled by rain.

All resources having been used to get to the field, the migrants could not move on; they stayed and starved until government aid tardily was found for them.

And so they move, frantically, with starvation close behind them. And in this series of articles we shall try to see how they live and what kind of people they are, what their living standard is, what is done for them and to them, and what their problems and needs are. For while California has been successful in its use of migrant labor, it is gradually building a human structure which will certainly change the State, and may, if handled with the inhumanity and stupidity that have characterized the past, destroy the present system of agricultural economics.



## Chapter 2

THE SQUATTERS' CAMPS ARE LOCATED all over California. Let us see what a typical one is like. It is located on the banks of a river, near an irrigation ditch or on a side road where a spring of water is available. From a distance it looks like a city dump, and well it may, for the city dumps are the sources for the material of which it is built. You can see a litter of dirty rags and scrap iron, of houses built of weeds, of flattened cans or of paper. It is only on close approach that it can be seen that these are homes.

Here is a house built by a family who have tried to maintain a neatness. The house is about 10 feet by 10 feet, and it is built completely of corrugated paper. The roof is peaked, the walls are tacked to a wooden frame. The dirt floor is swept clean, and along the irrigation ditch or in the muddy river the wife of the family scrubs clothes without soap and tries to rinse out the mud in muddy water. The spirit of this family is not quite broken, for the children, three of them, still have clothes, and the family possesses three old quilts and a soggy, lumpy mattress. But the money so needed for food cannot be used for soap nor for clothes.

With the first rain the carefully built house will slop down into a brown, pulpy mush; in a few months the clothes will fray off the children's bodies while the lack of nourishing food will subject the whole family to pneumonia when the first cold comes.

Five years ago this family had fifty acres of land and a thousand dollars in the bank. The wife belonged to a sewing circle and the man was a member of the grange. They raised chickens, pigs, pigeons and vegetables and fruit for their own use; and their land produced the tall corn of the middle west. Now they have nothing.

If the husband hits every harvest without delay and works the maximum time, he may make four hundred dollars this year. But if anything happens, if his old car breaks down, if he is late and misses a harvest or two, he will have to feed his whole family on as little as one hundred and fifty.

But there is still pride in this family. Wherever they stop they try to put the children in school. It may be that the children will be in a school for as much as a month before they are moved to another locality.

Here, in the faces of the husband and his wife, you begin to see an expression you will notice on every face; not worry, but absolute terror of the starvation that crowds in against the borders of the camp. This man has tried to make a toilet by digging a hole in the ground near his paper house and surrounding it with an old piece of burlap. But he will only do things like that this year.

He is a newcomer and his spirit and decency and his sense of his own dignity have not been quite wiped out. Next year he will be like his next door neighbor.

This is a family of six; a man, his wife and four children. They live in a tent the color of the ground. Rot has set in on the canvas so that the flaps and the sides hang in tatters and are held together with bits of rusty baling wire. There is one bed in the family and that is a big tick lying on the ground inside the tent.

They have one quilt and a piece of canvas for bedding. The sleeping arrangement is clever. Mother and father lie down together and two children lie between them. Then, heading the other way, the other two children lie, the littler ones. If the mother and father sleep with their legs spread wide, there is room for the legs of the children.

There is more filth here. The tent is full of flies clinging to the apple box that is the dinner table, buzzing about the foul clothes of the children, particularly the baby, who has not been bathed nor cleaned for several days.

This family has been on the road longer than the builder of the paper house. There is no toilet here, but there is a clump of willows nearby where human feces lie exposed to the flies—the same flies that are in the tent.

Two weeks ago there was another child, a four year old boy. For a few weeks they had noticed that he was kind of lackadaisical, that his eyes had been feverish.

They had given him the best place in the bed, between father and mother. But one night he went into convulsions and died, and the next morning the coroner's wagon took him away. It was one step down.

They know pretty well that it was a diet of fresh fruit, beans and little else that caused his death. He had no milk for months. With this death there came a change of mind in his family. The father and mother now feel that paralyzed dullness with which the mind protects itself against too much sorrow and too much pain.

And this father will not be able to make a maximum of four hundred dollars a year any more because he is no longer alert; he isn't quick at piece-work, and he is not able to fight clear of the dullness that has settled on him. His spirit is losing caste rapidly.

The dullness shows in the faces of this family, and in addition there is a sullenness that makes them taciturn. Sometimes they still start the older children off to school, but the ragged little things will not go; they hide in ditches or wander off by themselves until it is time to go back to the tent, because they are scorned in the school.

The better-dressed children shout and jeer, the teachers are quite often impatient with these additions to their duties, and the parents of the “nice” children do not want to have disease carriers in the schools.

The father of this family once had a little grocery store and his family lived in back of it so that even the children could wait on the counter. When the drought set in there was no trade for the store any more.

This is the middle class of the squatters’ camp. In a few months this family will slip down to the lower class.

Dignity is all gone, and spirit has turned to sullen anger before it dies.

The next door neighbor family of man, wife and three children of from three to nine years of age, have built a house by driving willow branches into the ground and wattling weeds, tin, old paper and strips of carpet against them.

A few branches are placed over the top to keep out the noonday sun. It would not turn water at all. There is no bed.

Somewhere the family has found a big piece of old carpet. It is on the ground. To go to bed the members of the family lie on the ground and fold the carpet up over them.

The three year old child has a gunny sack tied about his middle for clothing. He has the swollen belly caused by malnutrition.

He sits on the ground in the sun in front of the house, and the little black fruit flies buzz in circles and land on his closed eyes and crawl up his nose until he weakly brushes them away.

They try to get at the mucous in the eye-corners. This child seems to have the reactions of a baby much younger. The first year he had a little milk, but he has had none since.

He will die in a very short time. The older children may survive. Four nights ago the mother had a baby in the tent, on the dirty carpet. It was born dead, which was just as well because she could not have fed it at the breast; her own diet will not produce milk.

After it was born and she had seen that it was dead, the mother rolled over and lay still for two days. She is up today, tottering around. The last baby, born less than a year ago, lived a week. This woman's eyes have the glazed, far-away look of a sleep walker's eyes.

She does not wash clothes any more. The drive that makes for cleanliness has been drained out of her and she hasn't the energy. The husband was a share-cropper once, but he couldn't make it go. Now he has lost even the desire to talk.

He will not look directly at you for that requires will, and will needs strength. He is a bad field worker for the same reason. It takes him a long time to make up his mind, so he is always late in moving and late in arriving in the fields. His top wage, when he can find work now, which isn't often, is a dollar a day.

The children do not even go to the willow clump any more. They squat where they are and kick a little dirt. The father is vaguely aware that there is a culture of hookworm in the mud along the river bank. He knows the children will get it on their bare feet.

But he hasn't the will nor the energy to resist. Too many things have happened to him. This is the lower class of the camp.

This is what the man in the tent will be in six months, what the man in the paper house with its peaked roof will be in a year, after his house has washed down and his children have sickened or died, after the loss of dignity and spirit have cut him down to a kind of sub-humanity.

Helpful strangers are not well-received in this camp. The local sheriff makes a raid now and then for a wanted man, and if there is labor trouble the vigilantes may burn the poor houses. Social workers, survey workers have taken case histories.

They are filed and open for inspection. These families have been questioned over and over about their origins, number of children living and dead.

The information is taken down and filed. That is that. It has been done so often and so little has come of it.

And there is another way for them to get attention. Let an epidemic break out, say typhoid or scarlet fever, and the country doctor will come to the camp and hurry the infected cases to the pest house. But malnutrition is not infectious, nor is dysentery, which is almost the rule among the children.

The county hospital has no room for measles, mumps, whooping cough; and yet these are often deadly to hunger-weakened children. And although we hear much about

the free clinics for the poor, these people do not know how to get the aid and they do not get it. Also, since most of their dealings with authority are painful to them, they prefer not to take the chance.

This is the squatters' camp. Some are a little better, some much worse. I have described three typical families. In some of the camps there are as many as three hundred families like these. Some are so far from water that it must be bought at five cents a bucket.

And if these men steal, if there is developing among them a suspicion and hatred of well-dressed, satisfied people, the reason is not to be sought in their origin nor in any tendency to weakness in their character.

## Chapter 3

WHEN IN THE COURSE OF THE SEASON the small farmer has need of an influx of migrant workers he usually draws from the squatters' camps. By small farmer I mean the owner of the five to 100-acre farm, who operates and oversees his own farm.

Farms of this size are the greatest users of labor from the notorious squatters camp. A few of the small farms set aside little pieces of land where the workers may pitch their shelters. Water is furnished, and once in a while a toilet. Rarely is there any facility for bathing. A small farm cannot afford the outlay necessary to maintain a sanitary camp.

Furthermore, the small farmers are afraid to allow groups of migrants to camp on their land, and they do not like the litter that is left when the men move on. On the whole, the relations between the migrants and the small farmers are friendly and understanding.

In many of California's agricultural strikes the small farmer has sided with the migrant against the powerful speculative farm groups. The workers realize that the problem of the small farmer is not unlike their own. We have the example in the San Joaquin Valley two years ago of a small farmer who sided with the workers in the cotton strike.



The speculative farm group, which is closely tied up with the power companies determined to force this farm from opposition by cutting off the power necessary for irrigation.

But the strikers surrounded and held the power pole and refused to allow the current to be shut off. Incidents of this nature occur very frequently.

The small farmer, then, draws his labor from the squatters' camp and from the state and federal camps, which will be dealt with later.

On the other hand the large farms very often maintain their camps for the laborers.

The large farms in California are organized as closely and are as centrally directed in their labor policy as are the industries and shipping, the banking and public utilities.

Indeed such organizations as Associated Farmers, Inc. have as members and board members officials of banks, publishers of newspapers and politicians; and through close association with the State Chamber of Commerce they have interlocking associations with shipowners' associations, public utilities corporations and transportation companies.

Members of these speculative farm organizations are of several kinds—individual absentee owners of great tracts of land, banks that have acquired land by foreclosure, for example the tremendous Bank of America holdings in the San Joaquin Valley, and incorporated farms having stockholders, boards of directors and the usual corporation approach.

These farms are invariably run by superintendents whose policies with regard to labor are directed from above. But the power of these organizations extends far beyond the governing of their own lands.

It is rare in California for a small farmer to be able to plant and mature his crops without loans from banks and finance companies. And since these banks and finance companies are at once members of the powerful growers' associations, and at the same time the one source of crop loans, the force of their policies on the small farmer can readily be seen. To refuse to obey is to invite foreclosure or a future denial of the necessary crop loan.

These strong groups, then, do not necessarily represent the general feeling toward labor; but being able to procure space in newspapers and on the radio, they are able, not only to represent themselves as the whole body of California farmers, but are actually able to impose their policies on a great number of the small farms.

The ranches operated by these speculative farmers usually have houses for their migrant laborers, houses for which they charge a rent of from three to 15 dollars a month.

On most of the places it is now allowed that a worker refuse to pay the rent. If he wants to work, he must live in the house, and the rent is taken from his first pay.

Let us see what this housing is like, not the \$15 houses which can only be rented by field bosses (called pushers), but the three to five dollar houses forced on the laborers.

The houses, one-room shacks usually about 10 by 12 feet, have no rug, no water, no bed. In one corner there is a little iron wood stove. Water must be carried from a faucet at the end of the street.

Also at the head of the street there will be either a dug toilet or a toilet with a septic tank to serve 100 to 150 people. A fairly typical ranch in Kern County had one bath house with a single shower and no heated water for the use of the whole block of houses, which had a capacity of 400 people.

The arrival of the migrant on such a ranch is something like this—he is assigned a house for his family; he may have from three to six children, but they must all live in the one room. He finds the ranch heavily policed by deputized employees.

The will of the ranch owner, then, is law; for these deputies are always on hand, their guns conspicuous. A disagreement constitutes resisting an officer. A glance at the list of migrants shot during a single year in California for “resisting an officer” will give a fair idea of the casualness of these “officers” in shooting workers.

The new arrival at the ranch will probably be without funds. His resources have been exhausted in getting here. But on many of the great ranches he will find a store run by the management at which he can get credit.

Thus he must work a second day to pay for his first, and so on. He is continually in debt. He must work. There is only one piece of property which is worth attaching for the debt, and that is his car; and while single men are able to get from harvest to harvest on the railroads and by hitch-hiking, the man with a family will starve if he loses his car. Under this threat he must go on working.

In the field he will be continually attended by the “pusher,” the field boss, and in many cases a pacer. In picking, a pacer will be a tree ahead of him. If he does not keep up, he is fired. And it is often the case that the pacer’s row is done over again afterwards.

On these large ranches there is no attempt made for the relaxation or entertainment of the workers. Indeed any attempt to congregate is broken up by the deputies for it is feared that if they are allowed to congregate they will organize, and that is the one thing the large ranches will not permit at any cost.

The attitude of the employer on the large ranch is one of hatred and suspicion, his method is the threat of the deputies’ guns.

The workers are herded about like animals. Every possible method is used to make them feel inferior and insecure. At the slightest suspicion that the men are organizing they are run from the ranch at the points of guns.

The large ranch owners know that if organization is ever effected there will be the expense of toilets, showers, decent living conditions and a raise in wages.

The attitude of the workers on the large ranch is much that of the employer, hatred and suspicion. The worker sees himself surrounded by force. He knows that he can be murdered without fear on the part of the employer, and he has little recourse to law.

He has taken refuge in a sullen, tense quiet. He cannot resist the credit that allows him to feed his family, but he knows perfectly well the reason for the credit.

There are a few large ranches in California which maintain “model houses” for the workers, neatly painted buildings with some conveniences.

These ranches usually charge a rent of \$5 a month for a single-room house and pay 33 1/3 per cent less than the prevailing wage.

The labor policy of these absentee-directed large farms has created the inevitable result. Usually there are guards at the gates, the roads are patrolled, permission to inspect the premises is never given.

It would almost seem that having built the repressive attitude toward the labor they need to survive, the directors were terrified of the things they have created.

This fear dictates an increase of the repressive method, a greater number of guards and a constant suggestion that the ranch is armed to fight.

Here, as in the squatters' camps, the dignity of the men is attacked. No trust is accorded them. They are surrounded as though it were suspected that they would break into revolt at any moment. It would seem that a surer method of forcing them to revolt could not be devised.

This repressive method results inevitably in flares of disorganized revolt which must be put down by force and by increased intimidation.

The large growers' groups have found the law inadequate to their uses; and they have become so powerful that such charges as felonious assault, mayhem and inciting to riot, kidnaping and flogging cannot be brought against them in the controlled courts.

The attitude of the large growers' associations toward labor is best stated by Mr. Hugh T. Osburne, a member of the Board of Supervisors of Imperial County and active in the Imperial Valley Associated Farmers group. Before the judiciary committee of the California Assembly he said:

“In Imperial Valley we don’t need this criminal syndicalism law. They have got to have it for the rest of the counties that don’t know how to handle these matters. We don’t need it because we have worked out our own way of handling these things. We won’t have another of these trials. We have a better way of doing it. Trials cost too much.”

“The better way,” as accepted by the large growers of the Imperial Valley, includes a system of terrorism that would be unusual in the Fascist nations of the world. The stupid policy of the large grower and the absentee speculative farmer in California has accomplished nothing but unrest, tension and hatred. A continuation of this approach constitutes a criminal endangering of the peace of the state.

## Chapter 4

THE FEDERAL GOVERNMENT, realizing that the miserable condition of the California migrant agricultural worker constitutes an immediate and vital problem, has set up two camps for the moving workers and contemplates eight more in the immediate future. The development of the camps at Arvin and at Marysville makes a social and economic study of vast interest.

The present camps are set up on leased ground. Future camps are to be constructed on land purchased by the Government. The Government provides places for tents. Permanent structures are simple, including washrooms, toilets and showers, an administration building and a place where the people can entertain themselves. The equipment at the Arvin camp, exclusive of rent of the land, costs approximately \$18,000.

At this camp, water, toilet paper and some medical supplies are provided. A resident manager is on the ground. Campers are received on the following simple conditions: (1) that the men are bona fide farm people and intend to work, (2) that they will help to maintain the cleanliness of the camp and (3) that in lieu of rent they will devote two hours a week towards the maintenance and improvement of the camp.

The result has been more than could be expected. From the first, the intent of the management has been to restore the dignity and decency that had been kicked out of the migrants by their intolerable mode of life.

In this series the word “dignity” has been used several times. It has been used not as some attitude of self-importance, but simply as a register of a man’s responsibility to the community.

A man herded about, surrounded by armed guards, starved and forced to live in filth loses his dignity; that is, he loses his valid position in regard to society, and consequently his whole ethics toward society. Nothing is a better example of this than the prison, where the men are reduced to no dignity and where crimes and infractions of the rule are constant.

We regard this destruction of dignity, then, as one of the most regrettable results of the migrant’s life, since it does reduce his responsibility and does make him a sullen outcast who will strike at our Government in any way that occurs to him.

The example at Arvin adds weight to such a conviction. The people in the camp are encouraged to govern themselves, and they have responded with simple and workable democracy.

The camp is divided into four units. Each unit, by direct election, is represented in a central governing committee, an entertainment committee, a maintenance committee and a Good Neighbors committee. Each of these members is elected by the vote of his unit, and is recallable by the same vote.



The manager, of course, has the right of veto, but he practically never finds it necessary to act contrary to the recommendations of the committee.

The result of this responsible self-government has been remarkable. The inhabitants of the camp came there beaten, sullen and destitute. But as their social sense was revived they have settled down. The camp takes care of its own destitute, feeding and sheltering those who have nothing with their own poor stores. The central committee makes the laws that govern the conduct of the inhabitants.

In the year that the Arvin camp has been in operation there has not been any need for outside police. Punishments are the restrictions of certain privileges such as admission to the community dances, or for continued anti-social conduct, a recommendation to the manager that the culprit be ejected from the camp.

A works committee assigns the labor to be done in the camp, improvements, garbage disposal, maintenance and repairs. The entertainment committee arranges for the weekly dances, the music for which is furnished by an orchestra made up of the inhabitants.

So well do they play that one orchestra has been lost to the radio already. This committee also takes care of the many self-made games and courts that have been built.

The Good Neighbors, a woman's organization, takes part in quilting and sewing projects, sees that destitution does not exist, governs and watches the nursery, where children can be left while the mothers are working in the fields and in the packing sheds. And all of this is done with the outside aid of one manager and one part-time

nurse. As experiments in natural and democratic self-government, these camps are unique in the United States.

In visiting these camps one is impressed with several things in particular. The sullen and frightened expression that is the rule among the migrants has disappeared from the faces of the Federal camp inhabitants. Instead there is a steadiness of gaze and a self-confidence that can only come of restored dignity.

The difference seems to lie in the new position of the migrant in the community. Before he came to the camp he had been policed, hated and moved about. It had been made clear that he was not wanted.

In the Federal camps every effort of the management is expended to give him his place in society. There are no persons on relief in these camps.

In the Arvin camp the central committee recommended the expulsion of a family which applied for relief. Employment is more common than in any similar group for, having something of their own, these men are better workers. The farmers in the vicinity seem to prefer the camp men to others.

The inhabitants of the Federal camps are no picked group. They are typical of the new migrants. They come from Oklahoma, Arkansas and Texas and the other drought states. Eighty-five per cent of them are former farm owners, farm renters or farm laborers. The remaining 15 per cent includes painters, mechanics, electricians and even professional men.

When a new family enters one of these camps it is usually dirty, tired and broken. A group from the Good Neighbors meets it, tells it the rules, helps it to get settled,

instructs it in the use of the sanitary facilities; and if there are insufficient blankets or shelters, furnishes them from its own stores.

The children are bathed and cleanly dressed and the needs of the future canvassed. If the children have not enough clothes the community sewing circle will get busy immediately. In case any of the family are sick the camp manager or the part-time nurse is called and treatment is carried out.

These Good Neighbors are not trained social workers, but they have what is perhaps more important, an understanding which grows from a likeness of experience. Nothing has happened to the newcomer that has not happened to the committee.

A typical manager's report is as follows:

"New arrivals. Low in foodstuffs. Most of the personal belongings were tied up in sacks and were in a filthy condition. The Good Neighbors at once took the family in hand, and by 10 o'clock they were fed, washed, camped, settled and asleep."

These two camps each accommodate about 200 families. They were started as experiments, and the experiments have proven successful. Between the rows of tents the families have started little gardens for the raising of vegetables, and the plots, which must be cared for after a 10 or 12-hours' day of work, produce beets, cabbages, corn, carrots, onions and turnips. The passion to produce is very great. One man, who has not yet been assigned his little garden plot, is hopefully watering a jimson weed simply to have something of his own growing.

The Federal Government, through the Resettlement Administration, plans to extend these camps and to include with them small maintenance farms. These are intended to solve several problems.

They will allow the women and children to stay in one place, permitting the children to go to school and the women to maintain the farms during the work times of the men. They will reduce the degenerating effect of the migrants' life, they will reconstitute the sense of government and possession that have been lost by the migrants.

Located near to the areas which demand seasonal labor, these communities will permit these subsistence farmers to work in the harvests, while at the same time they stop the wanderings over the whole state. The success of these Federal camps in making potential criminals into citizens makes the usual practice of expending money on tear gas seem a little silly.

The greater part of the new migrants from the dust bowl will become permanent California citizens. They have shown in these camps an ability to produce and to cooperate. They are passionately determined to make their living on the land. One of them said, "If it's work you got to do, mister, we'll do it. Our folks never did take charity and this family ain't takin' it now."

The plan of the Resettlement Administration to extend these Federal camps is being fought by certain interests in California. The arguments against the camps are as follows:

That they will increase the need for locally paid police. But the two camps already carried on for over a year have proved to need no locally paid police whatever, while the squatters' camps are a constant charge on the sheriff's offices.

The second argument is that the cost of schools to the district will be increased. School allotments are from the state and governed by the number of pupils. And even if it did cost more, the communities need the work of these families and must assume some responsibility for them. The alternative is a generation of illiterates.

The third is that they will lower the land values because of the type of people inhabiting the camps. Those camps already established have in no way affected the value of the land and the people are of good American stock who have proved that they can maintain an American standard of living. The cleanliness and lack of disease in the two experimental camps are proof of this.

The fourth argument, as made by the editor of *The Yuba City Herald*, a self-admitted sadist who wrote a series of incendiary and subversive editorials concerning the Marysville camp, is that these are the breeding places for strikes.

Under pressure of evidence the Yuba City patriot withdrew his contention that the camp was full of radicals. This will be the argument used by the speculative growers' associations. These associations have said in so many words that they require a peon class to succeed. Any action to better the condition of the migrants will be considered radical to them.

## Chapter 5

MIGRANT FAMILIES IN CALIFORNIA find that unemployment relief, which is available to settled unemployed, has little to offer them. In the first place there has grown up a regular technique for getting relief; one who knows the ropes can find aid from the various state and Federal disbursement agencies, while a man ignorant of the methods will be turned away.

The migrant is always partially unemployed. The nature of his occupation makes his work seasonal. At the same time the nature of his work makes him ineligible for relief. The basis for receiving most of the relief is residence.

But it is impossible for the migrant to accomplish the residence. He must move about the country. He could not stop long enough to establish residence or he would starve to death. He finds, then, on application, that he cannot be put on the relief rolls. And being ignorant, he gives up at that point.

For the same reason he finds that he cannot receive any of the local benefits reserved for residents of a county. The county hospital was built not for the transient, but for residents of the county.

It will be interesting to trace the history of one family in relation to medicine, work relief and direct relief. The family consisted of five persons, a man of 50, his wife of

45, two boys, 15 and 12, and a girl of six. They came from Oklahoma, where the father operated a little ranch of 50 acres of prairie.

When the ranch dried up and blew away the family put its moveable possession in an old Dodge truck and came to California. They arrived in time for the orange picking in Southern California and put in a good average season.

The older boy and the father together made \$60. At that time the automobile broke out some teeth of the differential and the repairs, together with three second-hand tires, took \$22. The family moved into Kern County to chop grapes and camped in the squatters' camp on the edge of Bakersfield.

At this time the father sprained his ankle and the little girl developed measles. Doctors' bills amounted to \$10 of the remaining store, and food and transportation took most of the rest.

The 15-year-old boy was now the only earner for the family. The 12-year-old boy picked up a brass gear in a yard and took it to sell.

He was arrested and taken before the juvenile court, but was released to his father's custody. The father walked in to Bakersfield from the squatters' camp on a sprained ankle because the gasoline was gone from the automobile and he didn't dare invest any of the remaining money in more gasoline.

This walk caused complications in the sprain which laid him up again. The little girl had recovered from measles by this time, but her eyes had not been protected and she had lost part of her eyesight.

The father now applied for relief and found that he was ineligible because he had not established the necessary residence. All resources were gone. A little food was given to the family by neighbors in the squatters' camp.

A neighbor who had a goat brought in a cup of milk every day for the little girl.

At this time the 15-year-old boy came home from the fields with a pain in his side. He was feverish and in great pain.

The mother put hot cloths on his stomach while a neighbor took the crippled father to the county hospital to apply for aid. The hospital was full, all its time taken by bona fide local residents. The trouble described as a pain in the stomach by the father was not taken seriously.

The father was given a big dose of salts to take home to the boy. That night the pain grew so great that the boy became unconscious. The father telephoned the hospital and found that there was no one on duty who could attend to his case. The boy died of a burst appendix the next day.

There was no money. The county buried him free. The father sold the Dodge for \$30 and bought a \$2 wreath for the funeral. With the remaining money he laid in a store of cheap, filling food—beans, oatmeal, lard. He tried to go back to work in the fields. Some of the neighbors gave him rides to work and charged him a small amount for transportation.

He was on the weak ankle too soon and could not make over 75¢ a day at piece-work, chopping. Again he applied for relief and was refused because he was not a



resident and because he was employed. The little girl, because of insufficient food and weakness from measles, relapsed into influenza.

The father did not try the county hospital again. He went to a private doctor who refused to come to the squatters' camp unless he were paid in advance. The father took two days' pay and gave it to the doctor who came to the family shelter, took the girl's temperature, gave the mother seven pills, told the mother to keep the child warm and went away. The father lost his job because he was too slow.

He applied again for help and was given one week's supply of groceries.

This can go on indefinitely. The case histories like it can be found in their thousands. It may be argued that there were ways for this man to get aid, but how did he know where to get it? There was no way for him to find out.

California communities have used the old, old methods of dealing with such problems. The first method is to disbelieve it and vigorously to deny that there is a problem. The second is to deny local responsibility since the people are not permanent residents. And the third and silliest of all is to run the trouble over the county borders into another county. The floater method of swapping what the counties consider undesirables from hand to hand is like a game of medicine ball.

A fine example of this insular stupidity concerns the hookworm situation in Stanislaus County. The mud along water courses where there are squatters living is infected. Several business men of Modesto and Ceres offered as a solution that the squatters be cleared out. There was no thought of isolating the victims and stopping the hookworm.

The affected people were, according to these men, to be run out of the county to spread the disease in other fields. It is this refusal of the counties to consider anything but the immediate economy and profit of the locality that is the cause of a great deal of the unsolvable quality of the migrants' problem. The counties seem terrified that they may be required to give some aid to the labor they require for their harvests.

According to several Government and state surveys and studies of large numbers of migrants, the maximum a worker can make is \$400 a year, while the average is around \$300, and the large minimum is \$150 a year. This amount must feed, clothe and transport whole families.

Sometimes whole families are able to work in the fields, thus making an additional wage. In other observed cases a whole family, weakened by sickness and malnutrition, has worked in the fields, making less than the wage of one healthy man. It does not take long at the migrants' work to reduce the health of any family. Food is scarce always, and luxuries of any kind are unknown.

Observed diets run something like this when the family is making money:

Family of eight — Boiled cabbage, baked sweet potatoes, creamed carrots, beans, fried dough, jelly, tea.

Family of seven — Beans, baking-powder biscuits, jam, coffee.

Family of six — Canned salmon, cornbread, raw onions.

Family of five — Biscuits, fried potatoes, dandelion greens, pears.

These are dinners. It is to be noticed that even in these flush times there is no milk, no butter. The major part of the diet is starch. In slack times the diet becomes all starch, this being the cheapest way to fill up. Dinners during lay-offs are as follows:

Family of seven — Beans, fried dough.

Family of six — Fried cornmeal.

Family of five — Oatmeal mush.

Family of eight (there were six children) — Dandelion greens and boiled potatoes.

It will be seen that even in flush times the possibility of remaining healthy is very slight. The complete absence of milk for the children is responsible for many of the diseases of malnutrition. Even pellagra is far from unknown.

The preparation of food is the most primitive. Cooking equipment usually consists of a hole dug in the ground or a kerosene can with a smoke vent and open front.

If the adults have been working 10 hours in the fields or in the packing sheds they do not want to cook. They will buy canned goods as long as they have money, and when they are low in funds they will subsist on half-cooked starches.

The problem of childbirth among the migrants is among the most terrible. There is no prenatal care of the mothers whatever, and no possibility of such care. They must work in the fields until they are physically unable or, if they do not work, the care of the other children and of the camp will not allow the prospective mothers any rest.

In actual birth the presence of a doctor is a rare exception. Sometimes in the squatters' camps a neighbor woman will help at the birth. There will be no sanitary precautions nor hygienic arrangements. The child will be born on newspapers in the

dirty bed. In case of a bad presentation requiring surgery or forceps, the mother is practically condemned to death. Once born, the eyes of the baby are not treated, the endless medical attention lavished on middle-class babies is completely absent.

The mother, usually suffering from malnutrition, is not able to produce breast milk. Sometimes the baby is nourished on canned milk until it can eat fried dough and cornmeal. This being the case, the infant mortality is very great.

The following is an example: Wife of family with three children. She is 38; her face is lined and thin and there is a hard glaze on her eyes. The three children who survive were born prior to 1929, when the family rented a farm in Utah. In 1930 this woman bore a child which lived four months and died of "colic."

In 1931 her child was born dead because "a han' truck fulla boxes run inta me two days before the baby come." In 1932 there was a miscarriage. "I couldn't carry the baby 'cause I was sick." She is ashamed of this. In 1933 her baby lived a week. "Jus' died. I don't know what of." In 1934 she had no pregnancy. She is also a little ashamed of this. In 1935 her baby lived a long time, nine months.

"Seemed for a long time like he was gonna live. Big strong fella it seemed like." She is pregnant again now. "If we could get milk for um I guess it'd be better." This is an extreme case, but by no means an unusual one.

## Chapter 6

THE HISTORY OF CALIFORNIA'S IMPORTATION and treatment of foreign labor is a disgraceful picture of greed and cruelty. The first importations of large groups consisted of thousands of Chinese, brought in as cheap labor to build the transcontinental railroads. When the roads were completed a few of the Chinese were retained as section hands, but the bulk went as cheap farm labor.

The traditional standard of living of the Chinese was so low that white labor could not compete with it. At the same time the family organization allowed them to procure land and to make it produce far more than could the white men. Consequently white labor began a savage warfare on the coolies.

Feeling against them ran high and culminated in riots which gradually drove the Chinese from the fields, while immigration laws closed the borders to new influxes.

The Japanese were the next people encouraged to come in as cheap labor, and the history of their activities was almost exactly like that of the Chinese: A low standard of living which allowed them to accumulate property while at the same time they took the jobs of white labor.

And again there were riots and land laws and closed borders. The feeling against the Japanese culminated in the whole "yellow peril" literature which reached its peak just before the war. The Japanese as a threat to white labor were removed. Some of

them had acquired land, some went to the cities, and large numbers of them were moved or deported. The Japanese farm laborers, although unorganized, developed a kind of spontaneous organization which made them less tractable than the Chinese had been.

But, as usual, the nature of California's agriculture made the owners of farm land cry for peon labor. In the early part of the century another source of cheap labor became available.

Mexicans were imported in large numbers, and the standard of living they were capable of maintaining depressed the wages of farm labor to a point where the white could not compete. By 1920 there were 80,000 foreign-born Mexicans in California. The opening of the intensive farming in the Imperial Valley and Southern California made necessary the use of this cheap labor.

And at about this time the demand for peon labor began to come more and more from the large growers and the developing shipper-growers. When the imposition of a quota was suggested, the small farmers (five to 20 acres) had no objection to the restriction, and 66 per cent were actively in favor of the quota.

The large grower, on the other hand, was opposed to the quota. Seventy-eight per cent were openly opposed to any restriction on the importation of peon labor. With the depression, farm wages sank to such a low level in the southern part of the state that white labor could not exist on them. Fourteen cents an hour became the standard wage.

To the large grower the Mexican labor offered more advantages than simply its cheapness. It could be treated as so much scrap when it was not needed. Any local care

for the sick and crippled could be withheld; and in addition, if it offered any resistance to the low wage or the terrible living conditions, it could be deported to Mexico at Government expense.

Recently, led by the example of the workers in Mexico, the Mexicans in California have begun to organize. Their organization in Southern California has been met with vigilante terrorism and savagery unbelievable in a civilized state.

Concerning these repressive activities of the large growers, a special commission's report to the National Labor Board has this to say: "Fundamentally, much of the trouble with Mexican labor in the Imperial Valley lies in the natural desire of the workers to organize.

"Their efforts have been thwarted or rendered ineffective by a well-organized opposition against them... We uncovered sufficient evidence to convince us that in more than one instance the law was trampled under foot by representative citizens of Imperial Valley and by public officials under oath to support the law."

The report lists a number of such outrages. "Large numbers of men and women arrested but not booked... intimidation used to force pleas of guilty to felonious charges... bail was set so large that release was impossible." This report further says: "In our opinion, regular peace officers and civilians displayed pistols too freely, and the police unwarrantedly used tear gas bombs.

"We do not understand why approximately 80 officers found it necessary to gas an audience of several hundred men and women and children in a comparatively small one-story building while searching for three 'agitators.' "

The right of free speech, the right of assembly and the right of jury trial are not extended to Mexicans in the Imperial Valley.

This treatment of Mexican labor, together with the deportation of large groups and the plan of the present Mexican government for repatriating its nationals, is gradually withdrawing Mexican labor from the fields of California. As with the Chinese and Japanese, they have committed the one crime that will not be permitted by the large growers.

They have attempted to organize for their own protection. It is probable that Mexican labor will not long be available to California agriculture.

The last great source of foreign labor to be furnished the California grower has been the Filipino. Between 1920 and 1929, 31,000 of these little brown men were brought to the United States, and most of them remained in California, a new group of peon workers.

They were predominantly young, male and single. Their women were not brought with them. The greatest number of them found agricultural employment in Central and Northern California. Their wages are the lowest paid to any migratory labor.

As in the case of the Mexicans, Japanese and Chinese, the Filipinos have been subjected to racial discrimination.

They are unique in California agriculture. Being young, male and single, they form themselves into natural groups of five, six, eight; they combine their resources in the purchase of equipment, such as autos. Their group life constitutes a lesson in economy.



A labor coordinator of SRA has said, "They often subsist for a week on a double handful of rice and a little bread."

These young men were not permitted to bring their women. At the same time the marriage laws of California were amended to include persons of the Malay race among those peoples who cannot intermarry with whites. Since they were young and male, the one outlet for their amorous energies lay in extra-legal arrangements with white women.

This not only gained for them a reputation for immorality, but was the direct cause of many race riots directed against them.

They were good workers, but like the earlier immigrants they committed the unforgivable in trying to organize for their own protection. Their organization brought on them the usual terrorism.

A fine example of this was the vigilante raid in the Salinas Valley last year when a bunk house was burned down and all the possessions of the Filipinos destroyed.

In this case the owner of the bunk house collected indemnity for the loss of his property. Although the Filipinos have brought suit, no settlement has as yet been made for them.

But the Filipino is not long to be a factor in California agriculture. With the establishment of the Philippine Islands as an autonomous nation, the 35,000 Filipinos in California have suddenly become aliens.

The Federal Government, in cooperation with the Philippine government, has started a campaign to repatriate all of the Filipinos in California. It is only a question of time before this is accomplished.

The receding waves of foreign peon labor are leaving California agriculture to the mercies of our own people. The old methods of intimidation and starvation perfected against the foreign peons are being used against the new white migrant workers. But they will not be successful.

Consequently California agriculture must begin some kind of stock-taking, some reorganization of its internal economy. Farm labor in California will be white labor, it will be American labor, and it will insist on a standard of living much higher than that which was accorded the foreign "cheap labor."

Some of the more enlightened of the large growers argue for white labor on the ground "that it will not go on relief as readily as the Mexican labor has."

These enthusiasts do not realize that the same pride and self-respect that deters white migrant labor from accepting charity and relief, if there is an alternative, will also cause the white American labor to refuse to accept the role of field peon, with its attendant terrorism, squalor and starvation.

Foreign labor is on the wane in California, and the future farm workers are to be white and American. This fact must be recognized and a rearrangement of the attitude toward and treatment of migrant labor must be achieved.

## Chapter 7

FROM ALMOST DAILY NEWS STORIES, from a great number of Government reports available to anyone who is interested, and from this necessarily short series of articles, it becomes apparent that some plan must be contrived to take care of the problem of the migrants. If for no humanitarian reason, the need of California agriculture for these people dictates the necessity of such a plan. A survey of the situation makes a few suggestions obvious. The following are offered as a partial solution of the problem:

Since the greatest number of the white American migrants are former farm owners, renters or laborers, it follows that their training and ambition have never been removed from agriculture. It is suggested that lands be leased; or where it is possible, that state and Federal lands be set aside as subsistence farms for migrants. These can be leased at a low rent or sold on long time payments to families of migrant workers.

Blocks of these subsistence farms should be located in regions which require an abundance of harvest labor. Small houses should be erected and the families settled, schools located so that the children can be educated. People who take these farms should be encouraged and helped to produce for their own subsistence fruits, vegetables and livestock — pigs, chickens, rabbits, turkeys and ducks.

Crops should be so arranged that they do not conflict with the demand for migratory labor. When the seasonal demand is on, the whole family should not be moved, but

only the employable men. The subsistence farm could be managed during the harvest season by the women, the growing children and such unemployables as the old and the partially crippled.

In these communities a spirit of cooperation and self-help should be encouraged so that by self-government and a returning social responsibility these people may be restored to the rank of citizens. The expense of such projects should be borne by the Federal Government, by state and county governments, so that the community which requires the greatest number of seasonal workers should contribute to their well-being.

The cost of such ventures would not be much greater than the amount which is now spent for tear gas, machine guns and ammunition, and deputy sheriffs. Each of these subsistence districts should have assigned to it a trained agriculturist to instruct the people in scientific farming; and a spirit of cooperation should be encouraged so that certain implements such as tractors and other farm equipment might be used by the whole unit. Through the school or through the local board of health, medical attention should be made available, and instruction in sanitary measures carried on and enforced. By establishing these farms the problem of food during the five or six-month unemployment season would be solved, the degenerating influence of family moving would be removed and the education of the children would be assured.

There should be established in the state a migratory labor board with branches in the various parts of the state which require seasonal labor. On this board labor should be represented.

Local committees should, before the seasonal demand for labor, canvass the district, discover and publish the amount of labor needed and the wage to be paid.

Such information should then be placed in the hands of the subsistence farmers and of the labor unions, so that the harvest does not become a great, disorganized gold rush with twice and three times as much labor applying as is needed.

It has long been the custom of the shipper-grower, the speculative farmer and the corporation farm to encourage twice as much labor to come to a community as could possibly be used. With an over-supply of labor, wages could be depressed below any decent standard. Such a suggested labor board (if it had a strong labor representation) would put a stop to such tactics.

Agricultural workers should be encouraged and helped to organize, both for their own protection, for the intelligent distribution of labor and for their self-government through the consideration of their own problems.

The same arguments are used against the organizing of agricultural labor as were used 60 years ago against the organizing of the craft and skilled labor unions. It was argued then that industry could not survive if labor were organized. It is argued today that agriculture cannot exist if farm labor is organized. It is reasonable to believe that agriculture would suffer no more from organization than industry has.

It is certain that until agricultural labor is organized, and until the farm laborer is represented in the centers where his wage is decided, wages will continue to be depressed and living conditions will grow increasingly impossible until from pain, hunger and despair the whole mass of labor will revolt.

The attorney-general, who has been given power in such matters, should investigate and trace to its source any outbreak of the vigilante terrorism which is the disgrace of California. Inspiration for such outbreaks is limited to a few individuals.

It should be as easy for an unbought investigation to hunt them down as it was for the Government to hunt down kidnapers. Since a government is its system of laws, and since armed vigilantism is an attempt to overthrow that system of laws and to substitute a government by violence, prosecution could be carried out on the grounds of guilt under the criminal syndicalism laws already on our statute books.

These laws have been used only against workers. Let them be equally used on the more deadly fascistic groups which preach and act the overthrow of our form of government by force of arms.

If these three suggestions could be carried out, a good part of the disgraceful condition of agricultural labor in California might be alleviated.

If, on the other hand, as has been stated by a large grower, our agriculture requires the creation and maintenance at any cost of a peon class, then it is submitted that California agriculture is economically unsound under a democracy.

And if the terrorism and reduction of human rights, the floggings, murder by deputies, kidnapings and refusal of trial by jury are necessary to our economic security, it is further submitted that California democracy is rapidly dwindling away. Fascistic methods are more numerous, more powerfully applied and more openly practiced in California than any other place in the United States.

It will require a militant and watchful organization of middle-class people, workers, teachers, craftsmen and liberals to fight this encroaching social philosophy, and to maintain this state in a democratic form of government.

The new migrants to California from the dust bowl are here to stay. They are of the best American stock, intelligent, resourceful; and, if given a chance, socially responsible.

To attempt to force them into a peonage of starvation and intimidated despair will be unsuccessful. They can be citizens of the highest type, or they can be an army driven by suffering and hatred to take what they need. On their future treatment will depend which course they will be forced to take.

*The San Francisco News,*

October 5-12, 1936

## *Starvation Under the Orange Trees*

THE SPRING is rich and green in California this year. In the fields the wild grass is ten inches high, and in the orchards and vineyards the grass is deep and nearly ready to be plowed under to enrich the soil. Already the flowers are starting to bloom. Very shortly one of the oil companies will be broadcasting the locations of the wild-flower masses. It is a beautiful spring.

There has been no war in California, no plague, no bombing of open towns and roads, no shelling of cities. It is a beautiful year. And thousands of families are starving in California. In the county seats the coroners are filling in “malnutrition” in the spaces left for “causes of death.” For some reason, a coroner shrinks from writing “starvation” when a thin child is dead in a tent.

For it's in the tents you see along the roads and in the shacks built from dump heap material that the hunger is, and it isn't malnutrition. It is starvation. Malnutrition means you go without certain food essentials and take a long time to die, but starvation means no food at all. The green grass spreading right into the tent doorways and the orange trees are loaded. In the cotton fields, a few wisps of the old crop cling to the black stems. But the people who picked the cotton, and cut the peaches and apricots, who crawled all day in the rows of lettuce and beans are hungry. The men who harvested the crops of California, the women and girls who stood all day and half the night in the canneries, are starving.



It was so two years ago in Nipomo, it is so now, it will continue to be so until the rich produce of California can be grown and harvested on some other basis than that of stupidity and greed.

What is to be done about it? The Federal Government is trying to feed and give direct relief, but it is difficult to do quickly for there are forms to fill out, questions to ask, for fear someone who isn't actually starving may get something. The state relief organizations are trying to send those who haven't been in the state for a year back to the states they came from. The Associated Farmers, which presumes to speak for the farms of California and which is made up of such earth stained toilers as chain banks, public utilities, railroad companies and those huge corporations called land companies, this financial organization in the face of the crisis is conducting Americanism meetings and bawling about reds and foreign agitators. It has been invariably true in the past that when such a close knit financial group as the Associated Farmers becomes excited about our ancient liberties and foreign agitators, someone is about to lose something.

A wage cut has invariably followed such a campaign of pure Americanism. And of course any resentment of such a wage cut is set down as the work of foreign agitators. Anyway that is the Associated Farmers contribution to the hunger of the men and women who harvest their crops.

The small farmers, who do not belong to the Associated Farmers and cannot make the use of the slop chest, are helpless to do anything about it. The little store keepers at crossroads and in small towns have carried the accounts of the working people until they are near to bankruptcy.

And there are one thousand families in Tulare County, and two thousand families in Kings, fifteen hundred families in Kern, and so on. The families average three persons, by the way. With the exception of a little pea picking, there isn't going to be any work for nearly three months.

There is sickness in the tents, pneumonia and measles, tuberculosis. Measles in a tent, with no way to protect the eyes, means a child with weakened eyes for life. And there are varied diseases attributable to hunger, rickets and the beginning of pellagra.

The nurses in the county, and there aren't one-tenth enough of them, are working their heads off, doing a magnificent job and they can only begin to do the work. The corps includes nurses assigned by the federal and state public health services, school nurses and county health nurses, and a few nurses furnished by the Council of Women for Home Missions, a national church organization. I've seen them, red-eyed, weary from far too many hours, and seeming to make no impression in the illness about them.

It may be of interest to reiterate the reasons why these people are in the state and the reason they must go hungry. They are here because we need them. Before the white American migrants were here, it was the custom in California to import great numbers of Mexicans, Filipinos, Japanese, to keep them segregated, to herd them about like animals, and, if there were any complaints, to deport or to imprison the leaders. This system of labor was a dream of heaven to such employers as those who now fear foreign agitators so much.

But then the dust and the tractors began displacing the sharecroppers of Oklahoma, Texas, Kansas and Arkansas. Families who had lived for many years on the little “cropper lands” were dispossessed because the land was in the hands of the banks and finance companies, and because these owners found that one man with a tractor could do the work of ten sharecropper families.

Faced with the question of starving or moving, these dispossessed families came west. To a certain extent they were actuated by advertisements and hand bills distributed by labor contractors from California. It is to the advantage of the corporate farmer to have too much labor, for then wages can be cut. Then people who are hungry will fight each other for a job rather than the employer for a living wage.

It is possible to make money for food and gasoline for at least nine months of the year if you are quick on the get away, if your wife and children work in the fields. But then the dead three months strikes, and what can you do then? The migrant cannot save anything. It takes everything he can make to feed his family and buy gasoline to go to the next job. If you don't believe this, go out in the cotton fields next year. Work all day and see if you have made thirty-five cents. A good picker makes more, of course, but you can't.

The method of concentrating labor for one of the great crops is this. Handbills are distributed, advertisements are printed. You've seen them. Cotton pickers wanted in Bakersfield or Fresno or Imperial Valley. Then all the available migrants rush to the

scene. They arrive with no money and little food. The reserve has been spent getting there.

If wages happen to drop a little, they must take them anyway. The moment the crop is picked, the locals begin to try to get rid of the people who have harvested their crops. They want to run them out, move them on.

The county hospitals are closed to them. They are not eligible to relief. You must be eligible to eat. That particular locality is through with them until another crop comes in.

It will be remembered that two years ago some so-called agitators were tarred and feathered. The population of migrants left the locality just as the hops were ripe. Then the howling of the locals was terrible to hear. They even tried to get the army and the CCC ordered to pick their crops.

About the fifteenth of January the dead time sets in. There is no work. First the gasoline gives out. And without gasoline a man cannot go to a job even if he could get one. Then the food goes. And then in the rains, with insufficient food, the children develop colds because the ground in the tents is wet.

I talked to a man last week who lost two children in ten days with pneumonia. His face was hard and fierce and he didn't talk much.

I talked to a girl with a baby and offered her a cigaret. She took two puffs and vomited in the street. She was ashamed. She shouldn't have tried to smoke, she said, for she hadn't eaten for two days.

I heard a man whimpering that the baby was sucking but nothing came out of the breast. I heard a man explain very shyly that his little girl couldn't go to school because she was too weak to walk to school and besides the school lunches of the other children made her unhappy.

I heard a man tell in a monotone how he couldn't get a doctor while his oldest boy died of pneumonia but that a doctor came right away after it was dead. It is easy to get a doctor to look at a corpse, not so easy to get one for a live person. It is easy to get a body buried. A truck comes right out and takes it away. The state is much more interested in how you die than in how you live. The man who was telling about it had just found that out. He didn't want to believe it.

Next year the hunger will come again and the year after that and so on until we come out of this coma and realize that our agriculture for all its great produce is a failure.

If you buy a farm horse and only feed him when you work him, the horse will die. No one complains of the necessity of feeding the horse when he is not working. But we complain about feeding the men and women who work our lands. Is it possible that this state is so stupid, so vicious and so greedy that it cannot feed and clothe the men and women who help to make it the richest area in the world? Must the hunger become anger and the anger fury before anything will be done?

*Monterey Trader,*

April 15, 1938

ANNEXE C - TRADUCTION CONTEMPORAINE

*LEUR SANG EST CORIACE*

John Steinbeck

Leur sang est coriace

## *Les Bohémiens des vendanges*

EN CETTE SAISON DE L'ANNÉE, les grandes cultures de la Californie sont sur le point d'être récoltées : les lourdes grappes de raisin, les prunes, les pommes, la laitue et le coton à maturation rapide. Nos routes fourmillent de travailleurs migrants, ce groupe de cueilleurs nomades toujours en mouvement, affligés par la pauvreté et poussés de récolte en récolte par la faim ou la menace de famine, d'un bout à l'autre de l'État, avec des incursions en Oregon, parfois dans l'État de Washington. Mais c'est la Californie qui reçoit la plupart de ces nouveaux bohémiens et qui en a besoin. Les articles qui suivent se veulent une étude succincte des conditions de vie de ces itinérants. Au moins 150 000 migrants sans-abri sillonnent la Californie et ils constituent une armée suffisamment imposante pour ne pas passer inaperçue sur les routes de l'État.

Aux yeux du voyageur occasionnel circulant sur les grandes routes, les mouvements des migrants sont mystérieux, pour autant qu'ils soient visibles. En effet, soudainement les routes sont envahies de guimbardes découvertes, chargées d'enfants, d'une literie à la propreté douteuse et d'ustensiles de cuisine noircis par le feu. Les wagons couverts et les tombereaux des trains sont remplis d'hommes. Puis, tout aussi soudainement, ils disparaissent des routes principales. Des campements de fortune,



sordides et crasseux, de sans-abri font leur apparition aux abords des routes secondaires et près des rivières, où il y a moins de circulation. Les vergers grouilleront bientôt de travailleurs affectés à la cueillette, à la coupe et au séchage des récoltes.

La nature particulière de l'agriculture en Californie nécessite la présence de migrants et exige qu'ils se déplacent. Les pêches et les raisins, le houblon et le coton ne peuvent être récoltés par les travailleurs résidants. Par exemple, un grand verger de pêches qui donne du travail à 20 hommes pendant toute l'année en nécessite jusqu'à 2 000 pendant la courte période de cueillette et d'emballage. Et si la migration de ces 2 000 travailleurs vers ce verger ne se fait pas, si elle est retardée ne serait-ce que d'une semaine, la récolte pourrit et est perdue.

De ce fait, nous sommes témoins en Californie d'une curieuse attitude envers un groupe qui assure le succès de notre agriculture. Les migrants sont nécessaires, mais ils sont détestés. À leur arrivée dans un endroit, ils sont accueillis par l'animosité du résidant envers l'étranger, le réfugié. Cette haine de l'étranger est présente dans toute l'histoire de l'humanité, du village le plus primitif jusqu'à nos fermes industrielles les mieux organisées. Les migrants sont détestés pour les raisons suivantes : ils sont sales, ignorants et porteurs de maladies, leur présence nécessite le déploiement de plus grands effectifs policiers et fait augmenter la taxe scolaire dans une communauté, et s'ils en viennent à s'organiser, ils peuvent ruiner les récoltes de la saison, simplement en refusant de travailler. Ils ne sont jamais intégrés à une communauté ni ne participent à la vie de celle-ci. Itinérants dans les faits, ils ne se sentent jamais chez eux là où on a besoin de leurs services.

Voyons maintenant qui sont ces gens, d'où ils viennent et quels chemins ont suivi leurs pérégrinations. Par le passé, ils se composaient de plusieurs races, encouragés à venir, souvent importés comme main-d'œuvre à bon marché : des Chinois au début, puis des Philippins, des Japonais et des Mexicains. C'étaient des étrangers et à ce titre ils étaient ostracisés, victimes de discrimination et traités comme du bétail.

S'ils tentaient de s'organiser, ils étaient déportés ou arrêtés, et comme ils n'avaient pas d'avocats, ils ne pouvaient jamais exprimer leurs doléances. Mais au cours des dernières années, ils ont commencé à s'organiser et à constituer une menace, ce qui a entraîné leur déportation massive, puisqu'il y avait un nouveau réservoir de main-d'œuvre bon marché dont on pouvait disposer.

La sécheresse dans le Midwest a chassé vers l'ouest les populations agricoles de l'Oklahoma, du Nebraska et de certaines parties du Kansas et du Texas. Leurs terres ayant été détruites, ces populations ne pourront jamais plus y retourner.

Des milliers de ces gens, démunis, affamés, sans feu ni lieu, traversent les frontières à bord de vieilles voitures ferrailantes, prêts à accepter n'importe quel salaire qui leur permettra de se nourrir et de nourrir leurs enfants. C'est là une nouvelle réalité du travail saisonnier, car les travailleurs étrangers étaient habituellement importés sans leurs enfants ni quoi que ce soit appartenant à leur vie passée.

Ils arrivent en Californie, habituellement après avoir utilisé toutes leurs ressources pour s'y rendre, allant même jusqu'à vendre chemin faisant de vilaines couvertures, des ustensiles et des outils pour acheter de l'essence. Ils arrivent très confus et épuisés, la plupart du temps à moitié affamés, et n'ayant à l'esprit qu'un seul

besoin vital : trouver du travail à n'importe quel salaire pour pouvoir nourrir leur famille.

En Californie, il n'y a qu'un secteur qui puisse les accueillir. Inadmissibles au secours aux démunis, ils n'ont d'autre choix que de devenir des travailleurs agricoles migrants.

Comme les anciens travailleurs mexicains et philippins sont déportés et rapatriés très rapidement à mesure qu'affluent les réfugiés du Dust Bowl, nous allons nous pencher principalement sur ce nouveau type de migrant.

Les migrants étrangers d'hier provenaient invariablement d'une classe de péons, de serfs en fait. Ce n'est pas le cas des nouveaux migrants.

Ce sont de petits exploitants qui ont perdu leur ferme, ou des ouvriers agricoles vivant avec leur famille selon le bon vieux mode de vie américain. Ce sont des gens qui ont trimé dur sur leur propre ferme et connu la fierté de posséder une terre avec laquelle ils entretiennent une relation fusionnelle.

Ce sont des Américains débrouillards et intelligents qui ont vécu l'enfer de la sécheresse, ont vu leurs terres s'appauvrir et mourir, le terreau de surface de leurs champs emporté par le vent. Pour un homme qui a été propriétaire de sa terre, c'est une épreuve terrible et singulière.

Ils ont alors dû se résoudre à entreprendre la traversée des États-Unis et ont souvent vu leurs enfants mourir en chemin. Leurs voitures sont tombées en panne, mais ils les ont réparées grâce à l'ingéniosité propre à l'homme de la terre.

Souvent, ils ont dû rapiécer des pneus complètement usés à quelques milles d'intervalle. Ils ont survécu à toutes ces épreuves et ils pourront survivre à bien plus, car leur sang est coriace.

Ils descendent de colons qui se sont établis dans le Midwest, qui se sont battus pour gagner leur terre, qui ont cultivé les prairies et qui y sont restés jusqu'à ce qu'elles se transforment en désert.

Du fait de leurs traditions et de leur expérience, ces gens ne sont pas des migrants comme tels. Ils sont bohémiens par la force des choses.

Dans leur esprit, à mesure qu'ils se déplacent avec lassitude d'une récolte à l'autre, ils n'ont qu'une obsession, qu'un besoin à nul autre pareil : acquérir de nouveau un lopin de terre et s'y établir pour mettre un terme à leur itinérance. Il suffit d'aller dans les campements, où les familles vivent à même le sol, sans toit, sans couche ni ménage. Il suffit aussi de regarder ces visages durs et déterminés, souvent marqués par la douleur et, le plus souvent, par la colère, devant les terres en friche qui appartiennent à des entreprises pour comprendre que cette nouvelle race est ici pour s'établir et qu'il faudra en tenir compte.

Il faut savoir qu'il ne sera pas possible d'appliquer à cette nouvelle race les anciennes méthodes de répression : salaires de misère, emprisonnements, mauvais traitements et intimidation. Ce sont des citoyens américains. Par conséquent, nous devons faire preuve de compréhension à leur égard et tenter de régler leurs problèmes à leur avantage et au nôtre.

Il est difficile de croire ce qu'un gros exploitant agricole spéculateur a affirmé, soit que la réussite de l'agriculture californienne exige la création et le maintien d'une classe de péons. Si cette affirmation est vraie, la Californie devrait alors cesser de croire qu'elle incarne un État démocratique.

Les patronymes des nouveaux migrants indiquent qu'ils sont de descendance anglaise, allemande et scandinave. Ce sont les Munn, les Holbrook, les Hansen, les Schmidt.

D'une certaine façon, ils vivent une situation étrangement anachronique. En effet, ils ont été élevés dans les prairies où l'industrialisation ne s'est jamais pointée et ils sont passés sans transition aucune de l'ancienne ferme agricole autonome sur laquelle presque tout était élevé ou fabriqué, à un système agricole si industrialisé que celui qui sème ne voit souvent pas, encore moins ne récolte, le fruit de ses semailles, un système dans lequel le migrant n'a aucun contact avec le cycle de vie des cultures.

Il y a une autre différence entre leur ancienne et leur nouvelle vie. Ils proviennent de régions aux petites exploitations agricoles où la démocratie était non seulement possible, mais inévitable, où un gouvernement populaire, qu'il soit exercé au sein de La Grange, fédération agricole, d'une organisation religieuse ou à l'échelon local, relevait de la responsabilité de tout un chacun. Et ils arrivent dans une contrée où, à cause des déplacements nécessaires à leur subsistance, ils ne peuvent voter de quelque façon que ce soit, car ils sont considérés dans les faits comme une classe défavorisée.

Voyons maintenant les exploitations qui ont besoin de leur main-d'œuvre et les endroits vers lesquels ils doivent se déplacer. Comme le disait un petit garçon dans un campement de sans-abri : « Quand y'ont besoin d'nous, y nous appellent des migrants, mais une fois la récolte terminée, on est des voyous pis on doit foutre le camp. »

Il y a les cultures maraîchères de la vallée Imperial, les laitues, les choux-fleurs, les tomates, les choux à biner, à arroser, à cueillir et à emballer. Il y a plusieurs récoltes dans une année, mais elles s'enchaînent de façon irrégulière et elles ne permettent pas de donner un travail permanent aux migrants.

Les orangeries donnent deux récoltes par année, mais la saison de la cueillette est courte. Plus au nord, dans le comté de Kern et en remontant la vallée de San Joaquin, les migrants sont nécessaires pour la cueillette des raisins, du coton, des poires, des melons, des haricots et des pêches.

À l'extérieur de la vallée, près de Salinas, Watsonville et Santa Clara, on trouve de la laitue, du chou-fleur, des artichauts, des pommes, des prunes et des abricots. Au nord de San Francisco, les produits agricoles comprennent les raisins, les fruits arboricoles et le houblon. Par ailleurs, la vallée de Sacramento a besoin d'un très grand nombre de migrants pour cueillir ses asperges, noix, pêches ou prunes. La saison venue, ces grandes vallées à l'agriculture intensive réclament la main-d'œuvre des migrants.

Peu de temps avant que commence la cueillette proprement dite, c'est la ruée sur les routes. Des familles dans des voitures découvertes se pressent pour se rendre aux champs et être les premières au travail. En effet, les associations de producteurs de

l'État ont l'habitude d'importer deux fois plus de main-d'œuvre qu'il n'en faut dans le but de maintenir les salaires bas.

De là la précipitation, car si un migrant tarde le moindrement, les places seront toutes prises et il se sera déplacé pour rien. Et même s'il arrive à temps, bien des choses peuvent survenir : une récolte tardive ou une situation semblable à celle survenue à Nipomo l'an dernier, alors que douze cents travailleurs se sont présentés pour la cueillette des pois et n'ont trouvé qu'une récolte ruinée par la pluie.

Toutes leurs ressources ayant été utilisées pour se rendre aux champs, les migrants se sont retrouvés cloués sur place, affamés, jusqu'à ce qu'une aide tardive du gouvernement leur soit trouvée.

Puis ils se sont remis en route, avec l'énergie du désespoir, la famine aux basques. Dans cette série d'articles, nous allons tenter de découvrir comment ils vivent, quelle sorte de gens ils sont, quel est leur niveau de vie, ce qui est fait en leur faveur et à leur encontre, et quels sont leurs problèmes et leurs besoins. La Californie a réussi à gérer la main-d'œuvre des migrants, mais elle est graduellement en train de créer une classe de travailleurs qui va certainement changer le visage de l'État et qui pourrait, si persistent l'inhumanité et la stupidité caractérisant le passé, détruire le système économique agricole actuel.

IL Y A DES CAMPEMENTS DE SANS-ABRI partout en Californie. Examinons le fonctionnement d'un campement représentatif. Il est situé au bord d'une rivière, près d'un fossé d'irrigation ou sur une route secondaire offrant un point d'eau. Vu de loin, le campement ressemble à une décharge publique, et ce pourrait bien être le cas, car c'est de là que proviennent les matériaux nécessaires à son installation. On peut voir des débris de chiffons sales et de ferraille, des cahutes érigées au moyen de broussailles, de contenants métalliques aplatis ou de papier. Ce n'est qu'en s'approchant qu'on s'aperçoit qu'il s'agit d'habitations.

Voici une cahute fabriquée par une famille qui a essayé de lui donner un aspect soigné. Elle fait environ 10 pieds<sup>13</sup> sur 10 et elle est entièrement constituée de carton ondulé. Le toit est pointu, et les murs sont brochés sur une ossature en bois. Le plancher en terre battue est balayé, et le long du fossé d'irrigation ou dans la rivière boueuse, la mère de famille nettoie les vêtements à la brosse, mais sans savon et elle essaie d'en rincer la boue dans une eau boueuse. Le moral de cette famille tient encore bon, car les trois enfants ont toujours des vêtements, et la famille possède trois vieilles courtpointes et un matelas détrempé plein de bourrelets. Mais l'argent si nécessaire à la nourriture ne peut servir à l'achat de savon ou de vêtements.

---

<sup>13</sup> Note du traducteur : 1 pied équivaut à 30 centimètres.



À la première pluie, l'habitation soigneusement fabriquée va se transformer en une bouillie pulpeuse et brune. Dans quelques mois, les vêtements des enfants vont s'éliminer sur leur corps, alors que le manque d'aliments nourrissants va exposer toute la famille à la pneumonie dès l'arrivée des premiers froids.

Cinq ans auparavant, cette famille possédait cinquante acres<sup>14</sup> de terre et mille dollars en banque. La mère faisait partie d'un cercle de couture, et le père était membre de La Grange. Ils élevaient des poulets, des cochons et des pigeons, et cultivaient des légumes et des fruits pour leur propre subsistance. Leur terre produisait des plants de maïs géant du Midwest. Aujourd'hui, ils n'ont plus rien.

Si le mari peut se faire embaucher pour toutes les récoltes sans perdre de temps et travailler le nombre maximal d'heures, il pourrait gagner quatre cents dollars cette année. Mais tout contretemps, toute panne de sa vieille voiture ou tout retard lui faisant manquer une ou deux récoltes le forceront à nourrir sa famille avec cent cinquante dollars seulement.

Mais la famille affiche toujours une certaine fierté. À chacune de ses haltes, elle essaie d'envoyer les enfants à l'école. Ceux-ci fréquentent l'école jusqu'à un mois avant le prochain déplacement.

Ici, sur le visage du mari et de sa femme, on commence à distinguer une expression que l'on voit sur tous les visages : non pas une inquiétude, mais une terreur absolue de la famine qui commence à rogner les limites du campement. L'homme a

---

<sup>14</sup> Note du traducteur : 1 acre équivaut à 0,404 hectare.

essayé d'aménager des latrines en creusant un trou dans le sol, non loin de son abri en carton, et en l'entourant d'une vieille toile de jute. Ce genre de tâches, on ne les fait que la première année.

C'est un nouveau venu et il lui reste encore un peu de moral, d'amour-propre et de dignité. L'an prochain, il sera comme son voisin.

Il y a aussi une famille de six personnes : un homme, sa femme et leurs quatre enfants. Ils vivent dans une tente de la même couleur que le sol. La pourriture s'est installée dans la toile, de sorte que les battants et les côtés pendent en lambeaux et ne sont retenus que par des bouts de fils de fer rouillés. La famille dispose d'un seul lit, qui se résume à une grosse paille posée à même le sol à l'intérieur de la tente.

Pour toute literie, la famille n'a qu'une pièce de toile et une courtepointe. Tout le monde réussit à dormir dans le lit grâce à une astuce. Le père et la mère s'étendent, et deux enfants se couchent entre eux. Ensuite, tête-bêche, les deux plus petits dorment entre les jambes écartées de leur père et de leur mère.

Il y a plus de saleté ici. La tente est remplie de mouches qui s'accrochent au cageot de pommes servant de table. Elles bourdonnent autour des vêtements fétides des enfants, surtout le bébé, qui n'a pas été lavé ni soigné depuis plusieurs jours.

Cette famille est sur la route depuis plus longtemps que le constructeur de l'abri en carton. Il n'y a pas de toilettes ici, mais une petite saulaie à proximité où les excréments humains sont exposés aux mouches, les mêmes qui virevoltent dans la tente.

Deux semaines plus tôt, il y avait un autre enfant, un petit garçon de 4 ans. Pendant quelques semaines, les parents avaient remarqué qu'il avait l'air amorphe et que ses yeux étaient fiévreux.

Ils lui ont donné la meilleure place dans le lit, entre eux. Mais une nuit, il est entré en convulsions et est décédé. Le lendemain matin, le coroner est venu le chercher avec son chariot. Une autre épreuve.

Ils savent très bien que le régime de fruits frais, de haricots et des quelques aliments qui le composent est la cause de sa mort. L'enfant n'avait pas bu de lait depuis des mois. Sa mort a changé l'attitude de la famille. Le père et la mère ressentent maintenant cette indifférence paralysante qui protège l'esprit contre trop de tristesse, trop de douleur.

Le père ne sera plus en mesure de gagner le maximum de quatre cents dollars par année, parce qu'il n'est plus alerte, qu'il est plus lent au travail à la pièce et qu'il ne peut plus se défaire de l'apathie qui s'est emparée de lui. Son moral s'effrite rapidement.

L'indifférence marque les visages de cette famille. En plus s'ajoute cette humeur maussade qui les rend taciturnes. Parfois, ils envoient les enfants plus âgés à l'école, mais ces petits guenilleux n'y vont pas. Comme on se moque d'eux en classe, ils se cachent dans les fossés ou errent à l'aventure jusqu'au moment où il est temps de rentrer.

Les autres enfants, mieux nantis, leur crient après et se moquent d'eux. Les enseignants sont souvent impatients avec ces élèves qui ajoutent à leurs tâches, et les

parents des enfants « bien élevés » ne veulent pas de ces enfants qui apportent des maladies à l'école.

Le père de cette famille possédait autrefois une petite épicerie, dans l'arrière-boutique de laquelle vivait sa famille. Même les enfants pouvaient servir au comptoir. Lorsque la sécheresse s'est installée, elle a aussi tué les affaires.

Au campement, c'est là une famille type de la classe moyenne. Dans quelques mois, elle va glisser dans la classe inférieure.

La dignité n'existe plus, et le moral s'est transformé en colère sombre avant de disparaître.

La famille voisine, un homme, sa femme et leurs trois enfants âgés de 3 à 9 ans, a construit une habitation à l'aide de branches de saule plantées dans le sol. Ils se sont servis de claies d'herbes, de fer blanc, de vieux papiers et de lés de tapis comme revêtement.

Quelques branches sont placées sur le dessus pour protéger du soleil du midi, mais elles ne protègent pas de la pluie. Il n'y a pas de lit.

La famille a découvert quelque part un grand morceau de vieux tapis. Il repose sur le sol. Au coucher, les membres de la famille s'étendent sur le sol et rabattent le tapis sur eux.

L'enfant de trois ans porte pour tout vêtement un sac en jute attaché à la taille. Son ventre est ballonné par la malnutrition.

Il s'assoit sur le sol, au soleil, devant l'abri, et de petites mouches noires bourdonnent autour de lui, se posent sur ses yeux fermés et remontent sur son nez jusqu'à ce qu'il les chasse d'un faible geste.

Les mouches essaient d'atteindre les muqueuses au coin de ses yeux. Cet enfant semble avoir les réactions d'un bambin beaucoup plus jeune. Il a eu du lait la première année de sa vie, mais n'en a plus bu depuis.

Il va mourir dans très peu de temps. Les enfants plus âgés vont survivre. Il y a quatre nuits, la mère a accouché dans la tente, sur le tapis crasseux. L'enfant est mort-né, ce qui est tout aussi bien, parce qu'elle n'aurait pas pu l'allaiter : son propre régime alimentaire ne lui permet pas de produire du lait.

Après que l'enfant est né et que la mère s'est aperçue qu'il était mort, elle a roulé sur le côté et est demeurée dans cette position pendant deux jours. Elle est debout aujourd'hui, mais sa démarche est chancelante. Le dernier bébé, né il y a moins d'un an, a vécu une semaine. Les yeux de cette femme ont le regard lointain et vitreux d'une somnambule.

Elle ne lave plus les vêtements. Son désir de propreté s'est évanoui, et elle n'a plus d'énergie. Autrefois, le mari était un métayer, mais il ne pouvait plus arriver. Aujourd'hui, il a même perdu le désir de parler.

Il ne vous regardera pas directement dans les yeux, car cela exige de la volonté, et la volonté demande de la force. C'est un mauvais ouvrier agricole pour les mêmes raisons. Il prend beaucoup de temps à se décider, ce qui le fait toujours partir en retard

et arriver en retard aux champs. Son meilleur salaire, s'il peut trouver du travail, ce qui est peu fréquent, est d'un dollar par jour.

Les enfants ne se rendent plus dans la saulaie pour se soulager. Ils s'accroupissent sur place et poussent un peu de terre avec leur pied. Le père est vaguement au courant de la présence d'une colonie de vers parasites dans la boue le long des berges de la rivière. Il sait que les enfants seront infestés, puisqu'ils marchent pieds nus.

Mais il n'a pas la volonté ni l'énergie d'agir. Trop de choses lui sont arrivées. Il fait partie de la classe inférieure du campement.

C'est ce à quoi sera réduit l'homme de la tente dans six mois, puis dans un an, l'homme à la cahute en carton au toit pointu, une fois que celle-ci s'affaissera sous le poids des intempéries et que ses enfants auront été malades et seront morts, après que la perte de sa dignité et de son moral l'aura réduit à une sorte de sous-homme.

Les étrangers bien intentionnés ne sont pas bienvenus dans ce campement. Le shérif de l'endroit effectue des descentes de temps à autre pour arrêter des personnes recherchées, et si les ouvriers causent des ennuis, les vigiles peuvent incendier leurs bicoques. Des travailleurs sociaux et des enquêteurs ont relevé des cas concrets.

Les familles sont fichées et sujettes à des inspections. Elles sont questionnées encore et encore sur leur origine, le nombre de leurs enfants, vivants et morts.

Les renseignements sont notés et classés. C'est la façon de faire. Ces enquêtes sont très fréquentes, mais elles ne donnent en fin de compte rien de bien utile.

Il y a une autre façon pour ces familles d'attirer l'attention sur elles. Supposons qu'une épidémie se déclare, fièvre typhoïde ou scarlatine; le médecin du comté va s'amener au campement et se dépêcher d'isoler les personnes infectées dans le lazaret. Mais la malnutrition n'est pas contagieuse, ni la dysenterie d'ailleurs, largement répandus chez les enfants.

L'hôpital du comté n'a pas de place pour traiter les cas de rougeole, d'oreillons et de coqueluche, même s'ils sont souvent mortels pour des enfants affaiblis par la faim. Et même si nous entendons souvent parler de cliniques gratuites pour les pauvres, ces derniers ne savent pas comment obtenir de l'aide, si bien qu'ils n'en reçoivent pas. Et comme la plupart de leurs rapports avec les autorités sont difficiles, ils préfèrent ne pas courir de risques.

Voilà le campement des sans-abri. Certains sont un peu mieux lotis, d'autres moins. Je viens de décrire trois familles typiques. Dans certains de ces campements, il y a jusqu'à trois cents familles comme celles-là. Certaines se trouvent tellement loin d'une source d'approvisionnement qu'elles achètent plutôt l'eau à 5 cents le seau.

Et si ces gens volent, s'ils développent une méfiance et une haine envers les gens bien nantis et heureux de leur sort, il ne faut pas en chercher la raison dans leur origine ni dans quelque tendance à une faiblesse de caractère.

PENDANT LA SAISON, lorsque le petit exploitant agricole a besoin d'un afflux de travailleurs migrants, il les obtient habituellement des campements de sans-abri. Par petit exploitant agricole, j'entends le propriétaire de 5 à 100 acres, qui exploite et dirige sa propre ferme.

Les fermes de cette taille sont les plus grandes utilisatrices de la main-d'œuvre provenant de ces fameux campements de sans-abri. Quelques-unes de ces petites exploitations agricoles mettent de côté de petits lopins de terre pour que les travailleurs puissent y ériger leur abri. L'eau courante est fournie et, parfois, des toilettes. Il n'y a que très rarement des installations pour se laver. Une petite ferme ne peut se permettre d'investir les sommes nécessaires à l'entretien d'un campement sanitaire.

De plus, les petits exploitants craignent d'autoriser des groupes de migrants à camper sur leur terre et se plaignent des déchets qui y sont laissés après leur départ. Mais dans l'ensemble, leurs relations avec les migrants sont amicales et conciliantes.

Dans bon nombre de grèves agricoles en Californie, le petit exploitant agricole s'est rangé du côté des migrants contre les puissants groupes spéculatifs. Les travailleurs se rendent compte que les problèmes des petits exploitants ressemblent aux leurs. Par exemple, dans la vallée de San Joaquin, il y a deux ans, un petit exploitant agricole s'est rangé du côté des travailleurs lors d'une grève du coton.



Le groupe agricole spéculatif, qui entretient des liens étroits avec les fournisseurs d'électricité, a résolu de forcer cet exploitant à capituler en supprimant le courant électrique nécessaire à l'irrigation de ses terres.

Mais les grévistes ont encerclé le poteau de transport d'électricité et l'ont défendu pour empêcher que le courant soit coupé. Des incidents de cette nature se produisent très fréquemment.

Donc, le petit exploitant agricole tire sa main-d'œuvre des campements de sans-abri ainsi que des campements de l'État et du gouvernement fédéral, dont nous parlerons plus tard.

Par ailleurs, les grandes fermes possèdent très souvent leur propre campement de travailleurs.

Les grandes fermes de la Californie sont organisées et elles ont une direction centrale en de nombreux points identiques à celle des établissements industriels, des entreprises de transport, des banques et des services publics.

En effet, des organisations comme les Fermiers Associés comptent parmi leurs membres et au sein de leur comité de direction des représentants des banques, des éditeurs de journaux et des politiciens. Grâce à leurs liens étroits avec la chambre de commerce de l'État, ils entretiennent des partenariats avec des associations d'armateurs, des sociétés de services publics et des compagnies de transport.

Les membres de ces organisations agricoles spéculatives sont de divers types : des propriétaires individuels, mais non occupants, de grandes étendues cultivables, des banques ayant pris possession de terres par saisie, comme la Bank of America dont les

avoirs sont énormes dans la vallée de San Joaquin, et des fermes constituées en sociétés ayant des actionnaires, des conseils d'administration et fonctionnant comme des entreprises.

Ces fermes sont invariablement menées par des gestionnaires obéissant à leur hiérarchie pour ce qui est des politiques de main-d'œuvre. Mais le pouvoir de ces organisations dépasse de beaucoup la simple administration de leurs propres terres.

Il est rare en Californie qu'un petit exploitant agricole soit en mesure de semer et de faire pousser ses récoltes sans l'aide de prêts contractés auprès de banques ou de sociétés de financement. Et comme ces dernières sont membres d'office des puissantes associations de producteurs et aussi la seule source de financement des récoltes, on voit facilement leur emprise sur le petit exploitant agricole. Tout refus d'obéir ouvre la voie à une saisie ou au refus ultérieur des précieux prêts destinés aux activités agricoles.

Ces puissants groupes ne sont pas nécessairement représentatifs du sentiment général envers la main-d'œuvre; mais comme ils sont en mesure d'acheter de l'espace dans les journaux et du temps d'antenne à la radio, non seulement ils prétendent représenter l'ensemble des fermiers de la Californie, mais dans les faits ils sont aussi en mesure d'imposer leurs points de vue à un grand nombre de petites exploitations agricoles.

Les ranchs exploités par ces fermiers spéculateurs louent habituellement des maisons aux travailleurs migrants pour un loyer compris entre trois et 15 \$ par mois.

Dans la plupart des endroits, un ouvrier n'a pas le choix de payer le loyer. S'il veut travailler, il doit vivre dans la maison, et le loyer est déduit de sa première paye.

Voyons de quoi ont l'air ces logements. Non pas les maisons à 15 \$, qui ne peuvent être louées que par les contremaîtres (appelés « pousse-culs »), mais les maisons à trois ou à cinq dollars que les ouvriers sont forcés de louer.

Les maisons, des cabanes d'une seule pièce mesurant habituellement 10 pieds sur 12, n'ont pas de tapis, ni d'eau courante, ni de lit. Dans un coin, on trouve un petit poêle à bois en fonte. Il faut s'approvisionner en eau à un robinet se trouvant au bout de la rue.

Au début de la rue se trouvent aussi des toilettes creusées ou des toilettes à fosse septique pour 100 à 150 personnes. Un ranch assez typique du comté de Kern avait une cabane à une seule douche, sans eau chaude, pour tout un pâté de maisons accueillant jusqu'à 400 personnes.

L'arrivée d'un migrant à un de ces ranchs se passe à peu près de la façon suivante : on lui attribue une maison pour lui et sa famille; il pourrait avoir de trois à six enfants, mais tous doivent vivre dans une seule pièce. Il s'aperçoit que le ranch est sous la forte surveillance d'employés assermentés pour agir comme des agents de police.

Le propriétaire du ranch impose sa loi aux travailleurs. Les agents sont toujours présents, leurs armes bien en évidence. Un désaccord est considéré comme une « résistance aux forces de l'ordre ». Un coup d'œil à la liste des migrants abattus en une seule année en Californie pour « avoir résisté à un agent » donne une bonne idée du peu de scrupules avec lesquels ces « agents » abattent des travailleurs.

Le nouvel arrivant au ranch aura probablement les poches vides. Toutes ses ressources lui ont servi à se rendre à destination. Mais dans de nombreux grands ranchs, il trouvera un magasin général géré par l'employeur, où il pourra obtenir du crédit.

Il doit donc travailler une deuxième journée pour payer la première, et ainsi de suite. Comme il est continuellement endetté, il doit travailler. Il n'a qu'un bien pour lequel il est justifié de s'endetter, et c'est son automobile. Les célibataires sont en mesure d'aller d'une récolte à l'autre par train ou sur le pouce, mais un père de famille va crever de faim s'il perd sa voiture. Cette menace constante l'oblige à travailler.

Aux champs, il est continuellement surveillé par le « pousse-cul », c'est-à-dire le contremaître, et dans bien des cas par un cadenceur, qui le devance d'un arbre. Si le travailleur ne peut garder la cadence, il est viré. Et bien souvent, la rangée du cadenceur est refaite par la suite.

Sur ces grands ranchs, on ne se soucie pas du repos ni du divertissement des travailleurs. Toute tentative de rassemblement est réprimée par les agents, de peur qu'un regroupement de travailleurs n'en vienne à s'organiser, ce que les grands ranchs ne tolèrent à aucun prix.

L'attitude de l'employeur sur un grand ranch se résume à la haine et à la suspicion, et sa méthode de travail repose sur la menace que représentent les armes à feu de ses agents.

Les travailleurs sont traités comme du bétail. Tous les moyens possibles sont bons pour les humilier et les tenir sur le qui-vive. Au moindre soupçon d'organisation, ils sont chassés du ranch à la pointe du fusil.

Les propriétaires de grands ranchs savent que si les ouvriers parviennent à s'organiser, il s'ensuivra des dépenses pour des toilettes, des douches, l'amélioration des conditions de vie et des augmentations de salaire.

Les sentiments des travailleurs sur un grand ranch sont assez semblables à ceux de l'employeur : ils éprouvent eux aussi haine et suspicion. Ils vivent dans un régime policier. Ils savent que l'employeur peut les assassiner impunément et ils disposent de peu de recours juridiques.

Les travailleurs se réfugient dans un mutisme tendu et maussade. Ils ne peuvent se détourner du crédit pour nourrir leur famille, mais ils savent parfaitement bien pourquoi ils doivent vivre à crédit.

Il existe en Californie quelques grands ranchs qui mettent des « maisons modèles » à la disposition des travailleurs, des bâtiments frais peints ayant quelques commodités.

Ces ranchs demandent habituellement 5 \$ par mois pour une maison d'une seule pièce, et le salaire qu'ils paient équivaut aux deux tiers du salaire courant.

La politique de ces grandes fermes gérées *in absentia* à l'égard des travailleurs a engendré un résultat inévitable. Il y a habituellement des gardes aux portes, les routes font l'objet de patrouilles, et la permission d'inspecter les lieux n'est jamais accordée.

On dirait qu'après avoir fait preuve d'une attitude répressive à l'égard de la main-d'œuvre dont ils ont besoin pour survivre, les dirigeants sont aujourd'hui terrifiés par ce qu'ils ont créé.

Cette peur se manifeste par une répression accrue et une augmentation du nombre de gardes afin de donner en tout temps l'impression que le ranch est armé pour combattre toute rébellion.

Ici, comme dans les campements des sans-abri, les hommes sont attaqués dans leur dignité. On ne leur fait aucunement confiance. Ils sont cernés de toutes parts comme s'ils étaient sur le point de se révolter. On aurait voulu imaginer un moyen plus sûr de les forcer à se révolter qu'on ne s'y serait pas pris autrement.

Cette répression produit inévitablement des éclats de révolte désorganisée qui doivent être contrés par la force et par une intimidation accrue.

Les grands groupes de producteurs trouvent que la loi ne répond pas à leurs besoins, et ils sont devenus si puissants que des accusations d'assaut, de mutilation, d'incitation à l'émeute, de kidnapping et de flagellation ne peuvent être déposées contre eux devant des tribunaux dont l'impartialité est douteuse.

L'attitude des grandes associations de producteurs envers la main-d'œuvre est présentée le plus clairement par monsieur Hugh T. Osburne, membre du comité de surveillance du comté d'Imperial et actif au sein de la section des Fermiers Associés de la vallée Imperial. Devant la commission judiciaire de l'Assemblée de la Californie, il a déclaré :

« Dans la vallée Imperial, nous n'avons pas besoin de cette loi contre les associations criminelles. C'est bon pour les autres comtés qui ne savent pas comment s'occuper de ces questions. Nous n'en avons pas besoin, parce que nous avons

développé nos propres moyens de faire face à ces situations. Nous ne tenons plus de ces procès. Nous avons une meilleure façon de faire. Les procès coûtent trop cher. »

La « meilleure façon » entérinée par les gros producteurs de la vallée Imperial comprend un terrorisme systématique que n'auraient même pas imaginé les régimes fascistes présents dans le monde. La stupidité de la politique prônée en Californie par les gros producteurs et les fermiers spéculateurs non occupants ne s'est traduite que par des troubles, de la tension et de la haine. La poursuite de cette politique constitue une atteinte criminelle à la paix de l'État.

LE GOUVERNEMENT FÉDÉRAL, se rendant compte que la condition misérable des travailleurs agricoles migrants en Californie constitue un problème criant et crucial, a établi deux camps pour les travailleurs itinérants et envisage d'en ouvrir huit autres dans un proche avenir. L'aménagement des camps d'Arvin et de Marysville se prête à une étude sociale et économique du plus grand intérêt.

Les camps en question sont aménagés sur des terrains loués. Les prochains camps seront érigés sur des terres achetées par le gouvernement. Ce dernier offre des espaces pour des tentes. Les structures permanentes sont simples : elles comprennent des toilettes, des lavabos collectifs et des douches, un bâtiment administratif et un lieu de divertissement. Le matériel au camp d'Arvin, à l'exclusion de la location du terrain, coûte environ 18 000 \$.

Ce camp fournit l'eau courante, le papier hygiénique et certains soins médicaux. Un gestionnaire vit sur place. Les campeurs sont accueillis sous réserve des conditions suivantes : 1) les hommes doivent être de vrais fermiers qui veulent travailler; 2) ils doivent participer au maintien de la propreté des lieux, et 3) en lieu et place du loyer, ils doivent consacrer deux heures par semaine à l'entretien et à l'amélioration du camp.

Les résultats ont dépassé les attentes. Dès le départ, l'intention de la direction s'est orientée vers le rétablissement de la dignité et de la décence dont les migrants ont été dépouillés à cause de leur mode de vie intolérable.



Dans les présents articles, le mot « dignité » a été mentionné à plusieurs reprises, non pour désigner une attitude prétentieuse, mais parce qu'elle est à la base de la responsabilité de l'homme envers sa communauté.

Un homme traité comme une bête, entouré de gardes armés, affamé et forcé de vivre dans la saleté perd sa dignité, c'est-à-dire qu'il perd sa juste place dans la société et, par conséquent, sa capacité de fonctionner normalement au sein de celle-ci. Il n'y a pas de meilleur exemple de cette situation que la prison, où la dignité des hommes est réduite à néant, et où crimes et délits pullulent.

Nous considérons cette destruction de la dignité comme un des résultats les plus regrettables de la vie d'un migrant, puisqu'elle mine de fait son sens des responsabilités et en fait un paria menaçant qui ne manquera pas de s'attaquer au gouvernement s'il en a l'occasion.

Le mode de vie à Arvin permet aux migrants de retrouver leur dignité. Les habitants du camp sont encouragés à se gérer eux-mêmes et ils ont répondu à cet encouragement par une démocratie simple et viable.

Le camp est divisé en quatre unités. Chaque unité est représentée par scrutin direct au comité de direction central, au comité des loisirs, au comité d'entretien et au comité de bon voisinage. Chacun des membres est élu au sein de son unité et il peut être révoqué de la même façon.

Le directeur, bien sûr, a droit de veto, mais il ne juge à peu près jamais nécessaire d'agir à l'encontre des recommandations d'un comité.

Les résultats de ce gouvernement autonome responsable sont remarquables. Les migrants arrivent épuisés, abattus et sans ressources. Mais à mesure que leur conscience sociale est rétablie, ils se reprennent en main. Le camp s'occupe de ses propres indigents, fournissant à même ses maigres possessions nourriture et abri à ceux qui n'ont plus rien. Le comité central détermine les règlements qui régissent la vie des habitants.

L'année de l'ouverture du camp d'Arvin, il n'a pas été nécessaire de recourir à des forces policières extérieures. Les pénalités sont la restriction de certains privilèges, comme la participation aux soirées dansantes de la communauté ou, si une conduite antisociale persiste, une recommandation est adressée au directeur pour que le coupable soit expulsé du camp.

Un comité des travaux répartit les tâches à exécuter dans le camp, décide des améliorations et s'occupe de l'élimination des ordures, de l'entretien et des réparations. Le comité social organise les danses hebdomadaires, dont la musique est assurée par un orchestre composé des habitants du camp.

Ils jouent tellement bien qu'un orchestre de camp a été engagé par un poste de radio. Le comité social s'occupe aussi de l'élaboration de nombreux jeux et de l'entretien des terrains nécessaires.

Le comité de bon voisinage, une organisation féminine, s'occupe de travaux de couture et de confection de courtepointes, s'assure d'éliminer l'indigence, s'occupe des enfants pendant que les mères travaillent aux champs et dans les entrepôts d'emballage. Toutes ces activités ont lieu avec l'aide extérieure d'un directeur et d'une infirmière à

temps partiel. Véritables laboratoires d'une gouvernance autonome démocratique et naturelle, ces camps sont uniques aux États-Unis.

Plusieurs choses impressionnent lorsqu'on visite ces camps. Le regard effrayé et sombre qui était la règle chez les migrants a disparu des visages des habitants des camps fédéraux. On y note plutôt un regard soutenu et une confiance en soi qui ne peut être attribuable qu'à une dignité retrouvée.

La différence semble s'expliquer par la nouvelle place qu'occupe le migrant dans la communauté. Avant son arrivée au camp, il était surveillé par la police, détesté et bousculé d'un endroit à un autre. Il était clair qu'on ne voulait pas de lui.

Dans les camps fédéraux, la direction ne ménage aucun effort pour lui redonner sa place au sein de la société. Dans ces camps, personne ne bénéficie du secours aux démunis.

Dans le camp d'Arvin, le comité central a recommandé l'expulsion d'une famille ayant fait une demande de secours aux démunis. L'emploi est plus fréquent que dans tout groupe similaire; les hommes sont plus appliqués au travail car ils en retirent quelque bénéfice. Les fermiers du voisinage semblent préférer les hommes de ces camps aux autres travailleurs.

Les habitants des camps fédéraux ne constituent pas un groupe choisi. Ils sont représentatifs des nouveaux migrants. Ils proviennent de l'Oklahoma, de l'Arkansas et du Texas, ainsi que d'autres États frappés par la sécheresse. Quatre-vingt-cinq pour cent d'entre eux sont d'anciens propriétaires, locataires ou travailleurs de ferme. Les

15 pour cent restants comprennent des peintres, des mécaniciens, des électriciens et même des membres de professions libérales.

Quand une nouvelle famille arrive à un de ces camps, ses membres sont habituellement sales, fatigués et sans le sou. Une délégation du comité de bon voisinage la rencontre, la met au courant des règlements, l'aide à s'installer et lui explique le fonctionnement des installations sanitaires. Et s'il manque de couvertures ou d'abris, le groupe lui en fournit à même ses propres réserves.

Les enfants sont lavés et habillés de propre, et l'on s'informe des besoins à venir. Si les enfants n'ont pas suffisamment de vêtements, le cercle de couture de la communauté se met immédiatement à l'œuvre. Si un membre de la famille est malade, on appelle le directeur du camp ou l'infirmière à temps partiel, et des soins sont prodigués.

Les femmes du comité de bon voisinage ne sont pas des travailleuses sociales professionnelles, mais elles possèdent ce qui est sans doute le plus important : la compréhension découlant d'un vécu similaire. Rien de ce qu'a subi le nouvel arrivant n'est étranger aux membres du comité.

Le rapport typique d'un directeur se lit comme suit :

« Nouveaux arrivants. Peu de nourriture. La plupart des biens personnels étaient ficelés dans des sacs et étaient sales. Le comité de bon voisinage a immédiatement pris en main la famille, et à 10 h, ses membres avaient mangé, s'étaient lavés, avaient dressé leur tente et s'étaient installés avant d'aller dormir. »

Ces deux camps accueillent environ 200 familles chacun. Ils ont vu le jour à titre expérimental, et ces expériences ont fait leurs preuves. Entre les rangées de tentes, les familles ont aménagé de petits potagers pour cultiver des légumes, et ces lots, qui doivent être entretenus après une journée de travail de 10 à 12 heures, produisent des betteraves, des choux, du maïs, des carottes, des oignons et des navets. La passion de produire est très marquée. Un homme, qui n'a pas encore reçu son petit lot potager, arrose avec espoir de l'herbe aux sorciers, une mauvaise herbe, simplement pour avoir quelque chose à faire pousser par lui-même.

Le gouvernement fédéral, par l'intermédiaire de la Resettlement Administration, un service de relogement, prévoit agrandir ces camps pour y inclure de petites fermes de subsistance. Il vise ainsi à résoudre plusieurs problèmes.

Grâce à ces fermes, les femmes et les enfants demeureront en un seul endroit. Les enfants pourront ainsi aller à l'école, et les femmes s'occuperont de la ferme pendant que les hommes sont au travail. Les fermes atténueront le caractère pénible de la vie des migrants, les responsabiliseront et leur redonneront la possession d'un bien qu'ils avaient perdu.

Situées près des endroits nécessitant de la main-d'œuvre saisonnière, ces communautés de fermiers travailleront aux champs tout en mettant fin à leurs pérégrinations aux quatre coins de l'État. La réussite de ces camps fédéraux, qui consiste à transformer en citoyens des criminels en puissance, rend quelque peu ridicule la pratique habituelle de dépenser pour du gaz lacrymogène.

La plus grande partie des migrants provenant du Dust Bowl vont devenir des citoyens permanents de la Californie. Dans ces camps, ils ont montré leur capacité à produire et à coopérer. Ils sont fermement déterminés à gagner leur vie sur leur terre. L'un d'eux a déclaré : « Si c'est du travail que vous avez, M'sieur, on va le faire. Not' monde a jamais accepté la charité, et ma famille va pas commencer aujourd'hui. »

Le plan de la Resettlement Administration visant à augmenter le nombre de ces camps fédéraux est combattu par certains intérêts en Californie. Leurs arguments à l'encontre de ceux-ci sont les suivants.

Ils vont intensifier la nécessité de disposer de forces policières sur place. Pourtant, les deux camps ouverts depuis plus d'un an ont prouvé qu'il n'était pas nécessaire d'avoir des forces policières sur place, tandis que les campements de sans-abri sont une charge financière constante pour les bureaux de shérif.

Le deuxième argument soutient que les dépenses occasionnées par les écoles pour le district vont augmenter. Les budgets scolaires proviennent de l'État et ils sont fonction du nombre d'élèves. Et même si cela coûtait plus cher, les communautés ont besoin du travail de ces familles et doivent ainsi assumer une certaine responsabilité à leur égard. Autrement, on se retrouvera avec une génération d'illettrés.

D'après le troisième argument, ces camps font baisser la valeur foncière des terres en raison du type de gens qui y habitent. Ceux qui sont déjà établis n'ont d'aucune façon influencé la valeur foncière des terres, et leurs habitants sont de bons Américains qui ont prouvé qu'ils pouvaient maintenir un niveau de vie comparable à

celui de leurs concitoyens. La propreté et l'absence de maladies dans les deux camps expérimentaux en témoignent.

Le quatrième argument est formulé par le rédacteur en chef du journal *The Yuba City Herald*. Fier de son sadisme, il a rédigé une série d'éditoriaux incendiaires et subversifs sur le camp de Marysville, et soutient que ces établissements sont des foyers de grèves.

À l'épreuve des faits, le patriote de Yuba City a retiré son allégation selon laquelle le camp était rempli de radicaux. Le même argument va être utilisé par les associations de producteurs spéculateurs. Ces associations ont réclamé, et je cite, « une classe de péons » pour assurer leur réussite. Elles tiennent pour radicale toute mesure visant à améliorer le sort des migrants.

LES FAMILLES DE MIGRANTS en Californie trouvent que l'aide en cas de chômage, dont tirent profit les résidants, ne leur est pas d'un grand secours. Tout d'abord, une technique courante s'est développée pour obtenir de l'aide; quelqu'un qui connaît les ficelles peut en trouver auprès des diverses agences d'aide financière fédérale et de l'État, tandis que celui qui ignore tout de ces démarches sera refusé.

Le migrant est toujours partiellement en chômage, car son travail est saisonnier. Dans la foulée, il devient inadmissible à toute aide. L'élément clé pour recevoir de l'aide est la résidence.

Mais il est impossible pour le migrant d'obtenir la résidence. Il doit se déplacer un peu partout dans le pays. Il ne peut s'arrêter suffisamment longtemps pour acquérir la résidence, sinon il crèverait de faim. Il voit bien en remplissant sa demande qu'il ne peut figurer sur les listes de secours aux démunis. Et comme il n'est pas informé des moyens à sa disposition, il ne pousse pas plus loin ses efforts.

Pour la même raison, il découvre qu'il ne peut recevoir aucun des avantages réservés aux résidants d'un comté. L'hôpital du comté a été construit pour les résidants, non pour les itinérants.

Il est intéressant de suivre l'histoire d'une famille en ce qui a trait aux soins médicaux, à l'aide aux chômeurs et au secours immédiat aux démunis. Cette famille comprend cinq personnes : un homme de 50 ans, sa femme de 45 ans, deux fils de 15 et



12 ans et une petite fille de six ans. Ils viennent de l'Oklahoma, où le père exploitait un petit ranch de 50 acres.

Lorsque le ranch a été frappé par la sécheresse et que sa terre a été balayée par le vent, la famille a réuni tous ses biens meubles dans une vieille camionnette Dodge et elle est partie pour la Californie. Elle est arrivée à temps pour la récolte des oranges dans le sud de la Californie et elle a pu travailler toute la saison.

L'aîné des fils et le père ont gagné ensemble 60 \$. C'est à ce moment que le différentiel de la voiture s'est brisé. Les réparations, auxquelles s'est ajouté l'achat de trois pneus d'occasion, ont coûté 22 \$. La famille s'est dirigée vers le comté de Kern pour la cueillette des raisins et s'est établie dans un campement de sans-abri situé aux limites de Bakersville.

Le père a alors subi une entorse à la cheville, et la petite fille a eu la rougeole. Les honoraires des médecins se sont élevés à 10 \$, et la nourriture et le transport ont presque vidé le portefeuille familial.

Le fils aîné était maintenant le seul gagne-pain de la famille. Le cadet a trouvé une pièce en laiton dans un jardin et a tenté de la vendre.

Il a été arrêté et traduit devant le tribunal pour enfants, mais il a été remis en liberté et confié à la garde de son père. Malgré son entorse, le père s'est rendu à pied à Bakersville à partir du campement des sans-abri, parce qu'il n'y avait plus d'essence dans sa voiture et qu'il n'osait pas piger dans ses économies pour en acheter.

Cette marche a aggravé l'entorse, ce qui l'a forcé à s'aliter. Dans l'intervalle, la petite fille s'est remise de la rougeole, mais comme ses yeux n'avaient pas été protégés, elle a perdu partiellement la vue.

Le père a fait une demande d'aide pour découvrir qu'il n'était pas admissible, du fait qu'il ne résidait pas là-bas depuis assez longtemps. Il ne restait plus rien à la famille. Des voisins dans le campement de sans-abri lui ont donné un peu de nourriture.

Un voisin qui avait une chèvre a apporté chaque jour une tasse de lait pour la petite fille.

Puis le fils aîné est rentré des champs disant souffrir d'une douleur au côté. Il était fiévreux et très souffrant.

La mère a appliqué des linges chauds sur son estomac, tandis qu'un voisin a amené le père invalide à l'hôpital du comté pour lui permettre de remplir une demande d'aide. L'hôpital était plein et il s'occupait exclusivement des résidents de la place. Le symptôme, décrit par le père comme étant une douleur à l'estomac, n'a pas été pris au sérieux.

On a donné au père une grosse dose de sel pour son fils. Cette nuit-là, la douleur s'est tellement intensifiée que le fils a perdu connaissance. Le père a téléphoné à l'hôpital, mais il n'y avait personne de garde pour s'occuper de son cas. Le fils est décédé le lendemain d'un éclatement de l'appendice.

La famille n'avait pas d'argent. Le comté a inhumé le fils gratuitement. Le père a vendu sa vieille camionnette Dodge pour 30 \$ et acheté une couronne mortuaire de 2 \$ pour les obsèques. Le reste de l'argent a servi à constituer une réserve d'aliments

bourratifs peu coûteux, comme des haricots, des flocons d'avoine et du saindoux. Le père a tenté de revenir travailler aux champs. Certains voisins l'amenaient en voiture au travail en échange d'une petite contribution pour le transport.

Il s'est mis à marcher trop tôt sur sa cheville faible et ne pouvait gagner plus de 75 ¢ par jour pour la cueillette à la pièce. Il a rempli une autre demande d'aide et a été refusé du fait qu'il n'était pas résidant et qu'il avait un emploi. À cause de la malnutrition et de sa faiblesse à la suite de sa rougeole, la petite fille a contracté la grippe.

Le père n'a pas tenté de retourner à l'hôpital du comté. Il a consulté un médecin en pratique privée qui a refusé de se rendre au campement à moins d'être payé d'avance. Le père a pris l'équivalent de deux jours de salaire et l'a donné au médecin, lequel s'est rendu à l'abri occupé par la famille, a pris la température de la fillette, donné sept pilules à la mère en lui recommandant de la garder au chaud, puis a disparu. Le père a fini par perdre son emploi parce qu'il était trop lent.

Il a fait une nouvelle demande d'aide et a reçu de la nourriture pour une semaine.

Ce manège peut se poursuivre indéfiniment. Des cas comme celui-là se comptent par milliers. On pourra arguer que cet homme avait des recours à sa disposition pour obtenir de l'aide, mais comment pouvait-il savoir à qui s'adresser? Il n'en avait aucun moyen.

Les communautés de la Californie ont eu recours aux anciennes méthodes pour faire face à ces problèmes. La première consiste à ne pas croire au problème, à nier

vigoureusement qu'il existe. La deuxième, à refuser toute responsabilité, puisque ces étrangers ne sont pas des résidents permanents. Et la troisième, la plus stupide, consiste à chasser ces gens, donc le problème, aux limites du comté pour qu'ils débordent sur le voisin. Les comtés se débarrassent de ceux qu'ils jugent indésirables comme s'il s'agissait de patates chaudes.

Un exemple typique de cette stupidité obtuse a trait à la présence de vers parasites dans le comté de Stanislaus. La boue le long des cours d'eau où vivent des sans-abri est infestée. Plusieurs hommes d'affaires de Modesto et de Ceres ont proposé comme solution de chasser les sans-abri. Personne n'a pensé à isoler les victimes pour éliminer l'épidémie.

Au dire de ces hommes d'affaires, les personnes atteintes devaient être chassées du comté pour aller répandre la maladie ailleurs. Le fait que ces comtés ne se préoccupent que du profit immédiat et des avantages pour leur localité empêche de régler la situation des migrants. Les comtés semblent terrifiés à l'idée d'offrir un peu d'aide à la main-d'œuvre dont ils ont besoin pour leurs récoltes.

Selon plusieurs sondages et études menés par le gouvernement et l'État sur de grands groupes de migrants, le salaire maximal d'un travailleur est de 400 \$ par année, la moyenne se situant autour de 300 \$, et le minimum, pour un grand nombre, à 150 \$. Cette somme sert à nourrir, à habiller et à transporter des familles entières.

Parfois, toute la famille peut travailler dans les champs, ce qui augmente le revenu. Dans d'autres cas, on a observé qu'une famille complète, affaiblie par la malnutrition et la maladie, a travaillé aux champs, mais obtenu moins en argent qu'un

seul homme en santé. Le travail des migrants a tôt fait de nuire à la santé de quelque famille que ce soit. La nourriture est toujours rare, et les gâteries, quelles qu'elles soient, n'existent tout simplement pas.

Pour une famille salariée, voici les régimes alimentaires observés :

Famille de huit personnes : chou bouilli, patates douces cuites, purée de carottes, haricots, pâte frite, gelée, thé.

Famille de sept personnes : haricots, petits pains à la levure, confiture, café.

Famille de six personnes : saumon en conserve, pain de maïs, oignons crus.

Famille de cinq personnes : petits pains à la levure, pommes de terre frites, salade de pissenlits, poires.

Ces régimes sont ceux du repas du soir. Il convient de noter que même dans ces périodes fastes, il n'y a ni lait ni beurre. La plus grande partie du régime se compose de féculents. En périodes creuses, on ne consomme que ceux-ci, moyen le plus économique de se sustenter. Lorsqu'une famille est touchée par une mise à pied, les repas du soir sont les suivants :

Famille de sept personnes : haricots, pâte frite.

Famille de six personnes : semoule de maïs frite.

Famille de cinq personnes : bouillie d'avoine.

Famille de huit personnes (dont six enfants) : salade de pissenlits et pommes de terre bouillies.

On constate que, même en périodes fastes, rester en santé est un défi. L'absence complète de lait pour les enfants est la cause de nombreuses maladies découlant de la malnutrition. Même la pellagre est répandue.

La préparation des aliments est des plus rudimentaires. Le matériel de cuisson se résume la plupart du temps à un trou creusé dans le sol ou à un bidon de kérosène muni d'une cheminée et percé d'une ouverture à l'avant.

Si les adultes ont travaillé dix heures aux champs ou dans les entrepôts d'emballage, ils ne veulent pas cuisiner. Ils vont acheter des aliments en conserve tant qu'ils ont de l'argent, et lorsque ce dernier se fait rare, ils vont subsister sur des féculents à moitié cuits.

Le problème le plus terrible chez les migrants est celui des accouchements. Il n'y a aucun soin prénatal pour les mères ni aucune possibilité d'en obtenir. Les futures mères doivent travailler aux champs jusqu'à ce qu'elles ne soient plus physiquement en mesure de le faire ou, si elles ne travaillent pas, s'occuper des autres enfants et du campement, ce qui ne leur laisse aucun répit.

Un médecin est très rarement présent au moment de la naissance. Parfois, dans les campements de sans-abri, une voisine va aider. Il n'y a aucune précaution sanitaire ni mesure d'hygiène. L'enfant vient au monde sur des journaux dans le lit crasseux. Si le nouveau-né se présente mal et qu'il faut avoir recours à la chirurgie ou aux forceps, la mère est pratiquement condamnée à mourir. Une fois l'enfant au monde, ses yeux ne sont pas traités, et il est complètement privé des soins médicaux prodigués à tout instant aux bébés de la classe moyenne.

La mère, qui souffre habituellement de malnutrition, n'est pas en mesure d'allaiter. Parfois, le bébé est nourri de lait en boîte jusqu'à ce qu'il puisse absorber de la pâte frite et de la semoule de maïs. La situation étant ce qu'elle est, le taux de mortalité infantile est très élevé.

Témoin l'exemple suivant. Il s'agit d'une mère de famille de trois enfants. Elle a 38 ans, son visage est ridé et émacié, et son regard est dur. Les trois enfants qui ont survécu sont venus au monde avant 1929, alors que la famille louait une ferme en Utah. En 1930, cette femme a mis au monde un enfant qui a vécu quatre mois et est décédé de « coliques ».

En 1931, son enfant est mort-né : « j'ai été frappée par un chariot à bras rempli d'boîtes deux jours avant que l'bébé y naisse. » En 1932, elle a fait une fausse couche. « J'pouvais pus porter l'bébé à cause que j'étais malade. » Elle a honte de cette situation. En 1933, son bébé a vécu une semaine. « Y est juste mort. J'sais pas d'quoi. » En 1934, elle n'est pas tombée enceinte. Elle a un peu honte de ça aussi. En 1935, son bébé a vécu longtemps : neuf mois.

« Pendant un bon bout d'temps, y semblait parti pour vivre. Y avait l'air gros et fort. » Aujourd'hui, elle est de nouveau enceinte. « Si on pouvait juste avoir du lait pour lui, me semble que ce s'rait mieux. » Ce cas est sans doute extrême, mais pas du tout inhabituel.

L'HISTOIRE DE L'IMPORTATION et du traitement de la main-d'œuvre étrangère en Californie est celle d'une cupidité et d'une cruauté scandaleuses. Les premières importations de grands groupes de travailleurs comprenaient des milliers de Chinois, amenés comme main-d'œuvre bon marché pour construire les chemins de fer transcontinentaux. Une fois ceux-ci terminés, quelques Chinois sont restés comme manœuvres, mais le plus grand nombre d'entre eux se sont faits ouvriers agricoles à bas prix.

Le niveau de vie traditionnel des Chinois était tellement peu élevé que les travailleurs blancs ne pouvaient les concurrencer. Du même coup, l'organisation des familles chinoises leur a permis d'acquérir des terres et de les faire fructifier beaucoup mieux que les Blancs. Par conséquent, la main-d'œuvre blanche a déclaré une guerre sauvage aux coolies.

Le ressentiment envers eux s'est rapidement amplifié et a atteint son paroxysme lors d'émeutes qui ont chassé graduellement les Chinois hors des champs, tandis que de nouvelles lois sur l'immigration fermaient les frontières à l'afflux de nouveaux arrivants.

Les Japonais ont été les prochains à être sollicités comme main-d'œuvre bon marché, et l'histoire de leurs activités a été presque une copie conforme de celle des



Chinois, un faible niveau de vie leur permettant d'accumuler des biens tout en occupant les emplois de la main-d'œuvre blanche.

Encore une fois, il y a eu des émeutes, des lois foncières et la fermeture des frontières. L'attitude contre les Japonais s'est manifestée dans tout ce qui a été écrit sur le « péril jaune » et a culminé tout juste avant la guerre. Considérés comme une menace pour la main-d'œuvre blanche, les Japonais ont été exclus. Certains d'entre eux avaient acheté des terres, d'autres s'étaient installés dans les villes, et un grand nombre d'entre eux ont été déplacés ou déportés. Les ouvriers agricoles japonais, jusque-là sans organisation, se sont associés spontanément, ce qui les a rendus moins dociles que les Chinois.

Mais comme d'habitude, la nature de l'agriculture californienne a amené les propriétaires de terres agricoles à réclamer des péons. Au début du siècle, une autre source de main-d'œuvre bon marché est devenue disponible.

Des Mexicains ont été importés en grand nombre, et le niveau de vie qu'ils étaient capables de maintenir a fait baisser les salaires de la main-d'œuvre agricole au point où les Blancs ne pouvaient plus suivre. Vers 1920, il y avait 80 000 immigrants mexicains en Californie. Le lancement d'une agriculture intensive dans la vallée Imperial et dans le sud de la Californie a rendu nécessaire le recours à ces travailleurs bon marché.

À peu près à la même époque, la demande pour des péons a commencé à se faire sentir de la part des grands producteurs et des producteurs-expéditeurs alors en pleine croissance. Quand l'imposition d'un quota a été suggérée, les petits fermiers

(terres de cinq à 20 acres) n'avaient aucune objection, et les deux tiers d'entre eux ont pleinement approuvé le quota.

Les gros producteurs, quant à eux, étaient contre. Soixante-dix-huit pour cent d'entre eux étaient ouvertement opposés à toute restriction sur l'importation de péons. La Dépression aidant, les salaires agricoles ont diminué tellement dans le sud de l'État que la main-d'œuvre blanche ne pouvait plus subsister. Le salaire standard s'établissait alors à quatorze cents l'heure.

Les Mexicains offraient aux gros producteurs plus d'avantages que le coût modique de leur main-d'œuvre. On pouvait les traiter comme des moins que rien lorsqu'ils n'étaient pas requis. Les soins sur place n'étaient pas garantis pour les malades et les invalides; en outre, si ces derniers se plaignaient de leurs salaires anémiques ou de leurs terribles conditions de vie, ils risquaient d'être déportés au Mexique aux frais du gouvernement.

Récemment, inspirés par l'exemple de leurs homologues au Mexique, les travailleurs mexicains de la Californie ont commencé à s'organiser. Mais des groupes de vigiles se sont attaqués à leur organisation dans le sud de l'État, faisant preuve d'un terrorisme et d'une sauvagerie inimaginables dans un État civilisé.

Au sujet de ces activités répressives des gros producteurs, le rapport d'une commission spéciale du National Labor Board, bureau américain des relations de travail, indique : « Essentiellement, une grande partie des conflits touchant la main-d'œuvre mexicaine dans la vallée Imperial provient du désir naturel des travailleurs de s'organiser. »

« Leurs efforts ont été minés ou rendus inefficaces par la solide opposition à laquelle ils se sont heurtés... Nous avons découvert suffisamment d'éléments qui nous ont convaincus que dans plus d'un cas la loi a été bafouée par des élus de la vallée Imperial et par des titulaires de charges publiques assermentés pour faire respecter la loi. »

Le rapport dresse la liste d'un certain nombre de ces violences. « Un grand nombre d'hommes et de femmes arrêtés arbitrairement, mais non incarcérés (...) intimidation utilisée pour forcer des aveux de culpabilité à des accusations criminelles (...) cautionnement tellement élevé que toute remise en liberté est impossible. » Le rapport poursuit : « Nous sommes d'avis que des agents de la paix et des civils de l'endroit ont exhibé leurs pistolets trop librement, et que la police a eu recours sans raison à des grenades lacrymogènes. »

« Nous ne comprenons pas pourquoi environ 80 officiers, à la recherche de trois "agitateurs", ont jugé nécessaire de gazer un groupe de plusieurs centaines d'hommes, de femmes et d'enfants dans un bâtiment d'un seul étage relativement petit. »

Dans la vallée Imperial, les Mexicains ne bénéficient pas de la liberté d'expression, de la liberté de réunion, ni du droit à un procès devant jury.

Ce traitement des travailleurs mexicains, allié à leur déportation en grand nombre et au plan du gouvernement mexicain de rapatrier ses citoyens, vide graduellement la main-d'œuvre mexicaine des champs de la Californie.

Comme dans le cas des Chinois et des Japonais, les Mexicains ont commis le crime qui n'est pas toléré par les grands producteurs.

Ils ont tenté de s'organiser pour leur propre protection. Il est probable qu'avant longtemps il n'y aura plus de main-d'œuvre mexicaine au service de l'agriculture californienne.

Les Philippins constituent la dernière grande source de travailleurs étrangers à la disposition des producteurs californiens. Entre 1920 et 1929, 31 000 de ces petits hommes basanés ont été amenés aux États-Unis, et la plupart d'entre eux sont restés en Californie pour constituer une nouvelle classe de péons.

C'étaient surtout de jeunes hommes seuls. Leurs femmes ne les ont pas accompagnés. La plupart d'entre eux ont trouvé du travail dans le centre et le nord de la Californie. Leurs salaires sont les plus bas jamais payés à une main-d'œuvre immigrante.

Comme dans le cas des Mexicains, des Japonais et des Chinois, les Philippins ont été victimes de discrimination raciale.

Ils se démarquent dans l'agriculture californienne. Jeunes, mâles et célibataires, ils forment des groupes naturels de cinq, six ou huit personnes; ils combinent leurs ressources pour l'achat d'équipement, tel que des automobiles. Leur vie de groupe constitue une leçon d'économie.

Comme l'a dit un coordonnateur de la main-d'œuvre de la State Relief Administration, organisme de secours venant à l'aide des travailleurs migrants :

« Souvent, ils subsistent pendant une semaine avec deux poignées de riz et un peu de pain. »

Ces jeunes gens n'étaient pas autorisés à emmener leurs épouses. Parallèlement, la législation matrimoniale de la Californie a été amendée pour inclure les personnes de race malaise parmi celles qui ne peuvent se marier avec des Blanches. Comme il s'agit de jeunes mâles, le seul exutoire à leurs énergies amoureuses prenait la forme d'arrangements illégaux avec des femmes de race blanche.

Cette situation leur a non seulement valu une réputation d'immoralité, mais elle a aussi été la cause directe de nombreuses émeutes raciales à leur endroit.

C'étaient de bons travailleurs, mais comme les immigrants qui les ont précédés, ils ont commis l'irréparable en tentant de s'associer pour leur propre protection. Le fait de s'organiser les a exposés au terrorisme habituel.

Un bon exemple est le raid d'un groupe de vigiles dans la vallée de Salinas l'an dernier, lorsqu'un pavillon-dortoir a été incendié et que tous les Philippins ont perdu leurs biens.

Dans ce cas, le propriétaire du pavillon-dortoir a été indemnisé pour la perte de son bâtiment. Les Philippins ont lancé une action en justice, mais ils attendent toujours le règlement de l'affaire.

Mais les Philippins ne compteront bientôt plus dans l'agriculture californienne. Les îles Philippines étant dorénavant un pays indépendant, les 35 000 Philippins se trouvant en Californie sont du coup devenus des étrangers.

Le gouvernement fédéral, en collaboration avec les autorités philippines, a lancé une campagne visant à rapatrier tous les Philippins de Californie. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils aient quitté l'État.

Les retraits successifs de la main-d'œuvre étrangère est en train de laisser l'agriculture californienne à la merci de nos propres gens. Les anciennes méthodes imaginées pour intimider et affamer les travailleurs étrangers sont utilisées de nouveau contre les nouveaux travailleurs migrants blancs. Mais elles ne réussiront pas.

Par conséquent, l'agriculture de la Californie doit commencer à faire l'inventaire de ses ressources, à restructurer quelque peu son économie interne. La main-d'œuvre agricole en Californie sera dorénavant de race blanche; elle sera composée d'Américains qui insisteront pour avoir un niveau de vie bien supérieur à celui qui a été accordé à la « main-d'œuvre bon marché » venue de l'étranger.

Quelques-uns des grands producteurs les plus avisés défendent les travailleurs de race blanche en invoquant le fait qu'« ils ne solliciteront pas d'aide aussi systématiquement que la main-d'œuvre mexicaine. »

Ces enthousiastes ne se rendent pas compte que la même fierté et le même amour-propre qui empêchent les migrants de race blanche d'accepter la charité et le secours aux démunis s'il y a une autre solution vont aussi les amener à refuser d'assumer le rôle de péon des champs, avec le terrorisme, la misère noire et la famine qui l'accompagnent.

La main-d'œuvre étrangère est en déclin en Californie, et à l'avenir, les travailleurs agricoles seront blancs et américains. Il faut reconnaître ce fait et revoir l'attitude envers ceux-ci ainsi que le traitement à leur réserver.

DES REPORTAGES PRESQUE QUOTIDIENS, de nombreux rapports gouvernementaux à la disposition de quiconque veut bien les lire, et les articles de cette série nécessairement succincte appellent de toute évidence l'élaboration d'un plan pour régler la question des migrants. Si ce n'est pas pour des raisons humanitaires, le seul fait que l'agriculture californienne ait besoin de ces gens justifie la nécessité d'un tel plan. Un survol de la situation permet de dégager quelques recommandations évidentes. Voici des suggestions qui pourraient constituer une solution partielle au problème.

Comme la plus grande partie des migrants américains de race blanche sont d'anciens propriétaires, locataires ou ouvriers agricoles, on peut conclure que l'agriculture a toujours été au cœur de leur expérience et de leurs ambitions. Pourquoi ne pas leur louer des terres? Ou dans les cas qui s'y prêtent, pourquoi des terres de l'État et du gouvernement fédéral ne pourraient-elles pas être réservées aux migrants pour leur subsistance? Il serait possible de les louer pour une somme modique ou de les vendre aux familles de travailleurs migrants au moyen de paiements échelonnés à long terme.

Des groupes de ces fermes de subsistance devraient être implantés dans les régions qui nécessitent une main-d'œuvre abondante lors des récoltes. De petites maisons pourraient être construites pour le logement des familles, ainsi que des écoles pour l'instruction des enfants. Les gens qui occupent ces fermes devraient être



encouragés et aidés à produire fruits, légumes et bétail pour leur propre subsistance, notamment des cochons, des poulets, des lapins, des dindes et des canards.

Les cultures devraient être planifiées de manière à ne pas nuire à la demande pour une main-d'œuvre migrante. Lorsque la demande est forte en saison, il ne serait pas nécessaire de déplacer toute la famille, seulement les hommes en état de travailler. Pendant les récoltes, la ferme de subsistance serait gérée par les femmes et les jeunes ainsi que par des personnes ne pouvant travailler aux champs, comme les aînés et les personnes atteintes d'une invalidité partielle.

Il faut favoriser dans ces communautés un esprit de coopération et d'aide mutuelle, grâce auquel le développement d'une autonomie administrative et la responsabilité sociale qui en découle redonneront aux migrants leur statut de citoyens. Le gouvernement fédéral, l'État et l'administration des comtés devraient défrayer ces projets, de manière à ce que la communauté qui nécessite le plus grand nombre de travailleurs saisonniers contribue à leur bien-être.

Le coût de ces initiatives ne serait pas tellement supérieur aux sommes consacrées à l'heure actuelle à l'achat de grenades lacrymogènes, de mitraillettes, de munitions ou à la rémunération de shérifs adjoints. Chacun de ces districts de subsistance profiterait des services d'un agronome compétent pour enseigner les techniques agricoles. Il faudrait aussi favoriser un esprit de coopération pour qu'une partie du matériel, comme les tracteurs et certains autres équipements, soient mis en commun. Que ce soit par l'école ou le service de santé local, des soins médicaux devraient être offerts ainsi que des conseils sur les mesures d'hygiène à respecter.

L'établissement de ces fermes réglerait le problème des réserves de nourriture pendant les cinq ou six mois de chômage de la saison morte, éliminerait le sentiment de dénuement des familles en constant déplacement et assurerait l'éducation des enfants.

L'État devrait instituer une commission de la main-d'œuvre migratoire avec des bureaux répartis aux divers endroits concernés. Les travailleurs devraient être représentés au sein de cette commission.

Avant le début de la saison des récoltes, des comités locaux parcourraient le district, détermineraient le nombre de travailleurs nécessaires et indiqueraient le salaire à payer.

Les renseignements rapportés seraient alors communiqués aux fermes de subsistance et aux syndicats de travailleurs, de sorte que la saison des récoltes ne donnerait pas lieu à une immense ruée désordonnée attirant deux ou trois fois plus de travailleurs qu'il est nécessaire.

Longtemps, les producteurs-expéditeurs, les exploitants spéculateurs et les entreprises agricoles s'arrangeaient pour attirer dans une communauté deux fois plus de main-d'œuvre qu'elle ne pouvait en utiliser. Disposant d'un surplus, ils pouvaient alors réduire les salaires sous le minimum décent. La commission de main-d'œuvre proposée (à forte représentation ouvrière) mettrait fin à cette pratique.

Il faudrait encourager et aider les travailleurs agricoles à s'associer, tant pour leur propre protection que pour leur répartition intelligente, et les amener à prendre en charge leurs propres problèmes.

Les arguments invoqués contre la syndicalisation de la main-d'œuvre agricole sont encore une fois les mêmes que ceux qui avaient cours il y a 60 ans contre la création de syndicats de travailleurs et d'artisans. On avançait alors que l'industrie ne pourrait survivre à l'arrivée du syndicalisme. Aujourd'hui, on soutient que l'agriculture ne pourra plus subsister si les travailleurs agricoles revendiquent de meilleures conditions de travail. Il est raisonnable de croire que l'agriculture ne souffrirait guère plus de la syndicalisation que l'industrie.

Ce qui est sûr, c'est que jusqu'à ce que les travailleurs agricoles se prennent en mains et tant qu'ils ne seront pas représentés dans les centres de décision, les salaires continueront de diminuer, et les conditions de vie deviendront de plus en plus intenable jusqu'à ce que la souffrance, la famine et le désespoir entraînent une révolte de tous ces travailleurs.

L'attorney général, qui a la compétence d'agir sur ces questions, devrait enquêter sur toute manifestation de terrorisme de la part des vigiles, véritable honte de la Californie, et remonter à sa source. Ces manifestations sont fomentées par un petit nombre de personnes.

Une enquête impartiale pourrait facilement les débusquer, comme il est facile pour le gouvernement de pourchasser des ravisseurs. Un gouvernement s'incarne dans son système de droit. Comme l'existence de vigiles armés vise à renverser ce système et à lui substituer un gouvernement par la violence, des poursuites devraient être intentées en fonction d'infractions déjà présentes dans notre législation et qui sanctionnent les associations criminelles.

Ces lois ont été utilisées seulement contre des travailleurs. Appliquons-les aussi aux groupes fascistes les plus dangereux qui préconisent le renversement de notre forme de gouvernement par la force des armes et qui y travaillent activement.

L'application de ces trois suggestions remédierait à une bonne partie de la situation scandaleuse dans laquelle se trouve la main-d'œuvre agricole en Californie.

Par contre, si, comme l'a réclamé un gros producteur, notre agriculture exige à tout prix la création et le maintien d'une classe de péons, il faut alors conclure que l'agriculture de la Californie n'est pas viable sur le plan économique dans une démocratie.

Et si le terrorisme et la violation des droits de la personne, les châtiments corporels, les meurtres par des représentants des forces de l'ordre, les enlèvements et la dénégation d'un procès devant jury sont nécessaires à notre sécurité économique, il faut aussi en conclure que la démocratie en Californie est en train de périliter rapidement. Les méthodes fascistes sont plus nombreuses, appliquées plus durement et plus ouvertement préconisées en Californie que partout ailleurs aux États-Unis.

Une organisation militante et vigilante de citoyens de la classe moyenne, de travailleurs, d'enseignants, d'artisans et de libéraux devra voir le jour pour combattre ces pratiques sociales pernicieuses afin de garder l'État dans le giron d'une forme de gouvernement démocratique.

Les nouveaux migrants du Dust Bowl qui arrivent en Californie sont ici pour de bon. Ce sont d'authentiques Américains, intelligents et ingénieux; si on leur en donne la chance, ils seront socialement responsables.

Tenter de les réduire à une sous-classe en les affamant et en décourageant tous leurs espoirs est voué à l'échec. Ils peuvent être des citoyens de première classe ou devenir une armée animée par la souffrance et la haine qui prendra de force ce dont elle a besoin. Notre attitude à leur égard déterminera la voie qu'ils suivront.

*The San Francisco News*

5 au 12 octobre 1936

## *Affamés sous les orangers*

LE PRINTEMPS est fertile et vert en Californie cette année. Dans les champs, l'herbe atteint dix pouces, et dans les vergers et les vignobles, l'herbe épaisse est sur le point d'être labourée pour engraisser la terre. Les fleurs commencent déjà à s'épanouir. Très bientôt, une des sociétés pétrolières annoncera où se trouvent les grands champs de fleurs sauvages. C'est un printemps magnifique.

La Californie n'a traversé aucune guerre, n'a subi aucun fléau; ses villages et ses routes n'ont jamais été bombardés, ni ses villes pilonnées. C'est une très belle année. Pourtant, des milliers de familles crèvent de faim en Californie. Dans les comtés, les coroners inscrivent « malnutrition » dans les cases réservées à « causes du décès ». Pour quelque raison, le coroner recule devant l'idée d'inscrire « inanition » lorsqu'un enfant émacié meurt de faim dans une tente.

En effet, la faim loge dans les tentes érigées le long des routes et dans les cabanes bâties à partir de matériaux amassés dans les dépotoirs; il n'est pas question de malnutrition, mais d'inanition. La malnutrition signifie que vous êtes privés de certains nutriments essentiels et agonisez lentement. L'inanition signifie l'absence totale de nourriture. L'herbe verte qui s'étend jusqu'à l'entrée des tentes est grasse, et les orangers qui la surplombent sont chargés de fruits. Dans les champs de coton, des brins de la récolte précédente s'accrochent aux tiges noires. Mais ceux qui cueillent le

coton et récoltent les pêches et les abricots, qui se traînent tous les jours dans les rangs de laitue et de haricots, ceux-là ont faim. Les hommes qui ramassent les récoltes de la Californie, les femmes et les jeunes filles qui restent debout toute la journée et la moitié de la nuit dans les conserveries, ces gens crèvent de faim.

C'était la situation il y a deux ans à Nipomo, c'est toujours le cas aujourd'hui, et il en sera de même jusqu'à ce que les fruits et légumes frais de la Californie soient cultivés et récoltés autrement que sous le signe de la stupidité et de la cupidité.

Comment remédier à la situation? Le gouvernement fédéral tente de fournir nourriture et secours immédiat, mais il est difficile d'agir rapidement, parce qu'il faut remplir des formulaires et poser des questions, de peur que ceux qui ne crèvent pas réellement de faim profitent du système. Les organismes d'aide aux démunis tentent de renvoyer dans leur État d'origine ceux qui résident en Californie depuis moins d'un an. Les Fermiers Associés prétendent parler au nom des fermes de Californie, alors qu'ils se composent de travailleurs aux mains aussi calleuses que celles des banquiers, des fonctionnaires de services publics, des dirigeants de sociétés de chemin de fer ainsi que des représentants de grandes entreprises que sont les établissements fonciers. Cette organisation financière fait face à la crise en tenant des réunions patriotiques et en hurlant contre les rouges et les agitateurs étrangers. Par le passé, il s'est immanquablement avéré que lorsqu'un groupe financier tissé aussi serré que le sont les Fermiers Associés s'en prend à nos libertés ancestrales et aux agitateurs étrangers, tôt ou tard il y aura un perdant.

Une diminution des salaires a systématiquement suivi ces campagnes de patriotisme pur et dur. Et bien sûr, tout ressentiment à l'encontre des diminutions de salaire est interprété comme le résultat du travail d'agitateurs étrangers. De toute façon, c'est ainsi que répondent les Fermiers Associés à la faim qui tenaille les hommes et les femmes qui font leurs récoltes.

Les petits exploitants agricoles, qui ne font pas partie des Fermiers Associés et ne peuvent compter sur leur caisse occulte, sont impuissants devant cette situation. Les boutiquiers des carrefours et des villages ont fait crédit aux travailleurs au point de risquer la faillite.

Il y a mille familles dans le comté de Tulare qui sont dans cette situation, deux mille dans le comté de Kings, quinze cents dans le comté de Kern, et ainsi de suite. Soit dit en passant, les familles comptent trois personnes en moyenne. À l'exception d'une petite récolte de pois, il n'y aura pas de travail pour au moins trois mois.

La pneumonie, la rougeole et la tuberculose sévissent dans les tentes. Si un enfant est atteint de rougeole et que ses yeux ne sont pas protégés, il souffrira de troubles de la vue pour le restant de ses jours. D'autres maladies sont attribuables à la faim : le rachitisme et les premiers signes de la pellagre.

Les infirmières du comté, dix fois moins nombreuses qu'il en faudrait, se dépensent sans compter en accomplissant un travail remarquable qui n'en est qu'à ses débuts. L'effectif médical comprend des infirmières affectées par les services de santé publique fédéraux et de l'État, des infirmières scolaires, des infirmières en santé



publique du comté et quelques infirmières fournies par le Council of Women for Home Missions, une organisation religieuse nationale. Je les ai vues à l'œuvre, les yeux rougis, épuisées par les trop nombreuses heures d'un travail qui semble n'avoir que peu d'effet sur la maladie qui les entoure.

Il est intéressant de rappeler les raisons de la présence de ces migrants dans l'État et la raison pour laquelle ils souffrent de la faim. Ils sont ici parce que nous avons besoin de main-d'œuvre. Avant l'arrivée des migrants américains de race blanche, la Californie avait l'habitude d'importer un grand nombre de Mexicains, de Philippins et de Japonais pour les isoler, les traiter comme du bétail et, en cas de plainte, déporter ou emprisonner leurs leaders. Ce système de gestion de la main-d'œuvre correspondait au paradis pour ces employeurs qui, aujourd'hui, craignent tant les agitateurs étrangers.

Puis les tempêtes de poussière et l'arrivée des tracteurs ont commencé à déplacer les métayers de l'Oklahoma, du Texas, du Kansas et de l'Arkansas. Des familles qui avaient vécu pendant des années sur de petites métairies ont été dépossédées de leur terre, parce que celle-ci était entre les mains des banques et des institutions financières et que ces propriétaires se sont aperçus qu'un seul homme et un tracteur pouvaient abattre le travail de dix familles de métayers.

Devant le choix de crever de faim ou partir, ces familles expropriées ont choisi d'aller vers l'Ouest. Dans une certaine mesure, elles ont été attirées par les annonces et les circulaires distribuées par des entrepreneurs de la Californie. Il est avantageux pour un grand exploitant agricole de disposer d'une main-d'œuvre trop nombreuse, car il

peut ainsi réduire les salaires. Les gens qui ont faim vont se battre entre eux pour un travail plutôt que s'en prendre à l'employeur pour lui réclamer un salaire suffisant.

Vous pouvez gagner de l'argent pour acheter de la nourriture et de l'essence pendant au moins neuf mois de l'année si vous vous déplacez rapidement et si votre femme et vos enfants travaillent dans les champs. Viennent ensuite les trois mois d'inactivité. Que faites-vous alors? Le migrant ne peut rien épargner. Tous ses revenus vont à nourrir sa famille et à acheter de l'essence pour se rendre à son prochain travail. Si vous ne le croyez pas, allez dans les champs de coton l'an prochain. Travaillez toute la journée et voyez si vous arrivez à gagner 35 cents. Un bon cueilleur gagne plus, bien sûr, mais ce ne sera pas votre cas.

La méthode visant à concentrer la main-d'œuvre sur une des grandes récoltes est la suivante. Des circulaires sont distribuées, des annonces sont imprimées. Vous les avez vues : « Cueilleurs de coton demandés à Bakersfield, à Fresno ou dans la vallée Imperial ». Tous les migrants disponibles se ruent alors vers ces endroits. Ils arrivent sans argent et avec peu de nourriture. Ce qu'ils avaient en réserve a été dépensé pour se rendre à destination.

Si les salaires diminuent quelque peu, ils doivent s'en accommoder quand même. Dès que la récolte est terminée, les résidants tentent de se débarrasser de ceux qui ont fait leurs récoltes. Ils veulent les chasser, les forcer à partir.

Les hôpitaux du comté sont interdits aux migrants, et ces derniers ne sont pas admissibles au secours aux démunis. Or, il faut l'être pour avoir le droit de manger. La communauté en question ne veut plus rien savoir d'eux jusqu'à la prochaine récolte.

On se souviendra qu'il y a deux ans certains présumés agitateurs avaient été passés au goudron et à la plume. La population des migrants avait alors quitté la localité tout juste au moment où le houblon arrivait à maturité. Les résidants ont protesté bruyamment, tentant même de faire intervenir l'armée et le Corps civil de protection de l'environnement pour ceux-ci fassent leurs récoltes.

Le temps mort commence vers le quinze janvier. Il n'y a pas de travail. D'abord, l'essence vient à manquer. Et sans essence, impossible de se rendre au travail même si l'on a décroché un emploi. Puis la nourriture vient à manquer. Pendant la saison des pluies, sans nourriture suffisante, les enfants contractent le rhume parce que le sol à l'intérieur des tentes est trempé.

La semaine dernière, j'ai parlé à un homme qui a perdu deux enfants en dix jours pour cause de pneumonie. Ses traits étaient durs et sévères, et il était peu loquace.

J'ai abordé une jeune fille avec son bébé et lui ai offert une cigarette. Elle a inhalé deux bouffées, puis a vomi dans la rue. Elle avait honte. Elle n'aurait pas dû accepter de fumer, dit-elle, parce qu'elle n'avait pas mangé depuis deux jours.

J'ai entendu un homme gémir que le bébé tétait, sans que rien sorte du sein de sa femme. J'ai entendu un homme expliquer très timidement que sa petite fille ne pouvait fréquenter l'école, parce qu'elle était trop faible pour s'y rendre à pied. Par ailleurs, le fait de voir les autres enfants manger leur repas le midi la rendait malheureuse.

J'ai entendu un homme dire d'une voix monocorde comment il ne pouvait obtenir de soins d'un médecin pendant que son fils aîné se mourait de pneumonie, mais

qu'un médecin était venu immédiatement après sa mort. Facile d'avoir un médecin pour constater un décès, pas si facile pour ausculter une personne vivante. C'est facile de faire enterrer un corps. Un camion arrive tout de suite et l'emporte. L'État se préoccupe plus de la façon dont vous mourez que de la façon dont vous vivez. L'homme qui me racontait cela venait tout juste de s'en rendre compte. Il ne voulait pas le croire.

L'an prochain, la faim sera encore au rendez-vous, et l'année suivante, et ainsi de suite jusqu'à ce que nous sortions de notre léthargie et que nous nous rendions compte que notre agriculture avec tous ses merveilleux fruits et légumes est un échec.

Si vous achetez un cheval de trait et que vous ne le nourrissez que lorsqu'il travaille, il va finir par mourir. Personne ne remet en question la nécessité de nourrir le cheval lorsqu'il ne travaille pas. Mais nous nous plaignons d'avoir à nourrir des hommes et des femmes qui travaillent dans nos champs. Est-il possible que l'État soit si stupide, si malveillant et si cupide qu'il ne puisse nourrir ni vêtir les hommes et les femmes qui contribuent à en faire l'endroit le plus riche au monde? La faim doit-elle se muer en colère, et la colère en furie avant que nous réagissions?

*Monterey Trader,*

15 avril 1938

ANNEXE D - TRADUCTIONS ORIGINELES

LES BOHÉMIENS DES VENDANGES

LA FAMINE SOUS LES ORANGERS

# Les Bohémiens des vendanges

## 1

En cette saison de l'année où les grandes productions de la Californie sont prêtes d'être récoltées, les lourds raisins, les prunes, les pommes, la laitue et le coton à la maturation rapide, nos routes pullulent de travailleurs migrants — un groupe mouvant de pauvres saisonniers nomades poussés par la faim et par la menace de la faim. Arpentant l'État de haut en bas, de moisson en moisson, ils vont jusqu'en Oregon, et un peu dans l'État de Washington, mais c'est en Californie, qui en a le plus besoin, que se concentre la majorité des nouveaux bohémiens. Les articles qu'on va lire proposent une étude rapide sur ces vagabonds. Les quelque cent cinquante mille travailleurs saisonniers qui errent un peu partout en Californie forment une armée assez importante pour que chaque habitant de cet État en devienne pleinement conscient.

Pour le voyageur qui s'aventure sur les grands-routes, les mouvements des migrants sont mystérieux, car ces routes se rempliront inopinément de vieux véhicules surchargés d'enfants, de matelas crasseux, d'instruments de cuisine noircis par le feu. Sur les voies ferrées apparaîtront des grappes humaines suspendues aux wagons et agglutinées sur les plates-formes. Puis avec la même soudaineté, tout ce monde disparaîtra. À la hâte, sur les bas-côtés de la grand-route et au bord des rivières seront dressés des campements sordides et crasseux, et les vergers se rempliront de travailleurs occupés à cueillir, couper, mettre à sécher les récoltes.

Le caractère unique de l'agriculture californienne exige l'existence de ces migrants et leurs déplacements incessants. Les pêches et le raisin, le houblon et le coton ne peuvent pas être récoltés par une population de travailleurs à demeure. Par exemple, un grand verger de pêcheurs dont l'entretien requiert la présence de vingt travailleurs à l'année, en exige plus de deux mille pendant la récolte et l'emballage. Et si la migration de ces deux mille hommes ne devait pas se faire, si elle devait être retardée, fût-ce d'une semaine, c'est toute la récolte qui pourrirait et serait perdue.

En conséquence, la Californie a développé une attitude curieuse vis-à-vis de ce groupe de travailleurs qui assure pourtant le succès de son agriculture. Les migrants y sont à la fois nécessaires et haïs. En arrivant dans un district, ils se heurtent toujours à l'aversion du résident envers l'étranger — l'étranger à la terre. Une telle

animosité s'est manifestée tout au long de l'histoire de l'humanité, depuis le village primitif jusqu'à notre système de fermage industriel hautement organisé. Les migrants sont haïs sous prétexte qu'ils sont ignorants et sales, colportent des maladies, augmentent les besoins de police et font grimper les impôts scolaires locaux. Et parce que, si on leur permettait de s'organiser, ils pourraient refuser de travailler et tout simplement ruiner les récoltes. Jamais accueillis dans une communauté, ils n'en partagent point la vie. Vagabonds de fait, ils n'ont pas le moindre droit de se sentir chez eux là où l'on réclame leurs services.

Considérons à présent qui ils sont, d'où ils viennent, et quelles sont les routes de leur vagabondage. Dans le passé, les hommes qu'on encourageait à venir et qu'on importait comme main-d'œuvre à bon marché appartenaient à plusieurs races : d'abord vinrent les Chinois, puis les Japonais, les Mexicains et les Philippins. Étrangers, ils étaient victimes d'ostracisme et de ségrégation, et ils étaient parqués.

S'ils s'essayaient de s'organiser, on les déportait ou on les arrêtait; n'ayant pas d'avocats, ils n'avaient aucun moyen de se faire entendre. Ces dernières années toutefois, ils ont commencé à s'organiser. Ce fut un signal d'alarme, et le début d'une déportation en masse. D'autant qu'il existait un nouveau réservoir de main-d'œuvre dont on pouvait tirer une quantité considérable de travail à vil prix.

La sécheresse dans le Middle West a entraîné les populations agricoles de l'Oklahoma, du Nebraska et d'une partie du Kansas et du Texas à émigrer vers l'Ouest. Leurs terres sont détruites, ils ne pourront jamais y retourner. Par milliers, ils traversent les frontières dans d'antiques et pitoyables véhicules; ruinés, affamés et sans toit, ils sont prêts à accepter n'importe quel salaire pour manger et nourrir leurs enfants. Et ceci est nouveau dans le travail migrant : traditionnellement, on importait des travailleurs étrangers sans leurs enfants et sans rien de leur passé.

Si les nouveaux migrants atteignent la Californie, c'est en général après avoir épuisé leurs ressources. Ils ont vendu en cours de route leurs pauvres couvertures, leurs ustensiles de cuisine, leurs outils pour acheter de l'essence. Ils arrivent déroutés, abattus, dans un état de semi-famine, et font face à seule nécessité : trouver du travail à n'importe quel prix, nourrir leur famille.

Et il n'y a qu'un seul champ en Californie pour les recevoir. N'ayant droit à aucune aide, ils doivent devenir des travailleurs agricoles migrants.

Parce que d'un côté les ouvriers agricoles de type ancien, Mexicains et Philippins, sont déportés et rapatriés à toute vitesse, tandis que de l'autre le flot des réfugiés du Dust Bowl augmente sans cesse, nous nous intéresserons essentiellement à cette seconde catégorie de migrants.

Les migrants étrangers appartenait invariablement à la classe des péons. Tel n'est pas le cas des nouveaux migrants. Ces sont des petits fermiers qui ont perdu leurs fermes, ou des travailleurs agricoles qui vivaient au sein de la famille selon les vieilles coutumes américaines. Ce sont des hommes qui ont travaillé dur sur leurs propriétés, et pour qui posséder des terres et vivre intimement avec la terre était source d'orgueil. Ce sont des Américains intelligents et ingénieux qui ont vécu l'enfer de la sécheresse, qui ont vu leurs champs s'atrophier et mourir, et l'humus emporté au loin. Et ceci, pour un homme qui possédait de la terre, est une curieuse et terrible peine.

Puis ils ont fait la traversée, et souvent, en cours de route, ils ont assisté à la mort de leurs enfants. Leurs voitures sont tombées en panne, mais ils les ont réparées avec l'ingéniosité de l'homme de la terre. Ils ont souvent dû colmater à chaque kilomètre leurs pneus usés jusqu'à la trame. Mais ils ont maîtrisé ces choses, et ils peuvent en maîtriser bien davantage, car leur sang est fort.

Ces gens descendent d'hommes qui se sont aventurés dans le Middle West, se sont battus pour obtenir leurs terres, ont cultivé la prairie et sont restés près de leurs enfants jusqu'au moment de retourner au désert. Par nature, eu égard à leurs traditions et à leur formation, ils ne sont pas des migrants. La force des circonstances en a fait des bohémiens.

Tandis qu'épuisés ils gagnent les lieux de cueillette, leur tête est pleine d'une urgence, d'un besoin envahissant : acquérir un nouveau lopin de terre, s'installer, arrêter le vagabondage. Il suffit d'aller dans les camps de squatters où les familles vivent à même le sol, sans toits, sans lits, sans équipement, il suffit de regarder ces visages forts et déterminés remplis de douleur et plus souvent encore de colère quand ils contemplent les terres en friche des grands propriétaires, pour comprendre que cette nouvelle humanité restera ici, et que nous devons lui prêter attention.

Il faut comprendre qu'avec cette nouvelle humanité, les vieilles méthodes de répression, de salaires de famine, d'emprisonnement, de tabassages et d'intimidation ne seront pas suivies d'effet; ces gens sont des Américains. Nous devons aller à eux en faisant preuve de compréhension et tenter de résoudre leur problème pour leur bénéfice comme pour le nôtre. Il est difficile de croire qu'un gros fermier pratiquant la spéculation ait pu dire que le succès de l'agriculture californienne requérait la création et le maintien d'une classe de péons. Car s'il en va ainsi, la Californie doit abandonner l'illusion qu'elle est un État démocratique.

Les nouveaux migrants témoignent de leur ascendance anglaise, allemande et scandinave. Ils s'appellent Munn, Holbrook, Hansen, Schmidt. Et ils sont d'une certaine manière étrangement anachroniques : ayant été élevés dans la prairie où



l'industrialisation n'a jamais pénétré, ils sont passés sans transition de la vieille ferme agraire auto-suffisante, où presque tout ce qu'ils utilisaient était produit ou fabriqué sur place, à un système d'agriculture si industrialisé que l'homme qui fait les semailles ne voit pas, et encore moins participe à la récolte du fruit de ses semailles, où le migrant n'a aucun contact avec le cycle de maturation des plantes. Il existe une autre différence entre l'ancien et le nouveau style de vie des migrants.

Ces hommes sont issus de districts de petites fermes où la démocratie était non seulement possible, mais inévitable, où le gouvernement populaire, qu'ils pratiquaient au sein de l'association des agriculteurs, à l'église ou dans les instances locales, était la responsabilité de chacun. Ils sont arrivés dans un pays où, compte tenu du caractère vital de leurs déplacements, ils n'ont non seulement aucun droit de vote, mais ils sont considérés comme une sous-classe. Examinons maintenant le territoire qui a un si grand besoin de l'impact de leur travail, et les régions où ils doivent voyager.

Comme le disait un jeune garçon dans un camp de squatters : « Quand ils ont besoin de nous, ils nous appellent migrants, mais quand la récolte est terminée, nous sommes des vagabonds et nous devons ficher le camp. »

Il y a les cultures maraîchères de l'Imperial Valley, la laitue, le chou-fleur, la tomate, le chou — cultures qu'il faut cueillir et emballer, biner et irriguer. On compte plusieurs récoltes l'an, mais la distribution du temps ne permet pas de donner un travail permanent aux migrants.

Les vergers d'orangers produisent deux récoltes annuelles, mais la saison de la cueillette est courte. Plus au nord, dans le comté de Kern, et plus haut dans la San Joaquin Valley, les migrants sont demandés pour le raisin, le coton, les poires, les melons, les haricots et les pêches.

Aux limites extrêmes de la Vallée, près de Salinas, Watsonville et Santa Clara, poussent le chou-fleur, l'artichaut, les pommes, les prunes, les abricots. Au nord de San Francisco, la production consiste en raisin, fruits caducs et houblon. La Sacramento Valley exige des quantités importantes de migrants pour ses asperges, noix, pêches, prunes, etc. Ces grandes vallées aux cultures intensives ont des besoins saisonniers en matière de travail migrant.

C'est pourquoi un véritable exode s'empare des routes peu avant le début des cueillettes : les familles se précipitent dans leurs voitures ouvertes aux quatre vents pour arriver les premières sur le lieu de la récolte. Il se trouve en effet que les exploitants californiens ont pris l'habitude d'importer le double de la main-d'œuvre nécessaire pour maintenir au plus bas les salaires.

D'où la presse générale, car si le migrant est en retard, sa place sera prise, il aura fait le voyage pour rien. Et même s'il arrive à temps, il peut se passer beaucoup de choses. La récolte peut être tardive, ou il peut se présenter la situation suivante : l'an dernier à Nipomo, mille deux cents travailleurs rendus sur place ont découvert que la récolte des pois avait été abîmée par la pluie. Ils avaient dépensé tout leur argent pour atteindre ce lieu, et ils se sont trouvés incapables de poursuivre; ils sont restés bloqués, la faim au ventre, jusqu'à ce que le gouvernement débloque une aide tardive.

Voilà pourquoi ils se déplacent frénétiquement, la famine à leurs basques. Dans cette série d'articles, nous allons tenter de voir comment ils vivent et qui ils sont, quel est leur niveau de vie, ce qu'on fait pour eux et ce qu'on leur fait, quels sont leurs problèmes et quels sont leurs besoins. La Californie, qui utilise avec succès la force de travail des migrants, est en train de bâtir progressivement une structure humaine qui ne manquera pas de changer le visage de l'État. Traitée avec l'inhumanité et la stupidité caractéristiques du passé, elle pourrait bien détruire le système actuel de l'économie agricole.

## 2

Les camps de squatters se dressent partout en Californie. Voyons comment se présente un camp typique. Il se situe sur les rives d'une rivière, à proximité d'un canal d'irrigation ou sur le bas-côté de la route, près d'une source. Vu de loin, il a toutes les apparences d'une décharge publique, et de fait c'en est une puisque les déchets urbains constituent l'essentiel des matériaux de construction. Vous voyez un amas de tissus crasseux, un fouillis de monceaux de ferraille, des buissons, des bidons ou des cartons aplatis. En vous approchant, vous découvrez qu'il s'agit de maisons.

Ici, cette maison a été bâtie par une famille qui a tenté de préserver une certaine propreté. D'environ trois mètres sur trois, elle est entièrement en carton. Le toit est pointu, les murs sont fixés à une structure de bois. Le sol en terre est soigneusement balayé, mais au bord du canal d'irrigation la mère nettoie sans le moindre savon des vêtements qu'elle tente de rincer de leur boue avec de l'eau boueuse. L'état d'esprit général n'est pas vraiment au plus bas : les trois enfants ont encore des vêtements, et la famille possède trois vieux quilts, ainsi qu'une paille humide et défoncée. Mais l'argent si nécessaire pour la nourriture manque pour le savon et les vêtements.

À la première pluie, cette maison bâtie avec méticulosité s'affaissera en une bouillie de pulpe brune; dans quelques mois, les enfants porteront des habits élimés; aux premiers froids le manque de nourriture exposera toute la famille à la pneumonie.

Il y a cinq ans, ces gens avaient vingt-cinq hectares de terre et mille dollars en banque. La femme faisait partie du club de couture, l'homme était membre d'un syndicat d'agriculteurs. Ils élevaient des poulets, des cochons, des pigeons; pour satisfaire leurs besoins, ils récoltaient des fruits et des légumes; leur terre produisait le haut maïs du Middle West. Aujourd'hui, ils n'ont rien.

Si le mari se présente sans délai à chaque récolte, s'il travaille un maximum d'heures, il gagnera peut-être quatre cents dollars cette année. S'il arrive quoi que ce soit, que la vieille voiture rende l'âme ou qu'il rate une ou deux récoltes, il devra nourrir les siens avec aussi peu que cent cinquante dollars.

Mais il reste de l'orgueil dans cette famille. Où qu'ils s'arrêtent, les parents envoient les enfants à l'école, ne serait-ce qu'un mois, avant d'émigrer vers une autre localité.

Ici, sur les visages du mari et de la femme, vous commencez à voir une expression que vous remarquerez sur chaque visage; non pas la crainte, mais la terreur absolue de la famine qui se presse aux limites du camp. L'homme a essayé de construire des toilettes en creusant un trou dans le sol près de sa maison en carton; il les a entourées d'une vieille toile de sac. Mais ce genre de choses, on les fait la première année. C'est un nouveau venu, son moral, sa décence, son sens de la dignité sont encore intacts. L'an prochain, il sera comme son voisin.

Voilà une famille de six personnes; l'homme, sa femme et leurs quatre enfants. Ils vivent dans une tente de la couleur du sol. L'usure a mangé la toile, les battants et les côtés, retenus par des morceaux de fil de fer rouillé, pendent en lambeaux. Il n'y a qu'un lit pour toute la famille, une grosse toile à matelas étalée sur le sol à l'intérieur de la tente. En guise de drap, ils ont un seul quilt et un morceau de toile. L'organisation du sommeil est habile. La mère et le père s'allongent avec, entre eux, deux enfants. Deux autres enfants, les plus petits, sont disposés dans l'autre sens. Si les parents dorment les jambes écartées, ces enfants ont de la place pour leurs propres jambes.

Il règne là plus de saleté. La tente est pleine de mouches. Agglutinées sur le cageot de pommes qui fait office de table, elles bourdonnent autour des vêtements souillés des enfants, en particulier autour du bébé qui n'a eu ni bains ni soins depuis plusieurs jours. Cette famille a été sur la route plus longtemps que celle du bâtisseur de la maison en carton. Il n'y a pas de toilettes, mais tout près, dans un bosquet de

saules, les excréments humains sont exposés aux mouches — celles-là mêmes qui envahissent la tente.

Deux semaines plus tôt, il y avait un autre enfant, un garçon de quatre ans. Pendant quelques semaines, les parents ont observé chez lui une sorte d'apathie. Ses yeux étaient fiévreux. Ils lui ont donné la meilleure place dans le lit, entre le père et la mère. Une nuit, il a eu des convulsions et il est mort, et au matin le chariot du juge a emporté le corps, Un cran de plus vers le bas. Les parents savent très bien qu'un régime de fruits frais, de pois et d'à peu près rien d'autre est à l'origine du décès. L'enfant n'avait pas bu de lait depuis des mois. Sa mort a transformé l'état d'esprit de la famille. Le père et la mère sont envahis par cette apathie paralysante qui protège l'esprit d'un surcroît de souci et de chagrin.

Le père ne réussira pas à gagner quatre cents dollars par an : il a perdu sa vivacité; il n'est plus bon au travail à la pièce; la torpeur le submerge. Son esprit perd rapidement du terrain. L'apathie se lit sur les visages de cette famille, l'humeur générale est maussade et taciturne. Les parents tentent parfois d'envoyer les aînés à l'école, mais les petites choses en haillons se cachent dans les fossés ou vagabondent jusqu'à l'heure du retour à la tente, parce que en classe on les méprise.

Les écoliers mieux lotis les insultent et se moquent d'eux, les professeurs sont exaspérés par cette surcharge de travail, et les parents des « gentils » enfants ne veulent pas voir ces porteurs de maladies à l'école. Le père tenait jadis une petite épicerie, sa famille vivait dans l'arrière-pièce, les enfants servaient parfois au comptoir. Quand la sécheresse s'est installée, le commerce s'en est allé.

Il s'agit là de la classe moyenne du camp des squatters, Dans quelques mois, cette famille aura glissé vers la classe inférieure. Lorsqu'on perd toute dignité, le courage produit une flambée de rage puis s'éteint.

À la porte voisine, une famille composée du mari, de la femme et de trois enfants de trois à neuf ans, a construit une maison en plantant des branches de saule dans le sol; les murs sont faits de paille, de fer-blanc, de vieux papiers et de bouts de tapis. Quelques branches sur le dessus protègent du soleil de midi. Elles n'empêcheront pas la pluie de ruisseler. Il n'y a pas de lit. Un grand morceau de tapis repose sur le sol. Pour se coucher, la famille s'étend par terre et se recouvre du tapis.

En guise de vêtement, l'enfant de trois ans a un sac de jute serré à la taille. Son ventre est gonflé par la malnutrition.

Il est assis au soleil devant la maison, entouré de petites mouches noires qui bourdonnent en cercle autour de lui, se posent sur ses yeux fermés ou remontent le long de son nez, et qu'il chasse d'un geste las.

Les mouches essaient de se poser sur la muqueuse du coin des yeux. L'enfant a les réactions d'un bébé. Il a eu du lait la première année, et depuis plus rien.

Il mourra bientôt. Les aînés lui survivront peut-être. Quatre nuits auparavant, sous la tente, la mère a accouché, sur le tapis crasseux, d'un enfant mort-né. Ce qui était tout aussi bien puisqu'elle n'aurait pas pu l'allaiter; son alimentation ne le lui permet pas.

Après l'accouchement, ayant constaté la mort du nourrisson, la mère s'est tournée sur le côté et n'a pas bougé pendant deux jours. Elle est debout aujourd'hui, chancelante. Le dernier enfant, né il y a moins d'un an, a vécu une semaine. Elle a le regard lointain d'une somnambule. Elle ne lave plus le linge. L'instinct de propreté l'a abandonnée, elle a perdu toute énergie. Le mari a été métayer, mais ça n'a pas marché. Aujourd'hui, il a perdu jusqu'au désir de parler. Il ne vous regarde pas en face, cela demande de la volonté et la volonté a besoin de force. Pour la même raison, c'est un mauvais travailleur. Il est lent à prendre une décision et il est toujours en retard pour arriver aux champs. Quand il trouve du travail, et ça n'arrive pas souvent, sa meilleure paie est d'un dollar par jour.

Les enfants ne vont même plus au bosquet de saules. Ils s'accroupissent où ils sont, et du pied recouvrent d'un peu de terre. Le père est vaguement au courant qu'il y a une culture d'ankylostomiase dans la boue des berges de la rivière. Il sait que ses enfants, qui vont pieds nus, attraperont des bactéries. Mais il manque de la volonté et de l'énergie nécessaires pour y mettre le holà. Il lui est arrivé trop de choses. Ceci est la plus basse classe du camp.

Il est ce que l'homme de la tente sera dans six mois; ce que l'homme à la maison de carton au toit pointu sera dans un an, quand sa maison aura été détruite et que ses enfants seront malades ou décédés, quand la perte de la dignité et du courage l'aura abaissé à une sorte de sous-humanité.

Les étrangers secourables ne sont pas les bienvenus dans ce camp. De temps à autre, le shérif local fait une descente à la recherche d'un fugitif, et s'il y a des problèmes de travail les milices viennent brûler les misérables cabanes. Les travailleurs sociaux, les employés gouvernementaux ont pris des cas en notes. Ces cas ont été enregistrés; ils sont ouverts à enquête. Les familles ont été questionnées sans relâche sur leurs origines, le nombre des enfants vivants et morts. L'information est enregistrée. Et voilà tout. On l'a fait si souvent, et il en est résulté si peu.

Ces gens ont un autre moyen pour attirer l'attention sur eux. Qu'une épidémie se déclare, disons la typhoïde ou la scarlatine, et le médecin de campagne accourt au camp; de toute urgence les cas infectés sont mis en quarantaine à l'hôpital. Mais

la malnutrition n'est pas infectieuse, pas plus que la dysenterie qui est presque de règle chez les enfants.

L'hôpital n'a pas de place pour accueillir les cas de rougeole, d'oreillons, de coqueluche, maladies pourtant souvent mortelles chez des enfants affaiblis par la faim. Bien que nous entendions beaucoup parler des cliniques gratuites pour les pauvres, ces gens ne savent pas comment bénéficier d'une aide; en conséquence, ils ne l'obtiennent pas. Leurs rapports avec les autorités sont difficiles; ils préfèrent ne pas courir le moindre risque.

Tel est le camp des squatters. Quelques-uns sont un peu mieux lotis, d'autres pires. J'ai décrit trois familles typiques. Dans certains cas il y a trois cents familles sur ce modèle. Certaines vivent si loin de tout point d'eau qu'il leur faut l'amener à raison de cinq cents le seau.

Et si ces hommes volent, si en eux se développent le soupçon et la haine de nantis, il ne faut pas en imputer la cause ni à leurs origines ni à la moindre tendance à la faiblesse de leur caractère.

### 3

Quand au cours de la saison des moissons, le petit fermier a besoin d'un certain nombre de travailleurs migrants, il se les procure le plus souvent au camp des squatters. Par petit fermier, j'entends le propriétaire d'une ferme de trois à cinquante hectares, qui dirige et supervise son propre travail.

Les fermes de cette taille sont les plus gros utilisateurs de la main-d'œuvre des tristement célèbres camps de squatters. Quelques-unes réservent aux travailleurs des petits lopins de terre pour y installer leurs abris. L'eau courant est fournie, et il y a parfois des toilettes, rarement des douches. Une petite ferme ne peut pas engager des frais pour l'entretien d'un camp salubre.

Qui plus est, les petits fermiers ont peur de laisser des groupes de migrants camper sur leurs terres, et ils n'apprécient pas les ordures abandonnées après leur départ. En règle générale, les relations entre migrants et petits fermiers sont amicales et basées sur la compréhension.

Au cours des maintes grèves agricoles qui ont affecté la Californie, les petits fermiers se sont rangés du côté des migrants contre les puissants groupes fermiers spéculatifs. Les ouvriers réalisent que les problèmes du petit fermier ne sont pas différents des leurs. Nous connaissons l'exemple d'un petit fermier de la San Joaquin Valley qui, il y a deux ans, a pris le parti des travailleurs durant la grève du coton.

Le groupe fermier spéculatif, qui entretient des liens étroits avec les compagnies distributrices d'énergie, a décidé de briser l'opposition de cette ferme en coupant l'électricité pour empêcher l'irrigation des terres. Les grévistes ont monté bonne garde autour du générateur et refusé de permettre la coupure du courant. Des incidents de ce type sont courants.

Ainsi, le petit fermier tire sa force de travail des camps de squatters, mais aussi des camps sous la responsabilité de l'État et du gouvernement fédéral, sur lesquels nous reviendrons. De leur côté, les grands ranchs gèrent souvent leur propre camp pour abriter leurs ouvriers.

En Californie, les grands domaines sont aussi étroitement organisés et centralement dirigés dans leur gestion du travail que l'industrie, les transports, les banques et les services publics. Le conseil d'administration d'organisations telles qu'Associated Farmers Inc. compte des banquiers, des éditeurs de journaux, des politiciens, et ces organisations, étroitement liées à la chambre de commerce de l'État, ont pour partenaires des associations d'armateurs, des corporations de services publics et des sociétés de transports.

Les membres des organisations agricoles spéculatives sont de différents types. Ce peut être des propriétaires individuels d'immenses domaines, mais on ne les voit jamais; des banques qui se sont portées acquéreuses de parcelles après saisie, comme en témoignent les énormes propriétés de la Bank of America dans la San Joaquin Valley; ou encore il peut s'agir de fermes constituées en sociétés avec des actionnaires, un conseil d'administration et l'approche habituelle aux sociétés civiles. Ces fermes sont invariablement dirigées par des directeurs qui reçoivent leurs directives d'en-haut. Mais le pouvoir de ces organisations s'étend bien au-delà de l'administration de leurs propres terres.

Il est rare en Californie qu'un petit fermier puisse faire ses semailles et ses récoltes sans solliciter des prêts auprès de banques et d'organismes financiers. Dans la mesure où ces banques et ces organismes de prêts sont membres de la puissante association des exploitants agricoles tout en constituant l'unique source d'avances financières sur les récoltes, ils peuvent immédiatement exercer sur le petit fermier la force de leur politique. Ne pas obéir, c'est risquer la saisie, ou se voir refuser un futur prêt sur les récoltes.

Ainsi, ces groupes tout-puissants ne représentent pas le sentiment général des agriculteurs par rapport au travail de la terre, mais parce qu'ils sont à même de se procurer de l'espace dans les journaux et à la radio, ils peuvent non seulement se faire passer pour les représentants de la totalité du corps agricole en Californie, mais imposer leur politique à de nombreux petits exploitants.

Les ranchs gérés par les fermiers spéculatifs mettent en général à la disposition de leurs travailleurs saisonniers des maisons pour la location desquelles ils exigent entre trois et quinze dollars par mois. Dans la plupart des ranchs, le travailleur n'a pas le droit de refuser de payer ce loyer. S'il veut travailler, il doit s'installer dans une maison; le loyer est ponctionné sur sa première paie.

Examinons en quoi consiste cet hébergement, non pas les maisons à quinze dollars qui peuvent être seulement louées aux contremaîtres, les *pushers*, mais les maisons à trois-cinq dollars qui sont imposées aux ouvriers.

Dans ces maisons, des cabanes d'une seule pièce d'environ quatre mètres sur trois, il n'y a ni couverture, ni eau, ni lit, tout juste, dans un coin, un petit poêle à bois. Il faut acheminer l'eau tirée d'un robinet au bout de la rue. Les toilettes, situées au même endroit, sont des latrines creusées dans le sol ou une fosse septique prévue pour cent à cent cinquante personnes. Un ranch typique dans le comté de Kern offre des sanitaires avec une seule douche et pas d'eau chaude pour environ quatre cents personnes.

Dans un ranch de ce type, l'arrivée d'un migrant ressemble à ceci — une maison est assignée à sa famille; il peut avoir entre trois et six enfants, mais tous devront vivre dans la même pièce. Il découvre que le ranch est sévèrement gardé par des gardiens privés.

La volonté du propriétaire du ranch dicte la loi; d'où la présence permanente des gardiens, leurs armes en évidence. Un désaccord est une résistance à officier. En Californie, la liste des migrants tués au cours d'une seule année pour « résistance à officier » donne une bonne idée de la facilité avec laquelle ces « officiers » font feu sur les ouvriers.

Le nouvel arrivant est probablement dépourvu de toute ressource. Ses économies ont fondu au cours du voyage. Qu'à cela ne tienne, de nombreux gros ranchs gèrent leur propre boutique d'achats à crédit.

Le nouvel arrivant travaille le deuxième jour pour payer le premier, et ainsi de suite. Perpétuellement endetté, il est condamné au travail. Son véhicule est l'unique bien qui puisse rembourser sa dette; mais si les hommes seuls peuvent se rendre en train ou en auto-stop sur les lieux des récoltes, le chargé de famille, lui, risque la famine s'il se défait de sa voiture. Il travaille donc sous cette menace.

Aux champs, il est continuellement surveillé par le contremaître, le *pusher*, et, dans bien des cas, par un « entraîneur ». Pendant la cueillette, l'« entraîneur » le précède d'un arbre. S'il ne suit pas son rythme, l'homme est renvoyé. Or il arrive fréquemment qu'il faille recommencer la rangée de l'« entraîneur ».



Sur ces grands ranchs, rien n'est fait pour relâcher la tension des travailleurs, ou pour alléger, si peu que ce soit, les soucis accumulés. Les gardiens brisent toute tentative de rassemblement : on redoute que, s'ils avaient le droit de se réunir, les ouvriers s'organisent, et c'est bien la seule chose que les grands ranchs ne permettraient à aucun prix.

L'attitude de l'employeur sur un grand ranch est toute de haine et de suspicion, son mode de commandement est la menace par les armes. Rassemblés comme des animaux, les ouvriers doivent se sentir inférieurs et vulnérables. Au moindre soupçon d'organisation, on les expulse, le fusil dans le dos. Les propriétaires savent que si une organisation réussissait à s'implanter, ils devraient en payer le coût en latrines, douches, conditions de vie décentes et augmentation de la paie.

L'attitude des travailleurs est identique à celle de l'employeur, haine et suspicion. Cerné par la force, le travailleur sait que l'employeur n'hésitera pas à l'assassiner et qu'il n'a rien à espérer d'un recours à la loi. Il se réfugie alors dans un mutisme maussade et tendu. Il ne peut résister au crédit qui lui permet de nourrir les siens, même s'il en connaît fort bien le fonctionnement.

Quelques rares grands ranchs californiens entretiennent des « maisons modèles » pour les travailleurs; ces bâtiments repeints à neuf et dotés d'installations sanitaires, sont loués cinq dollars par mois pour une maison d'une pièce; le salaire est alors d'un tiers moindre que la paie habituelle.

Les conséquences inévitables de la politique du travail sur ces grandes fermes dirigées par des propriétaires anonymes sont des gardes à l'entrée, des patrouilles sur les routes et un refus catégorique de visite.

On a presque l'impression qu'après avoir parachevé le système de répression des travailleurs dont ils ont le plus grand besoin pour survivre, les directeurs ont été terrifiés par ce qu'ils ont créé. Cette peur commande de renforcer les méthodes répressives et d'augmenter le nombre des gardes tout en laissant planer en permanence l'idée que le ranch peut résister par les armes à n'importe quelle insurrection.

Ici, comme dans le camp des squatters, la dignité des hommes est mise à mal. Ils ne jouissent d'aucune confiance et sont surveillés comme si leur révolte devait éclater à n'importe quel moment. On ne pourrait, semble-t-il, trouver plus sûr moyen de pousser des hommes à se rebeller. Ces méthodes répressives ont pour conséquence immédiate des flambées de violence inorganisée qui sont brisées par la force et par des mesures d'intimidation exacerbées.

Les groupes de grands propriétaires considèrent que les lois sont inadéquates à leur usage; ils sont devenus si puissants qu'on ne peut même pas les accuser devant

les tribunaux d'agressions à main armée, de coups et blessures, de punitions, d'incitations à émeute ou à prise d'otage.

L'attitude des associations de grands propriétaires terriens est parfaitement illustrée par les propos d'un membre du comité de surveillance de l'Imperial County, très actif dans le groupe des fermiers associés de l'Imperial Valley. Devant le comité judiciaire de l'Assemblée de Californie, il a déclaré : « Nous n'avons pas besoin dans l'Imperial Valley de ce droit syndical criminel. Ce droit est bon pour les comtés qui ne savent pas régler leurs problèmes eux-mêmes. Nous n'en avons pas besoin parce que nous avons trouvé les manières de résoudre ces choses. Nous n'avons pas de ces procès. Nous avons de meilleurs moyens. Les procès coûtent trop cher. »

Les « meilleurs moyens » conçus et voulus par les grands propriétaires de l'Imperial Valley font partie d'un système terroriste qui aurait sa place dans les pays fascistes. La politique stupide des grands propriétaires et des fermiers spéculatifs anonymes de la Californie n'a apporté que des troubles, des tensions et de la haine. Poursuivre sur cette voie serait une atteinte criminelle à la paix de cet État.

#### 4

Le gouvernement fédéral, réalisant que les conditions misérables faites au travailleur agricole migrant posent un problème urgent et vital, a ouvert deux camps, et il envisage d'en ouvrir huit autres dans un futur proche. Ce qui se passe dans les camps d'Arvin et de Marysville permet une étude sociale et économique du plus grand intérêt.

Ces camps sont bâtis sur des terrains loués. Les prochains camps seront construits sur des terrains achetés par le gouvernement, qui donne des espaces pour les tentes. Les structures permanentes sont simples; elles consistent en des salles d'eau, des toilettes et des douches, un bâtiment administratif et un espace de réunion et de loisirs. L'équipement du camp d'Arvin, hors de la location du terrain, a coûté environ dix huit mille dollars.

Ce camp fournit de l'eau, du papier hygiénique et quelques produits de première urgence médicale. Un administrateur vit sur les lieux. Les résidents sont reçus sur les simples conditions suivantes : 1) les hommes doivent être de vrais agriculteurs et être prêts à travailler; 2) ils aideront à maintenir le camp dans son état de propreté actuel; 3) au lieu de louer l'emplacement qu'ils occupent, ils consacreront deux heures par semaine à l'entretien et à l'amélioration du camp. Le résultat dépasse les attentes. L'administration s'était fixé en priorité de rétablir la dignité et la décence dont leur intolérable mode de vie a privé les migrants.

Dans cette série d'articles, le mot « dignité » a été utilisé à plusieurs reprises. Non pour exprimer quelque infatuation personnelle, mais simplement pour rappeler la responsabilité d'un individu vis-à-vis de la collectivité. Un homme parqué, entouré de gardes armés, un homme affamé et contraint de vivre dans la saleté, perd sa dignité, c'est-à-dire sa position effective au regard de la société; en conséquence, il abandonne toute éthique envers la société. La prison, où la dignité humaine est éradiquée et où délits et infractions constituent la règle, offre le pire exemple.

Nous considérons cette destruction de la dignité comme l'un des résultats les plus aberrants de la vie du migrant : réduisant son sens des responsabilités, elle le transforme en un sinistre paria qui se permettra toutes les attaques contre le gouvernement.

L'exemple d'Arvin étaye cette conviction. On a encouragé la population à se prendre en charge, et sa réponse a consisté en une forme de démocratie simple et fonctionnelle. Le camp est divisé en quatre unités. Chaque unité élit directement un représentant : au comité de gouvernement central, au comité des loisirs, au comité d'entretien et au comité de Bon Voisinage. Chaque membre est élu par le vote de son unité et est révocable par la même voie. L'administrateur a bien entendu un droit de veto, mais dans la pratique il ne va jamais à l'encontre des recommandations des comités.

Les résultats de cet auto-gouvernement responsable sont remarquables. Les habitants du camp sont arrivés meurtris, abattus, repliés sur eux-mêmes, diminués. Ils se sont stabilisés à mesure que le sens social renaissait en eux. Le camp prend soin des plus démunis : ils sont nourris et ont la garantie d'un abri. Le comité central décrète les lois qui gouvernent la conduite des occupants du camp.

Le camp d'Arvin fonctionne depuis un an, et il n'y a pas eu besoin d'appeler la police. Les punitions prennent la forme de restrictions à certains privilèges, tels l'accès aux bals; dans les cas de conduite antisociale réitérée, elles recommandent à l'administration l'expulsion du coupable. Un comité des travaux détermine ce qui doit être mis en œuvre dans le camp : les améliorations, les ordures, l'entretien, les réparations. Le comité des loisirs organise les bals de la semaine, l'orchestre étant composé de membres du camp. Certains sont de si bons instrumentistes qu'un orchestre a été engagé par une radio locale. Le comité des loisirs s'occupe également des jeux et des espaces de jeux.

Une organisation de femmes, les Bons Voisins, s'occupe des travaux de couture, vérifie que personne n'est mis à l'écart, dirige et surveille la crèche à laquelle sont confiés les enfants dont les mères travaillent. Et tout ceci est réalisé avec la seule aide d'un administrateur et d'une infirmière à mi-temps. Ces camps,

en tant qu'expérience d'auto-gouvernement naturel et démocratique, sont uniques aux États-Unis.

Plusieurs choses en particulier impressionnent le visiteur. L'expression de mutisme et d'effroi qui est la règle parmi les migrants a disparu du visage des habitants des camps du gouvernement fédéral. La droiture du regard, la confiance en soi expriment un sentiment de dignité restaurée.

La différence tient à la position que le migrant occupe au sein de la communauté. Avant d'arriver au camp, il était chassé par la police, il était haï, il était rejeté.

Dans les camps fédéraux, l'administration fait tout son possible pour lui donner sa place dans la société. Ici, il n'y a pas d'assistés.

À Arvin, le comité central a recommandé l'expulsion d'une famille qui demandait à être assistée. Ici, il est beaucoup plus courant d'avoir un travail que dans n'importe quel autre groupe du même type : ces hommes ont quelque chose à eux et ils sont de meilleurs travailleurs. À l'évidence, les fermiers voisins les préfèrent aux autres.

Les habitants des camps fédéraux ne sont nullement un groupe sélectionné. Ils viennent de l'Oklahoma, de l'Arkansas, du Texas et d'autres États atteints par la sécheresse. quatre-vingt-cinq pour cent d'entre eux sont d'anciens propriétaires, des métayers ou des ouvriers. Les quinze pour cent restants incluent des mécaniciens, des électriciens, voire des professions libérales.

Quand une nouvelle famille arrive dans l'un de ces camps, une délégation du comité de Bon Voisinage la rencontre, lui décrit les règles, l'aide à s'installer, lui donne les instructions voulues sur l'utilisation des sanitaires et lui fournit le nécessaire pour son installation.

Une fois que les enfants ont pris un bain et ont reçu des habits décents, on fait le tour des besoins immédiats. Si les enfants n'ont pas assez d'habits, le cercle de couture de la communauté se met immédiatement au travail. Si un membre de la famille est malade, l'administrateur du camp ou l'infirmière est appelé à son chevet. Les Bons Voisins n'ont pas l'expérience de travailleurs sociaux, mais — c'est peut-être le plus important — leur compréhension résulte d'une expérience commune. Rien de ce que vivent les nouveaux venus ne leur est étranger.

Typiquement, le rapport de l'administrateur dira : « Nouveaux arrivés. Vivres au plus bas. Effets personnels enfermés dans des sacs crasseux. Les Bons Voisins ont immédiatement pris en charge la famille; à dix heures, ils étaient nourris, lavés, installés sur leur emplacement et au lit. »

Ces deux camps abritent chacun deux cents familles ; ils étaient expérimentaux au départ et l'expérience a réussi. Entre les rangées de tentes, les familles ont créé de petits potagers dont chacun s'occupe après une journée de dix ou douze heures de labeur; ces lopins de terre produisent betteraves, choux, maïs, carottes, oignons et navets. La passion pour ces cultures est très grande. Un homme qui ne s'était pas encore vu allouer son petit jardin arrosait un plant de datura pour le simple plaisir de voir pousser quelque chose qui soit à lui

Le gouvernement fédéral, sous la forme de la Resettlement Administration (services de relogement), projette d'agrandir ces camps et de leur adjoindre de petites fermes dont l'existence contribuera à résoudre plusieurs problèmes. Les familles pourront rester sur place, ce qui permettra aux enfants d'aller à l'école et aux femmes de s'occuper des fermes, quand les hommes travaillent au loin. L'existence de ces fermes, qui devront se situer près des zones à forte demande en travailleurs saisonniers, permettra de réduire les effets pervers de la vie migrante, tout en réinculquant à chacun le sens perdu de la propriété et de l'indépendance. Ce sera les récoltes sans le vagabondage. Des délinquants potentiels sont redevenus des citoyens dans les camps fédéraux; ce succès met en lumière la stupidité des dépenses en gaz lacrymogènes.

À une écrasante majorité, les nouveaux émigrants du Dust Bowl vont de devenir des citoyens permanents de l'État de Californie. Ces gens ont montré toute la mesure de leurs ressources et de leur esprit de coopération. Ils sont passionnément déterminés à vivre de cette terre. L'un d'eux disait : « Si c'est du travail que vous voulez nous confier, monsieur, nous le ferons. Nos parents n'ont jamais demandé la charité et ce n'est pas aujourd'hui que cette famille va faire l'aumône. »

Les projets d'extension des camps envisagés par la Resettlement Administration sont combattus par certains intérêts privés en Californie qui développent les arguments suivants.

Les camps fédéraux vont faire peser sur les localités le coût d'une présence policière renforcée. Les deux camps créés depuis plus d'un an prouvent qu'on n'a pas eu besoin de plus de policiers locaux, alors que les camps des squatters sont une charge permanente pour les shérifs.

L'éducation va coûter de plus en plus cher. Mais les frais scolaires sont à la charge de l'État, et ils sont proportionnels au nombre d'élèves. Et même si ces coûts étaient à la hausse, les communautés qui ont besoin du travail de ces familles devaient assumer certaines responsabilités à leur égard. L'alternative est une génération d'illettrés.

Troisième argument : compte tenu du type de population qu'ils abritent, ces camps vont faire baisser la valeur de la terre. Comme on peut aisément le prouver, l'existence des camps n'a nullement affecté le prix du sol; leurs habitants, en bons Américains qu'ils sont, ont prouvé qu'ils pouvaient répondre aux exigences du niveau de vie américain. La propreté et l'absence de maladies en témoignent.

Quatrième argument, maintes fois énoncé dans la presse locale qui a multiplié les articles incendiaires et les éditoriaux subversifs à propos de Marysville; ces camps sont le ferment de grévistes et de radicaux. Il a fallu la pression de l'évidence pour mettre un frein à ces allégations. Il n'empêche que les grands propriétaires terriens ont dit et répété qu'ils avaient besoin d'une classe de péons pour le succès de leurs affaires. Il s'ensuit que toute tentative d'améliorer les conditions de vie des migrants est considérée comme radicale et subversive.

## 5

Les familles de migrants n'ont pas manqué de constater que l'aide sociale accordée aux chômeurs recensés dans l'État de Californie a peu à leur offrir. Celui qui connaît les ficelles aura recours à des techniques éprouvées pour obtenir une aide auprès des diverses antennes sociales de l'État et du gouvernement fédéral. Celui qui les ignore n'a rien à attendre du système.

Le migrant est toujours partiellement inemployé puisque son activité est saisonnière. La nature même de son travail ne lui permet pas d'avoir accès aux aides sociales. Le lieu de résidence constitue en effet la base de toute aide sociale.

Le migrant ne peut pas justifier d'un lieu de résidence puisqu'il se déplace sans cesse et ne s'arrête jamais assez longtemps nulle part — sauf à se condamner à mourir de faim — pour justifier d'un lieu de résidence. Il n'émarge à aucun registre d'aide sociale. Ignorant du système, à ce stade il abandonne. En matière de soins médicaux, l'hôpital du comté n'a pas été construit pour les gens de passage, mais pour les résidents de ce comté.

Il est intéressant de retracer l'histoire d'une famille en termes de soins médicaux, d'allocations chômage et d'aide directe. Cette famille comprenait cinq personnes : un homme de cinquante ans, sa femme de quarante-cinq ans, deux garçons de quinze et douze ans, une fillette de six ans. Ils venaient de l'Oklahoma où le père avait exploité un petit ranch de vingt-cinq hectares de prairie.

Quand le ranch a été complètement détruit par la sécheresse, la famille a entassé tout ce qu'elle pouvait emporter sur une vieille camionnette Dodge, et elle est partie vers l'Ouest. Ces gens sont arrivés à temps en Californie du Sud pour la cueillette des

oranges, et ce fut une relativement bonne saison moyenne. À eux deux, l'aîné des garçons et le père ont gagné soixante dollars.

À cette date, le différentiel de la camionnette s'est cassé, et le coût des réparations, y compris l'achat de trois pneus d'occasion, s'est élevé à vingt-deux dollars. Ayant atteint le comté de Kern pour la cueillette du raisin, la famille s'est installée dans le camp des squatters à la lisière de Bakersfield.

À cette date, le père s'est fait une entorse et la petite fille a eu la rougeole. La visite du médecin a coûté dix dollars; le reste des économies a été dépensé en nourriture et en combustible pour le transport.

Le garçon de quinze ans était désormais le seul soutien de la famille. Son frère cadet a trouvé un tuyau de cuivre dans un jardin et il a essayé de le revendre. Arrêté, il a comparu devant le tribunal pour mineurs; il a été relâché et remis à la garde du père. Ce dernier, malgré son entorse, a dû se rendre à pied du camp des squatters à Bakersfield parce qu'il n'avait plus d'essence et ne voulait pas puiser dans les économies.

Cette marche a aggravé son entorse; il a dû s'aliter. La petite fille était guérie de la rougeole, mais ses yeux avaient été contaminés, et elle avait partiellement perdu la vue.

Le père a voulu bénéficier des allocations chômage; il a découvert qu'il n'y avait pas droit, n'ayant pas de certificat de résidence. La famille était dépourvue de toute ressource et les voisins ont donné un peu de nourriture. L'un d'eux, propriétaire d'une chèvre, a apporté chaque jour un bol de lait à la petite fille.

À cette période, le garçon de quinze ans est revenu des champs avec une douleur sur le côté. Il avait une forte fièvre et souffrait beaucoup. La mère lui a mis un linge chaud sur l'estomac, tandis qu'un voisin amenait le père à l'hôpital du comté pour préparer l'hospitalisation du fils. L'hôpital était plein, et le personnel débordé. Les symptômes, décrits par le père comme une douleur à l'estomac, n'ont pas été pris au sérieux.

Le père a reçu une grosse dose de sel pour soigner son fils. Cette nuit-là, la douleur a tellement augmenté que le garçon a perdu conscience. Le père a téléphoné à l'hôpital, mais il n'y avait personne de garde pour s'occuper du cas. Le lendemain, le fils décédait d'une crise d'appendicite aiguë.

Compte tenu de l'état des finances de la famille, le comté a pris en charge les obsèques. Le père a vendu sa camionnette pour trente dollars et a acheté une couronne mortuaire pour deux dollars. Avec l'argent restant, il s'est procuré à la boutique du camp une certaine quantité de produits bon marché et nourrissants — haricots, porridge,

lard. Le père a décidé de retourner travailler aux champs. Des voisins assuraient son transport moyennant une petite somme.

C'était trop tôt pour sa foulure, et il n'a pas réussi à gagner plus de soixante-quinze cents par jour. À nouveau, il a demandé une aide; elle lui a été refusée sur le même prétexte qu'il n'était pas résident et qu'il avait du travail. C'est alors que la petite fille, affaiblie par le manque de nourriture et par les conséquences de la rougeole, a attrapé une forte grippe.

Renonçant à faire appel à l'hôpital, le père s'est adressé à un médecin privé; celui-ci a accepté de se rendre au camp des squatters à condition d'être payé d'avance. Le père a soustrait deux jours de paie à la cagnotte; le médecin s'est rendu à l'abri, il a pris la température de la fillette et a donné plusieurs pilules à la mère avant de s'esquiver en lui recommandant de garder l'enfant au chaud. Le père a perdu son travail parce qu'il était trop lent. Ayant réitéré une demande d'aide, il a reçu l'équivalent d'une semaine de denrées alimentaires.

Cette histoire pourrait se répéter à l'infini. Il existe des milliers de cas de ce type. On avancera que cet homme avait les moyens de bénéficier d'aides d'urgence, mais pouvait-il savoir où les obtenir?

En Californie, les municipalités ont utilisé des méthodes éprouvées pour régler ces problèmes. La première est de ne pas croire au problème et d'en nier vigoureusement l'existence. La deuxième est de refuser non moins fermement les responsabilités locales, sous prétexte que les quémandeurs ne sont pas des résidents. La troisième, la plus stupide, consiste à transvaser le problème au-delà des frontières du comté dans un comté voisin. Cette supercherie permet de faire passer les indésirables de main en main, un peu comme un ballon au cours d'un exercice de réadaptation.

L'ankylostomiase qui sévit dans le comté de Stanislaus offre un bon exemple de cette stupidité insulaire. Comme on l'a vu, la boue le long des cours d'eau où vivent les squatters est infectée. Plusieurs hommes d'affaires des villes de Modesto et de Ceres ont carrément proposé d'expulser les squatters contaminés. Personne n'a pensé qu'on pouvait isoler les victimes et stopper l'épidémie. Ainsi donc, la solution préconisée consistait à se débarrasser des malades pour qu'ils infectent d'autres régions. En refusant d'envisager autre chose que l'économie et le profit immédiats de la localité, les comtés sont largement responsables de l'insolubilité des problèmes des migrants.

Selon plusieurs études effectuées par le gouvernement fédéral et l'État de la Californie sur un grand nombre de migrants, le maximum qu'un travailleur puisse gagner est quatre cents dollars par an; la moyenne générale est de trois cents dollars,



mais une large minorité ne dépasse pas cent cinquante dollars. Avec cette somme, il faut nourrir, vêtir et véhiculer toute une famille.

Quand une famille est autorisée à travailler dans les champs, il s'ensuit évidemment un surcroît de revenus. Il arrive aussi qu'une famille affaiblie par la maladie et la malnutrition rapporte moins d'argent qu'un seul homme en bonne santé, et cela pour le même travail. Le travail migrant détériore rapidement la santé d'une famille. La nourriture est toujours rare, et les petits luxes inconnus. D'après nos observations, le régime alimentaire d'une famille qui travaille est le suivant. Famille de huit : choux bouilli, patates douces cuites, carottes à la crème, haricots, galettes frites, confiture, thé. Famille de sept : haricots, biscuits, confiture, café. Famille de six : saumon en conserve, pain de maïs, oignons crus. Famille de cinq : biscuits, pommes de terre frites, légumes, poires. Il s'agit des dîners.

Comme on peut l'observer, même durant ces périodes fastes il n'y a ni lait ni beurre. La majeure partie du régime est constituée de féculents. Dans les périodes difficiles de non-emploi, le régime est limité aux féculents, base nutritionnelle la plus économique. Les dîners sont alors comme suit. Famille de sept : haricots, galettes frites. Famille de six : maïs grillé. Famille de cinq : bouillie d'avoine. Famille de huit (six enfants) : légumes et pommes de terre bouillies. On ne manquera pas d'observer que même en période prospère, les chances de rester en bonne santé sont minimales. L'absence totale de lait pour les enfants entraîne de nombreuses maladies de la malnutrition. La pellagre est loin d'être inconnue.

La préparation de la nourriture est des plus primitives. L'équipement de la cuisine se limite à un trou creusé dans le sol, ou à un bidon de kérosène avec un plateau ouvert et un trou pour la fumée. Quand les adultes ont travaillé dix heures dans les champs ou dans les entrepôts d'emballage, ils ne veulent pas cuisiner. Ils achètent des conserves tant qu'ils sont en fonds; durant les périodes maigres, ils se contentent de féculents à moitié cuits.

Le problème des naissances parmi les migrants est l'un des plus terribles. Il n'y a pas de soins prénataux pour les mères et aucune possibilité de soins de ce type. Les mères doivent travailler aux champs jusqu'à ce qu'elles soient incapables de continuer, et si elles n'ont pas de travail, les soins aux autres enfants et l'entretien des lieux ne permettent aucun repos aux futures mères.

Au moment de l'accouchement, la présence d'un médecin est une exception rarissime. Une voisine aide parfois à la naissance. Il n'y a ni précaution en matière d'hygiène, ni organisation sanitaire. L'enfant naît sur des journaux, dans un lit sale. En cas de mauvaise présentation exigeant une intervention chirurgicale ou le recours aux forceps, la mère est pratiquement condamnée à mort. Les yeux du nouveau-né ne

bénéficient d'aucun traitement, et l'attention médicale dispensée sans compter aux bébés des classes moyennes est complètement absente.

Le plus souvent, la mère souffre de malnutrition : elle ne peut pas allaiter. L'enfant est parfois nourri de lait en conserve jusqu'à ce qu'il puisse manger de la pâte frite et de la bouillie de maïs. Dans ce cas, la mortalité infantile est très élevée.

Ce qui suit est un exemple. Mère de famille avec trois enfants, elle a trente-huit ans. Son visage est ridé, la peau en est fine comme du papier à cigarette, le regard est dur et vitreux. Les trois enfants survivants sont nés avant 1929, quand la famille louait une ferme dans l'Utah. En 1930, cette femme a eu un enfant qui a vécu quatre mois, avant de mourir de « coliques ».

En 1931, un enfant est mort-né, parce qu'« un camion plein de cartons m'est rentré dedans deux jours avant la naissance du bébé ». En 1932, elle a fait une fausse couche. « Je ne pouvais pas garder le bébé parce que j'étais malade. » Elle en a honte. En 1933, un autre bébé a vécu une semaine. « Mort d'un coup. Je ne sais pas de quoi. » Elle n'a pas été enceinte en 1934. Ce dont elle est également un peu honteuse. En 1935, un bébé a vécu longtemps, neuf mois. « On a cru pendant pas mal de temps qu'il allait vivre. Il avait l'air d'un petit gars costaud. » Elle est encore enceinte. « Si on pouvait leur donner du lait, ça serait mieux. » Il s'agit là d'un cas extrême, mais nullement exceptionnel.

## 6

En Californie, l'importation des ouvriers agricoles étrangers et le traitement qui leur est réservé forment un tableau disgracieux d'avidité et de cruauté. Premier groupe importé en quantités importantes, les Chinois furent affectés par milliers à la construction des lignes de chemin de fer. Les voies ferrées achevées, une poignée d'entre eux a fait partie des équipes d'entretien : le reste fut employé comme main-d'œuvre à vil prix.

Le niveau de vie des Chinois était traditionnellement si bas que les travailleurs blancs ne pouvaient rivaliser avec eux. Parallèlement, l'organisation familiale des Chinois leur permettait de se procurer des terres et de les faire fructifier bien mieux que les Blancs. En conséquence, les ouvriers agricoles blancs entamèrent une lutte sauvage contre les coolies. Les sentiments exacerbés ont culminé en émeutes qui ont progressivement chassé les Chinois des champs, tandis que des lois sur l'immigration fermaient des les frontières à de nouveaux flux.

Puis on a encouragé la venue des Japonais, dont parcours a été quasiment comparable à celui des Chinois : leur bas niveau de vie leur permettait d'accumuler des biens tout en prenant le travail des Blancs. À nouveau sont venues des émeutes, des

lois ont été édictées et les frontières se sont fermées. Les sentiments anti-japonais ont culminé dans la littérature du « péril jaune » qui a sévi juste avant la première guerre. On a évacué les Japonais parce qu'ils menaçaient le travail blanc. Certains avaient acquis des terres, d'autres ont rejoint les villes, la plupart sont rentrés chez eux ou ont été déportés. Notons que les ouvriers agricoles japonais avaient développé une sorte d'organisation spontanée qui les rendait moins manipulables que les Chinois.

Mais il était dans la nature de l'agriculture californienne que les propriétaires terriens récriminent tant qu'ils n'auraient pas à portée de main la quantité désirée de péons. Au début de ce siècle, les Mexicains ont été importés en grandes quantités; ils constituaient une nouvelle source de travailleurs à bas prix, et le niveau de vie qu'ils étaient capables d'accepter abaissa les salaires agricoles à un niveau tel que les Blancs furent derechef exclus du marché. En 1920, quatre-vingt mille Mexicains avaient émigré en Californie, constituant un réservoir de main-d'œuvre vital pour les cultures intensives qui démarraient dans l'Imperial Valley et en Californie du Sud.

À peu près à la même période, les grands propriétaires et les exploitants-exportateurs — ce dernier secteur d'activité était en pleine expansion — avaient un besoin croissant en péons. Quand on suggéra d'imposer un quota, les petits fermiers (de trois à dix hectares) furent à soixante-six pour cent favorables à cette mesure restrictive.

Les grands exploitants y étaient évidemment opposés, et soixante-dix-huit pour cent d'entre eux refusèrent la moindre restriction à l'importation des péons. Avec la dépression, la paie dans les fermes du sud de l'État atteignit des niveaux si bas qu'il devint impossible pour les ouvriers blancs de subvenir à leurs besoins en gagnant quatorze cents de l'heure.

Les Mexicains offraient aux gros exploitants agricoles plus d'avantages que la seule modicité de leur coût. On pouvait, quand on n'avait plus besoin d'eux, les traiter comme quantité négligeable. Les malades et les invalides ne jouissaient d'aucune aide sociale, et en cas de résistance devant les bas salaires ou les terribles conditions de vie, le gouvernement fédéral prenait à sa charge leur retour forcé au Mexique.

Récemment, suivant en cela l'exemple de leurs concitoyens au Mexique, les Mexicains de Californie ont commencé à s'organiser. Ces tentatives ont donné lieu en Californie du Sud à des actes de terrorisme et de sauvagerie incroyables de la part d'un État civilisé.

Commentant la répression des grands propriétaires terriens, le rapporteur d'une commission spéciale du National Labor Board, le ministère du Travail américain, a écrit : « Fondamentalement, les conflits dans l'Imperial Valley sont largement dus au désir légitime des travailleurs de s'organiser. Une opposition bien organisée a entravé

ou bloqué leurs tentatives... Nous avons mis à jour assez de preuves pour nous convaincre que dans plus d'un cas la loi a été foulée au pied par des élus de l'Imperial Valley et par des fonctionnaires assermentés. »

Le rapport décline un certain nombre de violations : « Nombreux hommes et femmes arrêtés, mais n'apparaissant sur aucun registre... Intimidations exercées à l'encontre d'innocents pour qu'ils plaident coupables... La caution était si forte qu'elle rendait la libération impossible. » Plus loin, le rapport ajoute : « Selon nous, des officiers de police et des civils ont trop librement sorti leurs armes, et la police a sans raison utilisé des gaz lacrymogènes. »

« Nous ne comprenons pas pourquoi environ quatre-vingt policiers à la recherche de trois 'agitateurs' ont jugé utile de gazer plusieurs centaines d'hommes, de femmes et d'enfants rassemblés dans un immeuble de relativement petite taille. »

Le droit de libre parole, le droit de rassemblement et le droit à un jury ne s'appliquent pas aux Mexicains de l'Imperial Valley.

Le traitement des travailleurs mexicains, leur déportation en larges groupes et les projets de rapatriement de ses nationaux par l'actuel gouvernement mexicain, constituent autant de mesures pour éloigner progressivement les Mexicains. Comme les Chinois et les Japonais, ils ont commis le crime irréparable aux yeux des grands propriétaires terriens : ils ont essayé de s'organiser pour se protéger. Il est probable que la main-d'œuvre mexicaine ne sera pas longtemps disponible sur les champs de l'agriculture californienne.

Les Philippins ont fourni la dernière grande source de main-d'œuvre étrangère. Entre 1920 et 1930, trente et un mille de ces petits hommes bruns ont été importés aux États-Unis, la plupart en Californie où ils ont constitué un nouveau groupe de péons. Ces hommes jeunes et célibataires ont dû laisser leurs femmes au pays. La majorité d'entre eux travaillent en Californie centrale et en Californie du Nord. Leurs gains sont les plus bas jamais payés à une main-d'œuvre migrante.

Comme les Mexicains, les Japonais et le Chinois, les Philippins ont été victimes de discrimination raciale. Exemple unique dans l'agriculture de l'État, ces jeunes célibataires forment des groupes de cinq, six ou huit hommes qui mettent leurs ressources en commun pour acheter des biens d'équipement, par exemple des voitures. Leur subsistance hebdomadaire consiste le plus souvent en deux poignées de riz accompagnées d'un peu de pain. Leur vie de groupe est une leçon d'économie.

Ils n'ont pas eu le droit d'amener leurs femmes. Dans le même temps, l'amendement des lois sur le mariage en Californie a inclus les Malais parmi les groupes ethniques qui n'ont pas le droit d'épouser des Blanches. Mais ils sont jeunes et leur énergie amoureuse s'épanche dans des arrangements extra-légaux avec des

femmes blanches. Ce qui leur a valu non seulement une réputation d'immoralité, mais a été la cause directe d'explosions raciales à leur rencontre.

Ces bons travailleurs ont, eux aussi, voulu s'organiser. Ils ont obtenu l'habituelle réponse terroriste.

L'an dernier, des milices ont attaqué un foyer de Philippins dans la Salinas Valley : la maison et tous les biens ont été détruits.

Mais les Philippins ne sont déjà plus un facteur important dans l'agriculture de la Californie. Depuis que leur pays est indépendant, ils sont devenus indésirables. Le gouvernement fédéral et le gouvernement philippin ont lancé une campagne de rapatriement général.

Les reflux successifs des vagues de péons étrangers laissent désormais l'agriculture californienne à la merci des nôtres — des gens qui pratiquent contre des travailleurs blancs les vieilles méthodes d'intimidation et de privation mises au point contre les péons étrangers. Mais cela ne marchera pas. Aussi l'agriculture californienne doit-elle procéder à un inventaire et à la réorganisation de son économie interne. Le travail agricole en Californie sera un travail blanc, ce sera un travail américain avec un niveau de vie supérieur à celui qui était consenti à l'ouvrier « bon marché ».

Parmi les grands propriétaires terriens, certains, plus éclairés que d'autres, sont favorables à la main-d'œuvre blanche parce qu'« elle ne fera pas appel à la manne publique aussi aisément que le travailleur mexicain ». Ces enthousiastes ne réalisent pas qu'avec le même orgueil et le même respect de soi qui leur font refuser la charité et l'assistance publiques, les migrants blancs refuseront de jouer les péons, s'il existe une alternative, et qu'ils n'accepteront pas la terreur, la misère et la famine qui vont de pair. Le travail étranger est sur le déclin en Californie, les futurs ouvriers agricoles seront blancs et américains. Il faut reconnaître ce fait; il faut créer une nouvelle attitude.

## 7

Il ressort de la lecture des informations quotidiennes, d'un nombre important de rapports que chacun peut consulter, et de cette série d'articles nécessairement courts, que le problème des migrants ne sera pas résolu sans un plan d'ensemble. Quand bien même ce ne serait pas pour des raisons humanitaires, les besoins en travailleurs de l'agriculture californienne rendent ce plan absolument nécessaire. Un survol de la situation permettra de faire quelques suggestions évidentes. Les propositions qui suivent ne constituent qu'une solution partielle au problème.

Dans la mesure où la majorité des Américains migrants sont d'anciens fermiers, métayers ou ouvriers agricoles, ils n'ont de connaissances et d'ambitions que dans le domaine de l'agriculture. Nous suggérons que des terres leur soient louées, ou, là où

c'est possible, que des terres propriétés de l'État et du gouvernement fédéral abritent des fermes de subsistance. Ces terres pourraient être louées à bas prix aux familles de migrants, ou vendues avec paiement à long terme.

Ces fermes de subsistance devraient être situées dans des régions qui requièrent une abondante main-d'œuvre de travailleurs saisonniers. Il faudrait construire des petites maisons pour les familles, et prendre en considération la proximité des écoles où les enfants pourraient être scolarisés. Les occupants de ces fermes devraient être aidés et encouragés à produire leurs propres produits de subsistance — fruits, légumes, porcs, volailles, lapins, oies et canards.

Les récoltes de subsistance devraient être prévues de manière à ne pas contrarier la demande d'ouvriers migrants. Quand les besoins saisonniers se font pressants, ce n'est pas toute la famille qui devrait partir, mais seulement les hommes. Durant les récoltes, les femmes et les jeunes pourraient gérer les fermes de subsistance avec l'aide de gens inemployables, les vieux ou les individus partiellement infirmes.

Il conviendrait d'encourager un esprit de coopération et d'entraide au sein de ces communautés afin que l'auto-gouvernement et le sens de la responsabilité sociale permettent à chacun de retrouver son statut de citoyen. Ces projets devraient être à la charge du gouvernement fédéral, de l'État et des comtés, de sorte que les communautés qui ont le plus besoin d'un grand nombre de travailleurs saisonniers participent en conséquence à leur bien-être.

Le coût de cette entreprise ne devrait pas être supérieur à celui qui est actuellement consacré à l'achat de gaz lacrymogènes, de mitrailleuses, de munitions et aux salaires des shérifs. Chaque district de subsistance devrait employer un ingénieur agronome qui enseignerait l'agriculture scientifique aux nouveaux venus; des biens d'équipement, par exemple les tracteurs, devraient être utilisés par l'ensemble de l'unité agricole dans un esprit de coopération. Il conviendrait qu'à l'école et dans les centres locaux de santé publique, les soins médicaux soient accessibles à tous, et les conseils et mesures sanitaires propagés et respectés. Avec l'établissement de ces fermes, le problème de l'alimentation durant les cinq ou six mois de non-emploi serait résolu, l'effet dévastateur des migrations de la famille limité et l'éducation des enfants assurée.

L'État devrait installer une commission du travail migrant avec des antennes dans les différentes parties du territoire qui emploient des travailleurs saisonniers. Ces derniers devraient être représentés dans les commissions. Avant tout début de récolte, ces antennes locales devraient quadriller le district, s'informer sur les quantités de travailleurs requises et les salaires proposés, et rendre publiques ces informations. Les fermes de subsistance et les syndicats de travailleurs en prendraient connaissance, ce

qui permettrait de ne pas transformer ces récoltes en ruées vers l'or avec deux ou trois fois plus de demande que l'offre n'en peut satisfaire. La commission du travail migrant (à condition que les travailleurs y soient fortement représentés) pourrait ainsi mettre un frein à la vieille tactique mise au point par les producteurs-exportateurs, les fermiers spéculatifs et les syndicats d'exploitants, qui consiste à augmenter la demande pour baisser les coûts en deçà d'un seuil décent. Il faudrait encourager les ouvriers agricoles à s'organiser, tant pour leur protection que pour la répartition intelligente du travail et la prise en considération de leurs problèmes spécifiques.

Les arguments utilisés aujourd'hui contre l'organisation des ouvriers agricoles sont identiques à ceux qui s'exprimaient il y a soixante ans dans l'industrie, quand les ouvriers voulaient créer des syndicats compétents. On avançait que l'industrie ne pourrait pas survivre à l'organisation du travail. Le même argument se répète. Il est raisonnable d'estimer que l'agriculture n'en souffrirait pas plus que l'industrie.

Une chose est certaine : tant que le monde ouvrier agricole ne sera pas organisé, tant que les ouvriers ne seront pas représentés auprès des instances de décision, les salaires continueront à baisser et les conditions de vie deviendront de plus en plus insupportables jusqu'à ce que la douleur, la faim et le désespoir poussent à la révolte la grande masse des travailleurs agricoles.

Le procureur général, qui a reçu tout pouvoir pour enquêter sur ces sujets, devrait traquer jusqu'à leur source les actes terroristes des vigiles, cette disgrâce de la Californie. Leurs commanditaires forment une poignée d'individus; les équipes gouvernementales réussissent à retrouver des kidnappeurs et les pouvoirs publics ne devraient pas avoir de difficultés à localiser les commanditaires. Un gouvernement est un système de lois; des vigiles armés représentent une tentative de renversement de ce système de lois avec le remplacement du gouvernement par la violence; des poursuites pourraient être engagées sur la base des menaces que ces actes criminels organisés font peser sur l'ordre public et sur nos statuts légaux.

Ces lois ont été utilisées contre les seuls travailleurs. Utilisons-les avec la même égalité contre les groupes fascistes meurtriers. Si ces trois suggestions pouvaient être suivies d'effet, la main-d'œuvre agricole en Californie serait largement soulagée du fardeau des conditions malheureuses qui lui sont imposées.

Mais si, comme l'a déclaré un grand propriétaire terrien, notre agriculture exige à tout prix la création et le maintien d'une classe de péons, il nous faut alors admettre que l'agriculture californienne, sous le masque d'un régime démocratique, est économiquement corrompue. Et si le terrorisme, les atteintes aux droits de l'homme, les punitions, les meurtres par des fonctionnaires, les prises d'otages, le refus de juger par des jurys sont nécessaires à notre sécurité économique, nous devons nous résoudre

à admettre que la démocratie s'éteindra rapidement en Californie où les méthodes fascistes sont plus nombreuses, plus fortement appliquées et plus ouvertement pratiquées que n'importe où ailleurs aux États-Unis.

Il sera nécessaire de créer une organisation militante d'observateurs composée de citoyens des classes moyennes, de travailleurs, de professeurs, d'artisans et de libéraux pour combattre cette philosophie sociale usurpatrice, et pour préserver une forme démocratique de gouvernement dans notre État.

Les nouveaux migrants du Dust Bowl sont en Californie pour y rester. Ces gens intelligents et pleins de ressources font partie du meilleur vivier de l'Amérique; si on leur donne leur chance, ils seront socialement responsables. Les maintenir dans un état de péons affamés et désespérés ne sera pas une tentative couronnée de succès. Les nouveaux migrants peuvent être des citoyens de la meilleure engeance. Ils peuvent se transformer en une armée menée par la souffrance et la haine, une armée prête à s'emparer de ce dont elle a besoin. Du traitement qu'on leur réserve dépend la direction qu'ils seront forcés de prendre.



# La famine à l'ombre des orangers

Cette année en Californie, le printemps est luxuriant. Dans les champs, l'herbe folle atteint trois mètres de haut, et dans les vergers comme dans les vignobles, l'épais tapis d'herbe n'attend que de pouvoir être fauché pour enrichir le sol. Déjà les fleurs ont commencé à s'ouvrir. Bientôt, une compagnie pétrolière va annoncer à la radio les emplacements de ces bosquets de fleurs sauvages. C'est un printemps magnifique.

En Californie, nous n'avons connu ni guerre, ni fléau, ni bombardement sur nos villes ou sur nos routes. L'année s'annonce excellente. Pourtant, des milliers de gens meurent de faim en Californie. Dans le comté, les coroners inscrivent « malnutrition » dans les cases servant à préciser la « cause du décès ». Allez savoir pourquoi un coroner répugne à écrire « mort de faim » quand un enfant amaigri n'est plus qu'un cadavre sous une tente.

Car c'est bien sous les tentes que l'on voit le long des routes, ou dans les cabanes construites avec des débris que frappe la famine. Il ne s'agit nullement de malnutrition, mais bien de famine. La malnutrition est une carence nutritive qui entraîne une mort lente, alors que la famine est une absence totale de nourriture. L'herbe verte pousse jusqu'à l'entrée de la tente et les orangers ploient sous les fruits. Dans les champs de coton, quelques résidus de la récolte précédente s'accrochent encore aux tiges desséchées. Mais ceux qui ont cueilli le coton, coupé les pêches et les abricots, qui ont rampé toute la journée entre les rangées de laitues et de haricots, ceux-là ont faim. Les hommes qui ont fait les récoltes californiennes, les femmes et les jeunes filles qui étaient debout toute la journée et la moitié de la nuit dans les conserveries, tous meurent de faim.

C'était le cas à Nipomo il y a deux ans. C'est encore le cas aujourd'hui, et ce sera toujours le cas jusqu'à ce que les richesses agricoles de la Californie soient cultivées et récoltées sur un autre terreau que la bêtise et la cupidité.

Que pouvons-nous faire pour empêcher cela? Le gouvernement fédéral essaie d'apporter une aide immédiate, et de la nourriture, mais il est difficile de réagir vite, car il faut remplir des formulaires, poser des questions, de peur de donner quelque chose à celui qui ne meurt pas complètement de faim. Les services d'assistance californiens essaient de renvoyer dans leur État d'origine ceux qui résident ici depuis moins d'un an. Le groupement des Fermiers associés, qui se permet de parler au nom

des exploitants agricoles californiens, se compose de ces travailleurs si proches de la terre que sont les grandes banques, les services publics, les compagnies ferroviaires et ces gigantesques entreprises que l'on appelle sociétés agricoles et qui, pour faire face à la crise, prônent l'américanisme et vitupèrent contre les rouges et les agitateurs étrangers. Le passé a maintes fois démontré que, dès qu'un groupement financier aussi bien organisé que le sont les Fermiers associés défend notre tradition de liberté en invectivant contre les agitateurs étrangers, cela veut dire que quelqu'un va perdre quelque chose.

Une baisse des salaires succède toujours à de telles campagnes d'américanisme. Bien entendu, le moindre signe de désapprobation est aussitôt imputé à l'œuvre des agitateurs étrangers. En tout cas, voilà la réponse des Fermiers associés à la faim qui frappe ceux et celles qui assurent leurs récoltes.

Les petits exploitants, qui ne font pas partie de groupements comme les Fermiers associés et ne peuvent pas compter sur de l'argent sale, restent impuissants. Les petits commerçants des bords de route et des petites villes ont fait crédit aux travailleurs au point de frôler la faillite.

Près de mille familles vivent ainsi dans le comté de Tulare, près de deux mille à Kings, quinze cents à Kern et le reste à l'avenant. Chacune de ces familles comprend en moyenne trois membres. À part les petits pois, il n'y aura rien d'autre à récolter dans les trois mois à venir.

La maladie a gagné les tentes : la pneumonie, la rougeole et la tuberculose. Quand la rougeole se déclare, il n'existe aucun moyen de se protéger les yeux, et les enfants perdront partiellement la vue, sans espoir de rémission. Plusieurs maladies sont imputables à la faim : le rachitisme et les premiers symptômes de la pellagre.

Les infirmières du comté, qui devraient être dix fois plus nombreuses, travaillent à ne plus savoir où donner de la tête. Elles accomplissent un travail magnifique, et pourtant tout reste à faire. Le corps médical comprend des infirmières désignées par les services de santé publique aussi bien locaux que nationaux, des infirmières scolaires, des infirmières au service du comté et quelques infirmières appartenant au conseil pour les missions métropolitaines, une organisation religieuse nationale. Je les ai vues, les yeux rouges, épuisées par le surmenage, et cependant incapables de faire reculer la maladie.

Peut-être est-il bon de rappeler les raisons pour lesquelles ces gens sont ici et ce qui les accule à mourir de faim. Ils sont ici parce que nous avons besoin d'eux. Avant l'arrivée de saisonniers américains de race blanche, la Californie avait coutume d'importer un grand nombre de Mexicains, de Philippins, ou de Japonais. Ces immigrés étaient victimes de ségrégation, traités comme du bétail. En cas de protestation, leurs

représentants étaient expulsés ou emprisonnés. Cette main-d'œuvre représentait un pur régal pour les employeurs qui aujourd'hui craignent tant les agitateurs étrangers.

Peu à peu, la sécheresse et l'apparition de tracteurs commencèrent à chasser les métayers d'Oklahoma, du Texas, du Kansas et de l'Arkansas. Les familles qui avaient vécu pendant tant d'années sur leur petit « lopin de métayer » furent expropriées parce que les terres étaient entre les mains des banques et des sociétés financières, et parce que les propriétaires s'étaient aperçus qu'un seul homme sur un tracteur pouvait faire le travail de dix familles de métayers.

Ayant le choix entre partir et mourir de faim, ces familles expropriées se ruèrent vers l'Ouest. Elles furent dans une certaine mesure incitées à venir grâce aux affiches et autres prospectus que les recruteurs californiens leur distribuaient. L'excédent de main-d'œuvre profite aux grands exploitants, qui peuvent alors réduire les salaires. Et les affamés se battent entre eux pour du travail au lieu de se battre contre leur employeur pour un salaire décent.

Vous pouvez gagner de l'argent pour acheter de la nourriture et du carburant au moins neuf mois dans l'année si vous réagissez assez vite, et si votre femme et vos enfants travaillent dans les champs. Mais durant les trois mois de morte saison, que faire? Le saisonnier n'arrive pas à mettre de l'argent de côté. Tout ce qu'il gagne sert à nourrir sa famille et à acheter de l'essence pour pouvoir se rendre sur son prochain lieu de travail. Si vous ne me croyez pas, allez voir ce qui se passe dans les champs de coton l'année prochaine. Travaillez toute une journée et voyez si vous arrivez à gagner trente-cinq cents. Un bon ouvrier gagne davantage, bien entendu, mais pas vous.

Pour pouvoir concentrer la main-d'œuvre au moment de la récolte, il suffit de distribuer des prospectus et d'imprimer des affiches. Vous en avez déjà vu : « Cherche ouvriers pour cueillir le coton à Bakersfield, Fresno ou dans la Vallée Impériale ». Alors, tous les saisonniers sans travail se ruent sur les lieux. Ils arrivent sans argent, presque sans nourriture. Ils ont épuisé leurs réserves pour faire le trajet.

Si les salaires baissent légèrement, ils sont quand même obligés d'accepter le travail. Une fois la récolte terminée, les gens du coin essaient de se débarrasser de ceux qui ont fait le travail. Ils cherchent à les faire partir, à les chasser.

Les hôpitaux du comté leur sont fermés. Ils n'ont droit à aucune aide. Manger est un droit qui n'est pas accordé à tous. La région n'a plus besoin d'eux jusqu'à la prochaine récolte.

Notons qu'il y a deux ans, certains soi-disant agitateurs ont été passés au goudron et aux plumes. Les saisonniers ont alors quitté la région, au moment où le

houblon arrivait à maturité. Les habitants ont poussé les hauts cris. Ils ont même essayé de réquisitionner l'armée et les Corps de Conservation Civils pour faire leurs récoltes.

Vers le 15 janvier, la morte saison s'installe. Il n'y a plus de travail. L'essence manque, et sans essence, il est impossible d'aller travailler, même si vous avez la chance de décrocher un emploi. Puis la nourriture s'épuise. Avec les premières pluies, les enfants prennent froid parce que le sol est humide sous les tentes.

La semaine dernière, j'ai discuté avec un homme qui en l'espace de dix jours avait perdu deux de ses enfants, atteints de pneumonie. Il avait le visage dur et farouche, et il ne parlait pas beaucoup.

J'ai également discuté avec une jeune femme, une jeune mère, à qui j'ai proposé une cigarette. Elle en a tiré deux bouffées avant de vomir en pleine rue. Elle avait honte. Elle n'aurait jamais dû essayer de fumer, disait-elle, parce qu'elle n'avait pas mangé depuis deux jours.

J'ai aussi entendu un homme étouffer des sanglots en m'avouant que son bébé tétait mais que rien ne sortait des seins de sa femme. Un autre homme m'a expliqué timidement que sa fille ne pouvait pas aller à l'école parce qu'elle était trop faible pour faire le trajet à pied, et que le casse-croûte des autres élèves la rendait malheureuse.

J'ai entendu un homme raconter d'une voix monocorde qu'il n'avait pas réussi à faire venir un médecin alors que l'aîné de ses fils souffrait de pneumonie, mais que le médecin était accouru une fois que l'enfant était mort. Il est facile en effet de déplacer un médecin pour lui montrer un cadavre, mais beaucoup moins facile de le faire venir pour un malade. Il est facile d'enterrer un mort : un camion vient et emporte le corps. L'État s'intéresse davantage à la façon dont vous mourez qu'à la façon dont vous vivez. Celui qui m'avait raconté cet épisode venait tout juste de prendre conscience de cette réalité, mais refusait de l'admettre.

L'année prochaine, la famine reviendra, et l'année d'après, et ainsi de suite jusqu'au jour où nous sortirons enfin de notre coma et où nous comprendrons que notre agriculture, malgré sa richesse, est un échec.

Si vous achetez un cheval de trait et que vous ne le nourrissez que lorsque vous le faites travailler, le cheval meurt. Personne ne se plaint de devoir nourrir un cheval qui ne travaille pas. Pourtant, nous nous plaignons de devoir nourrir ceux et celles qui travaillent nos terres. Notre État peut-il se montrer bête, méchant et cupide au point de refuser de nourrir et de vêtir les hommes et les femmes qui contribuent à faire de cette région la plus riche région du monde? La faim doit-elle engendrer la colère, et la colère doit-elle engendrer la rage avant qu'on réagisse.